EAD DIJON

L2 Lettres Modernes

Enseignement À Distance 2025-26

ASPECTS DE LA POÉSIE FRANÇAISE DU XIX^e AU XXI^e SIÈCLES

TEXTES

Hervé Bismuth

TABLE

LA CHANSON DE ROLAND, LAISSE LXXXVII (1080)	8
CHRETIEN DE TROYES, LE CONTE DU GRAAL (PERCEVAL), (≈ 1190)	8
RUTEBEUF, « MARIAGE RUTEBEUF » (1261)	
PETRARQUE, SONNET 180 DU CANZONIERE (1374 ?)	9
François Villon, <i>Le Testament</i> (1480 ?)	9
François Villon, « Ballade des contre-verites » (1480 ?)	10
Pierre de Ronsard, « Ode XVII » (Odes, I, 1524)	
PIERRE DE RONSARD, « MARIE, VOUS AVEZ LA JOUE » (LES AMOURS, 1552-1560)	11
Pierre de Ronsard, Sonnets pour Helene, 1 (1578)	11
JOACHIM DU BELLAY, LES REGRETS, 1 (1558)	11
WILLIAM SHAKESPEARE, SONNETS, 1 (1598)	
François de Malherbe, « À la vicomtesse d'Auchy » (1608), Sonnets	
AGRIPPA D'AUBIGNE, MISERES, LES TRAGIQUES (1616)	
JEAN DE LA FONTAINE, « LE RENARD ET LA CIGOGNE » (FABLES, I, 1668)	
Andre Chenier, <i>Iambes</i> (1794, extrait)	
VICTOR HUGO, PREFACE DE 1822 A <i>ODES ET BALLADES</i>	
VICTOR HUGO, PREFACE DE 1826 A <i>ODES ET BALLADES</i>	
Alphonse de Lamartine, preface de 1849 aux <i>Meditations</i> (1820)	
Alphonse de Lamartine, « Le Lac » (extrait, 1820)	
ALPHONSE DE LAMARTINE, « L'AUTOMNE » (EXTRAIT, 1820)	
ALFRED DE MUSSET, LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE (1836)	
Victor Hugo, « Les Djinns » (Les Orientales, 1829)	
VICTOR HUGO, « LA PENTE DE LA REVERIE » (LES FEUILLES D'AUTOMNE, 1831)	
ALOYSIUS BERTRAND, « L'ALCHIMISTE » (GASPARD DE LA NUIT, 1829 ?)	
ALFRED DE MUSSET, « À JUANA » (PREMIERES POESIES, 1829)	
ALFRED DE MUSSET, « LA NUIT DE MAI » (1835)	
CHARLES DOVALLE, « PREMIER CHAGRIN » (POSTHUME, 1830)	
MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « DORS-TU ? » (LES PLEURS, 1833)	
GERARD DE NERVAL, « FANTAISIE » (<i>ODELETTES</i> , 1834)	
GERARD DE NERVAL, « UNE ALLEE DU LUXEMBOURG » (ODELETTES, 1834)	
THEODORE DE BANVILLE, « DECOR », LES STALACTITES (1846)	
THEODORE DE BANVILLE, « DECOK », LES STALACTITES (1040) THEODORE DE BANVILLE, « SCULPTEUR, CHERCHE AVEC SOIN »	
THEOPHILE GAUTIER, « PREFACE » (ÉMAUX ET CAMEES, 1852)	
THEOPHILE GAUTIER, « L'ART » (ÉMAUX ET CAMEES, 1852)	
THEOPHILE GAUTIER, « AFFINITES SECRETES » (ÉMAUX ET CAMEES, 1852)	
THEOTHER GAUTIER, WATTINITES SECRETES " (LIMAUNET CAMEES, 1032)	20
CHARLES BAUDELAIRE	20
CHARLES BAUDELAIRE, « L'ALBATROS » (LES FLEURS DU MAL, 1861)	
CHARLES BAUDELAIRE, « ÉLEVATION » (LES FLEURS DU MAL, 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, « CORRESPONDANCES » (LES FLEURS DU MAL, 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, « PARFUM EXOTIQUE » (LES FLEURS DU MAL, 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, «À UNE PASSANTE » (LES FLEURS DU MAL, 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, « LA CHEVELURE » (LES FLEURS DU MAL, 1861)	
CHARLES BAUDELAIRE, « MOESTA ET ERRABUNDA » (LES FLEURS DU MAL, 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, « LA DESTRUCTION » (LES FLEURS DU MAL, 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, « LA MORT DES AMANTS » (<i>LES FLEURS DU MAL</i> , 1857)	
CHARLES BAUDELAIRE, « RECUEILLEMENT » (LES PLEURS DU MAL, 1888)	
CHARLES BAUDELAIRE, « UN HEMISPHERE DANS UNE CHEVELURE »	
CHARLES DAUDELAIRE, « ON REMISPRERE DANS UNE CREVELURE »	35

PAUL VERLAINE	37
Paul Verlaine, « Une grande dame » (<i>Poemes saturniens</i> , 1866)	37
PAUL VERLAINE, « MONSIEUR PRUDHOMME » (<i>POEMES SATURNIENS</i> , 1866)	
PAUL VERLAINE, « INITIUM » (POEMES SATURNIENS, 1866)	
PAUL VERLAINE, « MON REVE FAMILIER » (POEMES SATURNIENS, 1866)	
PAUL VERLAINE, « DANS LA GROTTE » (FETES GALANTES, 1869)	39
PAUL VERLAINE, « COLLOQUE SENTIMENTAL » (FETES GALANTES, 1869)	39
PAUL VERLAINE, « ARIETTES OUBLIEES » (ROMANCES SANS PAROLES, 1874)	40
Paul Verlaine, « Art poetique » (1882, Jadis et Naguere)	
PAUL VERLAINE, « LE POETE ET LA MUSE » (1883, JADIS ET NAGUERE)	
Comte de Lautreamont, <i>Les Chants de Maldoror</i> (1869), extraits Isidore Ducasse, <i>Poesies</i> I (1870)	
A DEHLID DIMB A LID	42
ARTHUR RIMBAUD	
ARTHUR RIMBAUD, « MA BOHEME » (LES CAHIERS DE DOUAI, 1870)	
Arthur Rimbaud, « Venus Anadyomene » (posthume, 1870)	
ARTHUR RIMBAUD, « VOYELLES » (POESIES 1870-1871)	
Arthur Rimbaud, « Alchimie du verbe » (<i>Une Saison en Enfer</i> , 1873)	
Arthur Rimbaud, « Aube » (Illuminations, 1873-1875)	
Arthur Rimbaud, « Enfance », IV (Illuminations, 1873-1875)	
ARTHUR RIMBAUD, « MOUVEMENT », (ILLUMINATIONS, 1873-1875)	
ARTHUR RIMBAUD, LETTRE A GEORGES IZAMBARD, 13 MAI 1871	
ARTHUR RIMBAUD, LETTRE A PAUL DEMENY, 15 MAI 1871	46
JORIS-KARL HUYSMANS	48
JORIS-KARL HUYSMANS, « ROCOCO JAPONAIS » (LE DRAGEOIR AUX EPICES, 1874)	40
JORIS-KARL HUYSMANS, « ROCOCO JAPONAIS » (<i>LE DRAGEOIR AUX EPICES</i> , 1874)	
JORIS-KARL HUYSMANS, « UN CAFE » (CROQUIS PARISIENS, 1880)	
VERSETS	40
PAUL CLAUDEL, « 2 ^E ODE : L'ESPRIT ET L'EAU » (CINQ GRANDES ODES, 1913)	
LEOPOLD SEDAR SENGHOR, « FEMME NOIRE », CHANTS D'OMBRE (1945)	
SAINT JOHN PERSE, « CHANTE PAR CELLE QUI FUT LA » (1969)	
POÉSIE FIN DE SIÈCLE	51
CHARLES CROS, « COIN DE TABLEAU » (LE COFFRET DE SANTAL, 1873)	51
CHARLES CROS, « LASSITUDE » (<i>Le Coffret de Santal</i> , 1873)	
JULES LAFORGUE, « COMPLAINTE DE CETTE BONNE VIEILLE LUNE »	
JULES LAFORGUE, « COMPLAINTE DES CONDOLEANCES AU SOLEIL »	
JULES LAFORGUE, « COMPLAINTE DES COMPLAINTES » (LES COMPLAINTES, 1885)	53
MARIE KRYSINSKA, « LES FENETRES » (RYTHMES PITTORESQUES, 1890)	
JEAN MOREAS, « CHANSON » (LE PELERIN PASSIONNE, 1891)	
JEAN MOREAS, « CHANSON » (LE PELERIN PASSIONNE, 1891)	
Jose-Maria de Heredia, « La jeune morte » (1893)	
GUSTAVE KAHN, « MEMORIAL » (LES PALAIS NOMADES, 1897)	56
STÉPHANE MALLARMÉ	57
Stephane Mallarme, « La Pipe », Proses (1864)	57
STEPHANE MALLARME, « UNE DENTELLE S'ABOLIT », 1887	5 <i>7</i>
STEPHANE MALLARME, « LE TOMBEAU D'EDGAR POE », 1889	
STEPHANE MALLARME, « UN COUP DE DES JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD » (1897)	

Stephane Mallarme, « Crise de vers » (<i>Divagations</i> , 1897)	
Stephane Mallarme, « Sur l'evolution litteraire » (1891)	60
PAUL VALÉRY	62
Paul Valery, « La Fileuse » (Album de vers anciens, 1920)	62
PAUL VALERY, « L'AMATEUR DE POEMES » (ALBUM DE VERS ANCIENS, 1920)	
Paul Valery, <i>La Jeune Parque</i> (1917, debut)	
Paul Valery, « L'abeille » (1920)	
Paul Valery, « Les pas » (1920)	64
Paul Valery, « La dormeuse » (1920)	
Paul Valery, « Les grenades » (1920)	
Paul Valery, « Le vin perdu » (1920)	
Paul Valery, « Interieur » (1920)	
PAUL VALERY, « LE CIMETIERE MARIN » (1920)	
PAUL VALERY, « CANTIQUE DES COLONNES » (CHARMES, 1920)	
1 AUL VALERI, N I ALME // (1720)	
GUILLAUME APOLLINAIRE	71
GUILLAUME APOLLINAIRE, « ZONE » (ALCOOLS, 1913)	71
GUILLAUME APOLLINAIRE, « LES COLCHIQUES » (ALCOOLS, 1913)	
GUILLAUME APOLLINAIRE « NUIT RHENANE » (ALCOOLS, 1913)	
GUILLAUME APOLLINAIRE, PREFACE POUR LES MAMELLES DE TIRESIAS (1917)	
GUILLAUME APOLLINAIRE, CALLIGRAMME (1918)	
Paul Éluard, « Le fou parle » (1913)	
Andre Breton, « Rieuse » (<i>Mont-de-piete</i> , 1914)	
ARAGON, [PREMIER POEME CONNU] (NON PUBLIE, 1915)	75
Andre Breton, « Façon » (1918)	76
Aragon, « Soifs de l'Ouest « (mars 1918)	76
Aragon, « Charlot mystique » (mai 1918)	
Premier Manifeste Dada (Juillet 1916)	
Affiche du Manifeste Dada (1918)	78
BLAISE CENDRARS	79
Blaise Cendrars, Les Paques a New-York (1912, extrait)	
Blaise Cendrars, <i>Prose du Transsiberien et de la petite Jeanne de France</i> (1913, extraits)	
BLAISE CENDRARS, « LE PANAMA OU LES AVENTURES DE MES SEPT ONCLES (1914, INCIPIT)	83
BLAISE CENDRARS, HOMMAGE A GUILLAUME APOLLINAIRE (1918)	83
Blaise Cendrars, « Le ventre de ma mere » (1922)	
POÉSIE ET VOYAGES	9,6
PAUL CLAUDEL, « OCTOBRE » (CONNAISSANCE DE L'EST, 1900)	
Victor Segalen, « Écrit avec du sang » (in « Steles occidentees »)	
VICTOR SEGALEN, « ECRIT AVEC DO SANG » (IN « STELES OCCIDENTEES »)	
SAINT-JOHN PERSE, « POUR FETER UNE ENFANCE » (1910)	
VALERY LARBAUD, « ODE » (1913)	
VALERY LARBAUD, « L'ANCIENNE GARE DE CAHORS » (1913)	
L'AVENTURE SURRÉALISTE	91
PIERRE UNIK, « PLACE VENDOME » (1927)	
Andre Breton, « L'union libre » (1931)	
Henri Michard W. L. C. Chand Compat » (Our le euc 1027)	

ROBERT DESNOS	94
ROBERT DESNOS, « CŒUR EN BOUCHE », LANGAGE CUIT (1923)	94
ROBERT DESNOS, « C'ETAIT UN BON COPAIN », LANGAGE CUIT (1923)	
ROBERT DESNOS « J'AI TANT REVE DE TOI » (1926)	
ROBERT DESNOS, « COMME » (FORTUNES, 1942)	
PAUL ÉLUARD	97
Paul Éluard, « L'egalite des sexes » (1924)	
PAUL ELUARD, « L'EGALITE DES SEXES » (1924)	
PAUL ELUARD, « LE JEU DE CONSTRUCTION » (1924)	
PAUL ÉLUARD, « MAX ERNST »	
PAUL ÉLUARD, « L'AUBE IMPOSSIBLE »	
PAUL ÉLUARD, « L'EVIDENCE POETIQUE »	
JACQUES PRÉVERT	100
JACQUES PREVERT, « DEJEUNER DU MATIN », PAROLES (1949)	
JACQUES PREVERT, « DEJEUNER DU MATIN », PAROLES (1947)	
JACQUES PREVERT, « COMPLAINTE DE VINCENT » (FAROLES, 1949)	
JACQUES I REVERT, WI ROMENADE DE I ICASSO // (I ARULES, 1747)	101
Andre Breton, L'air de l'eau (1934)	103
Andre Breton, <i>Fata morgana</i> (1940)	
JOYCE MANSOUR, <i>Cris</i> (1953)	104
JOYCE MANSOUR, « L'APPEL AMER D'UN SANGLOT » (1965)	105
JOYCE MANSOUR, « J'AI AIME UN HOMME SATURE DE LUI-MEME » (1977)	
Annie Le Brun, « Douzieme cerne » (Sur le Champ, 1967)	106
Annie Le Brun, « Avril » (Saisons, 1989)	
JACQUES AUDIBERTI, « À LA CREOLE » (RACE DES HOMMES, 1937)	
Rene Char, « Fastes » (1947)	
RENE CHAR, « Tu AS BIEN FAIT DE PARTIR, ARTHUR RIMBAUD!» (1947)RENE CHAR, « ALLEGEANCE » (1947)	
DODIC VI AN	100
BORIS VIAN	
BORIS VIAN, « S'IL PLEUVAIT DES LARMES »	
LEO FERRE, « ART POETIQUE » (POETE, VOS PAPIERS!, 1957)	
LEO FERRE, « IDENTITE » (<i>POETE, VOS PAPIERS !,</i> 1957)	110
FRANCIS PONGE	111
Francis Ponge, « L'orange », (Le Parti pris des choses, 1942)	111
Francis Ponge, « L'huitre », (Le Parti pris des choses, 1942)	
Francis Ponge, « Le cageot », (Le Parti pris des choses, 1942)	
Francis Ponge, « La Bougie », (Le Parti pris des choses, 1942)	
FRANCIS PONGE, « LA CIGARETTE », (LE PARTI PRIS DES CHOSES, 1942)	
FRANCIS PONGE, « LE PAPILLON », (LE PARTI PRIS DES CHOSES, 1942)	
Francis Ponge, « La mousse », (<i>Le Parti pris des choses</i> , 1942)	113
RAYMOND QUENEAU	114
RAYMOND QUENEAU, CHENE ET CHIEN (1937, INCIPIT)	114
RAYMOND QUENEAU, « POUR UN ART POETIQUE »	
RAYMOND OUFNEAU « POUR UN ART POETIQUE (SUITE) »	

RAYMOND QUENEAU, « LE PEUPLIER ET LE ROSEAU »	
RAYMOND QUENEAU, « LA GRENOUILLE QUI VOULAIT SE FAIRE AUSSI RONDE QU'UN ŒUF »	116
(EUGÈNE) GUILLEVIC	117
GUILLEVIC, « ART POETIQUE » (TERRAQUE, 1942)	
GUILLEVIC, « LE MENUISIER » (TERRE A BONHEUR, 1952)	
GUILLEVIC, « RECTANGLE » (EUCLIDIENNES, 1967)	
GUILLEVIC, « ART POETIQUE » (1986)	
ARAGON, ELSA (1959)	
[Vers et prose selon Aragon] (1963) Aragon, <i>Les Chambres</i> (1969, extrait)	
POÉSIES ENGAGÉES	123
VICTOR HUGO, « AMIS, UN DERNIER MOT! (LES FEUILLES D'AUTOMNE, 1831) »	
VICTOR HUGO, « FONCTION DU POETE » (LES RAYONS ET LES OMBRES, 1840)	
Victor Hugo, « Reponse a un acte d'accusation » (1834)	
ARAGON, « FRONT ROUGE » (1931)	
PAUL ÉLUARD, « CRITIQUE DE LA POESIE » (1932)	
ARAGON, « C » (1941)	
Aragon, « Les Yeux d'Elsa » (1942)	
Paul Éluard, « Liberte », <i>Poesie et verite</i> (1942)	
Paul Éluard, « Un petit nombre d'intellectuels français s'est mis au service de l'ennemi » (1943)	
ARAGON, « ART POETIQUE » (EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE, 1943)	
Paul Éluard, « Critique de la poesie » (1944)	
ROBERT DESNOS, « LE VEILLEUR DU PONT-AU-CHANGE » (1944)	133
POÈTES CONTEMPORAINS	136
JACQUES DUPIN, « MORAINES » (<i>L'Embrasure</i> , 1969)	
PHILIPPE JACCOTTET, « DEUX LUMIERES », 1970	
YVES BONNEFOY, « LA TERRE » (1975)	
YVES BONNEFOY, « DANS LE LEURRE DES MOTS », II (2001)	
YVES BONNEFOY, « L'OR SANS VISAGE » (2001)	
JACQUES REDA, « LE SOIR, RUE DE LA DUEE » (2004)	
JACQUES REDA, « SACS » (2004)	
JACQUES REDA, « MARRONNIERS, PLACE FONTENOY » (2004)	
JACQUES REDA, « LES CATALPAS » (2004)	
(TASHI A SIX ANS)	
JACQUES ROUBAUD, E (1967, MORCEAUX)	
JACQUES ROUBAUD, QUELQUE CHOSE NOIR (1986, MORCEAUX)	
JACQUES ROUBAUD, CHUTES, REBONDS ET AUTRES POEMES SIMPLES (2021, MORCEAUX CHOISIS)	
MICHEL DEGUY, ARRETS FREQUENTS (MORCEAU, 1990)	
MICHEL DEGUY, « ÉTANT DONNEE » (1993)	
MICHEL DEGUY, À CE QUI N'EN FINIT PAS (1995, INCIPIT)	
MICHEL DEGUY, « TU NE TUERAS POINT » (2003)	
FRANCK VENAILLE, LA DESCENTE DE L'ESCAUT (1995, MORCEAUX)	
LESLIE KAPLAN, L'EXCES-L'USINE (EXTRAITS, 1994)	
JEAN RISTAT, « LE FEU » (TOMBEAU DE MONSIEUR ARAGON, 1983)	
JEAN RISTAT, LA MORT DE L'AIME (1998, EXTRAIT)	
CLAUDE BER, « CE QUI RESTE » (LA MORT N'EST JAMAIS COMME, 2003)	
Dominique Fourcade, « En laisse » (2005)	
GUY GOFFETTE, « JALOUSIE » (ÉLOGE POUR UNE CUISINE DE PROVINCE, 1988)	
GUY GOFFETTE, « L'ATTENTE » (LA VIE PROMISE, 1991)	
GUY GOFFETTE, « LA MAIN BRULEE » (LA VIE PROMISE, 1991)	
ALAIN DUAULT, « TEMPETES ET CREUX DE PLUIE » (2008, EXTRAIT)	
	4 5 5

16D201 : H. BISMUTH — Aspects de la poésie française du XIX^e au XXI^e siècles

ALAIN DUAULT, « LA CHANTEUSE » (LES SEPT PRENOMS DU VENT, 2013)	158
ALAIN DUAULT, « BAUDELAIRE » (LES SEPT PRENOMS DU VENT, 2013)	158
ALAIN DUAULT, « CATHERINE » (LES SEPT PRENOMS DU VENT, 2013)	159
JEAN CHRISTOPHE BAILLY, « FIN DE LA VISITE (LE 21 AOUT 2021) »	160
HELENE DORION, « L'ONDE DU CHAOS » (EXTRAIT)	
Pierre Alferi, <i>et la rue</i> (extrait, 2018)	
PIERRE ALFERI, LA SIRENE DE SATAN (2 MORCEAUX CHOISIS, 2019)	
OLIVIER BARBARANT, « ODE A BERENICE » (EXTRAIT, 1998)	
Shana Quirot, « Amorce », 2025	

La Chanson de Roland, Laisse LXXXVII (1080)

Rollanz est proz e Olivers est sages, Ambedui unt merveillus vasselage. Puis que il sunt as chevals e as armes, Ja pur murir n'eschiverunt bataille. Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes. Felun païen par grant irur chevalchent.

Dist Olivers : « Rollant, veez en alques.

- « Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.
- « Vostre olifan suner vus ne l' deignastes ;
- « Fust i li Reis, n'i oüssum damage.
- « Guardez amunt devers les porz d'Espaigne,
- « Veeir poez dolent la rere-guarde.
- « Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »

Roland est preux, mais Olivier est sage ; Ils sont tous deux de merveilleux courage. Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes, lls aimeraient mieux mourir que d'esquiver la bataille. Les comtes ont l'âme bonne, et leurs paroles sont élevées... Félons païens chevauchent à grande allure :

« Voyez un peu, Roland, dit Olivier ; Les voici, les voici près de nous, et Charles est trop loin. Ah! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor ; Si le grand Roi était ici, nous n'aurions rien à craindre. Jetez les yeux là-haut, vers les monts d'Espagne : Vous y verrez dolente arrière-garde. Tel s'y trouve aujourd'hui, qui plus jamais ne sera dans une autre. »

Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal (Perceval)*, (≈ 1190)

[...] Ce fu au tans qu'arbre florissent, Foillent bochaische, pré verdisent Et cil oisel an lor latin Docemant chantent au matin Et tote riens de joie enflame que li filz a la veve dame de la Gaste Forest soutainne se leva, et ne li fu painne que il sa sele ne meïst sor son chaceor et preïst iii. javeloz [...].

C'était au temps où les arbres fleurissent, les bois se feuillent, les prés verdissent, où les oiseaux dans leur latin avec douceur chantent au matin, et où toute chose s'enflamme de joie [...]. Le fils de la veuve de la forêt déserte solitaire se leva et n'eut aucune peine à seller son cheval de chasse et à prendre trois javelots [...].

Rutebeuf, « Mariage Rutebeuf » (1261)

En l'an de l'incarnacion Viij. jors apres la nascion Jhésu qui soufri passion En l'an soissante Qu'arbres n'a foille oisel ne chante, Fis je toute la rien dolante Qui de cuer m'aime Nis li musars musart me claime

En l'année de l'Incarnation, huit jours après la naissance / de Jésus qui souffrit la Passion, / En l'an soixante¹, / quand l'arbre n'a pas de feuille, que l'oiseau ne chante pas, / j'ai fait le malheur de la créature / qui m'aime de tout son cœur. / Même le sot me traite de sot.

Pétrarque, sonnet 180 du Canzoniere (1374 ?)

Po, ben puo' tu portartene la scorza di me con tue possenti et rapide onde, ma lo spirto ch'iv'entro si nasconde non cura né di tua né d'altrui forza;

lo qual senz'alternar poggia con orza dritto perl'aure suo desir seconde, battendo l'ali verso l'aurea fronde, l'acqua e 'l vento e la vela e i remi sforza.

Re degli altri, superbo altero fiume, che 'ncontri 'l sol quando e'ne mena 'l giorno, e 'n ponente abandoni un piú bel lume,

tu te ne vai col mio mortal sul corno; l'altro coverto d'amorose piume torna volando al suo dolce soggiorno.

Tu peux bien emporter, Pô, avec toi l'écorce / De moi-même en tes flots rapides et puissants, Mais intérieurement l'esprit dissimulé / N'a cure de ta force ni de celle d'autrui ; Lui, et sans nul besoin de changer ses amures / Tout droit par l'aure à son désir propice Volant à tire d'aile aux frondaisons de l'or, / Triomphe d'eau, de vent, de voiles et de rames. Fleuve altier et superbe, de tous les autres roi, / Qui cours vers le soleil nous amenant le jour Et laisses au couchant un astre bien plus beau,

Tu t'en vas emportant mon crops dessus ta corne, / Mais le reste, couvert d'un pennage d'amour, S'en retourne en volant à sa douce demeure.

François Villon, Le Testament (1480?)²

En l'an de mon trentiesme aage, Que toutes mes hontes j'eus beues, Ne du tout fol, ne du tout sage,

.

¹ 1260.

² Incipit.

Non obstant maintes peines eues, Lesquelles j'ay toutes receues Soubz la main Thibault d'Aussigny... S'evesque il est, seignant les rues, Qu'il soit le mien je le regny.

En l'an de ma trentième année, / Après avoir bu toutes mes hontes, Ni tout à fait fou ni tout à fait sage, / Malgré maintes peines subies, Lesquelles j'ai toutes reçues / Quand j'étais aux mains de Thibaut d'Aussigny... S'il est évêque et bénit les rues, / Je nie qu'il soit le mien.

François Villon, « Ballade des contre-vérités » (1480 ?)

Voulez-vous que verté vous die ? Il n'est jouer qu'en maladie, Lettre grave que tragedie, Lasche homme que chevalereux, Orrible son que melodie, Ne bien conseillé qu'amoureux³.

Pierre de Ronsard, « Ode XVII » (Odes, I, 1524)

À Cassandre.

Mignonne, allons voir si la rose Qui ce matin avait déclose Sa robe de pourpre au soleil, A point perdu cette vesprée Les plis de sa robe pourprée, Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace, Mignonne, elle a dessus la place Las! las ses beautez laissé cheoir! Ô vrayment marastre Nature, Puis qu'une telle fleur ne dure Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne, Tandis que vostre âge fleuronne En sa plus verte nouveauté, Cueillez, cueillez vostre jeunesse : Comme à ceste fleur la vieillesse Fera ternir vostre beauté.

³ « Voulez-vous que je vous dise la vérité ? Il y a amusement seulement dans la maladie, sincérité seulement dans le mensonge, lâcheté seulement dans la bravoure, cacophonie seulement dans la mélodie, et homme bien conseillé seulement s'il est amoureux. »

Pierre de Ronsard, « Marie, vous avez la joue » (Les Amours, 1552-1560)

Mari**e**, vous avez la joue aussi vermeille Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux De couleur de châtaigne, entrefrisés de nœuds, Gentement tortillés tout autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde abeille Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux. Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux, Pithon⁴ vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétins comme deux monts de lait, Qui pommellent ainsi qu'au printemps nouvelet Pommellent deux boutons que leur châsse environne.

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein, Vous avez de l'Aurore et le front, et la main, Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

Pierre de Ronsard, Sonnets pour Hélène, 1 (1578)

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle, Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours : J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours, Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes qui habitez ma terre paternelle, Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours, Favorisez la plante et lui donnez secours, Que l'Été ne la brûle, et l'Hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau, Flageolant une Églogue en ton tuyau d'aveine, Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ; Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau, Dis : « Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène. »

Joachim du Bellay, Les Regrets, 1 (1558)

Je ne veux point fouiller au sein de la nature, Je ne veux point chercher l'esprit de l'univers, Je ne veux point sonder les abîmes couverts, Ni dessiner du ciel la belle architecture.

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,

_

⁴ Déesse de la persuasion.

Et si hauts arguments ne recherche à mes vers : Mais suivant de ce lieu les accidents divers, Soit de bien, soit de mal, j'écris à l'aventure.

Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret : Je me ris avec eux, je leur dis mon secret, Comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires.

Aussi ne veux-je tant les peigner et friser, Et de plus braves noms ne les veux déguiser Que de papiers journaux ou bien de commentaires.

William Shakespeare, Sonnets, 1 (1598)

From fairest creatures we desire increase,
That thereby beauty's rose might never die,
But as the riper should by time decease,
His tender heir might bear his memory;
But thou, contracted to thine own bright eyes,
Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel,
Making a famine where abundance lies,
Thyself thy foe, to thy sweet self too cruel.
Thou, that art now the world's fresh ornament
And only herald to the gaudy spring,
Within thine own bud buriest thy content
And, tender churl, mak'st waste in niggarding.
Pity the world, or else this glutton be,
To eat the world's due, by the grave and thee.

François de Malherbe, « À la vicomtesse d'Auchy » (1608), Sonnets

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure, Superbes de matière, et d'ouvrages divers, Où le plus digne roi qui soit en l'univers Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture, Avez toujours des fleurs et des ombrages verts, Non sans quelque démon qui défend aux hivers D'en effacer jamais l'agréable peinture:

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs, Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ; Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste ; Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Agrippa d'Aubigné, Misères, Les Tragiques (1616)

 $[\ldots]$

Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son besson⁵ l'usage:
Ce voleur acharné, cet Ésaü malheureux,
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que⁶, pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie;
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshuy⁷,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
À la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
[...]

⁵ Jumeau.

⁶ Au point que.

⁷ À présent.

Jean de La Fontaine, « Le renard et la cigogne » (Fables, I, 1668)

Compère le Renard se mit un jour en frais, et retint à dîner commère la Cigogne.

Le régal fût petit et sans beaucoup d'apprêts :

Le galant pour toute besogne,

Avait un brouet clair; il vivait chichement.

Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :

La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;

Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,

A quelque temps de là, la Cigogne le prie.

"Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie. "

A l'heure dite, il courut au logis

De la Cigogne son hôtesse;

Loua très fort la politesse;

Trouva le dîner cuit à point :

Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer;

Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :

Attendez-vous à la pareille.

André Chénier, Iambes (1794, extrait)

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre

Anime la fin d'un beau jour,

Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.

Peut-être est-ce bientôt mon tour;

Peut-être avant que l'heure en cercle promenée

Ait posé sur l'émail brillant,

Dans les soixante pas où sa route est bornée,

Son pied sonore et vigilant,

Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!

Avant que de ses deux moitiés

Ce vers que je commence ait atteint la dernière,

Peut-être en ces murs effrayés

Le messager de mort, noir recruteur des ombres,

Escorté d'infâmes soldats,

Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Victor Hugo, préface de 1822 à Odes et ballades

Au reste, le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses. Les beaux ouvrages de poésie en tout genre, soit en vers, soit en prose, qui ont honoré notre siècle, ont révélé cette vérité, à peine soupçonnée auparavant, que la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout.

Victor Hugo, préface de 1826 à Odes et ballades

Le poëte ne doit avoir qu'un modèle, la nature ; qu'un guide, la vérité. Il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et avec son cœur. De tous les livres qui circulent entre les mains des hommes, deux seuls doivent être étudiés par lui, Homère et la Bible. C'est que ces deux livres vénérables, les premiers de tous par leur date et par leur valeur, presque aussi anciens que le monde, sont eux mêmes deux mondes pour la pensée. On y retrouve en quelque sorte la création tout entière considérée sous son double aspect, dans Homère par le génie de l'homme, dans la Bible par l'esprit de Dieu.

Alphonse de Lamartine, préface de 1849 aux Méditations (1820)

J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi ; et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'*imagination*, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et qui repeint en nous. Mais de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon âme animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie, et qui réverbérait l'œuvre de Dieu! De là à chanter ce cantique intérieur qui s'élève en nous, il n'y avait pas loin. Il ne me manquait que la voix. Cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lèvres d'enfant, c'était la poésie.

Alphonse de Lamartine, « Le Lac » (extrait, 1820)

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac! l'année à peine a fini sa carrière, Et près des flots chéris qu'elle devoit revoir, Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissois ainsi sous ces roches profondes, Ainsi tu te brisois sur leurs flancs déchirés, Ainsi le vent jetoit l'écume de tes ondes Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ; On n'entendoit au loin, sur l'onde et sous les cieux, Que le bruit des rameurs qui frappoient en cadence Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre Du rivage charmé frappèrent les échos ; Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère Laissa tomber ces mots :

- « Ô temps! suspends ton vol; et vous, heures propices
- « Suspendez votre cours :
- « Laissez-nous savourer les rapides délices
- « Des plus beaux de nos jours!

 $[\ldots]$

Alphonse de Lamartine, « L'automne » (extrait, 1820)

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure! Feuillages jaunissants sur les gazons épars! Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ; J'aime à revoir encor, pour la dernière fois, Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire, À ses regards voilés je trouve plus d'attraits ; C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

[...]

Alfred de Musset, La Confession d'un enfant du siècle⁸ (1836)

Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

.

⁸ Chapitre II, extraits.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc ; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

[...]

Cependant l'immortel Empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route ; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

[...]

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides ; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

[...]

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres ; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres.

 $[\ldots]$

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarverden, embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Victor Hugo, « Les Djinns » (Les Orientales, 1829)

Murs, ville,

Et port,

Asile

De mort,

Mer grise

Où brise

La brise,

Tout dort.

Dans la plaine

Naît un bruit.

C'est l'haleine

De la nuit.

Elle brame

Comme une âme

Qu'une flamme

Toujours suit!

La voix plus haute

Semble un grelot.

D'un nain qui saute

C'est le galop. Il fuit, s'élance,

Puis en cadence

Sur un pied danse

Au bout d'un flot.

La rumeur approche.

L'écho la redit.

C'est comme la cloche

D'un couvent maudit;

Comme un bruit de foule,

Qui tonne et qui roule,

Et tantôt s'écroule,

Et tantôt grandit,

Dieu! la voix sépulcrale

Des Djinns !... Quel bruit ils font !

Fuyons sous la spirale

De l'escalier profond. Déjà s'éteint ma lampe,

Et l'ombre de la rampe,

Qui le long du mur rampe,

Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,

Et tourbillonne en sifflant!

Les ifs, que leur vol fracasse,

Craquent comme un pin brûlant.

Leur troupeau, lourd et rapide,

Volant dans l'espace vide, Semble un nuage livide Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! - Tenons fermée Cette salle, où nous les narguons. Quel bruit dehors! Hideuse armée De vampires et de dragons! La poutre du toit descellée Ploie ainsi qu'une herbe mouillée, Et la vieille porte rouillée Tremble, à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

[...]

Les Djinns funèbres, Fils du trépas, Dans les ténèbres Pressent leurs pas ; Leur essaim gronde : Ainsi, profonde, Murmure une onde Qu'on ne voit pas.

> Ce bruit vague Qui s'endort, C'est la vague Sur le bord; C'est la plainte, Presque éteinte, D'une sainte Pour un mort.

> > On doute
> > La nuit...
> > J'écoute:
> > - Tout fuit,
> > Tout passe
> > L'espace
> > Efface
> > Le bruit.

Victor Hugo, « La pente de la rêverie » (Les Feuilles d'automne, 1831)9

Obscuritate rerum verba saepe obscurantur.¹⁰
Gervasius Tilberiensis

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries;
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries;
Et, quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord.
Car la pensée est sombre! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible;
La spirale est profonde, et quand on y descend
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,
Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur souvent on revient pâle!

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été, Cette année, est de bise et de pluie attristé, Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre, Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure. [...]

Aloysius Bertrand, « L'alchimiste » (Gaspard de la nuit, 1829 ?)

Notre art s'apprend en deux manières, c'est à savoir par enseignement d'un maistre, bouche à bouche, et non autrement, ou par inspiration et révélation divines ; ou bien par livres lesquelx sont moult obscurs et embrouillez ; et pour en iceux trouver accordance et vérité moult convient estre subtil, patient, studieux et vigilant.

La clef des secrets de filosofie de Pierre Vicot.

Rien encore! — Et vainement ai-je feuilleté pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle.

Non, rien, si ce n'est, avec le sifflement de la cornue étincelante, les rires moqueurs d'une salamandre qui se fait un jeu de troubler mes méditations.

Tantôt elle attache un pétard à un poil de ma barbe, tantôt elle me décoche de son arbalète un trait de feu dans mon manteau.

Ou bien fourbit-elle son armure, c'est alors la cendre du fourneau qui souffle sur les pages de mon formulaire et sur l'encre de mon écritoire.

Et la cornue toujours plus étincelante siffle le même air que le diable, quand saint Éloi lui tenaille le nez dans sa forge.

Mais rien encore! — Et pendant trois autres jours et trois autres nuits je feuilletterai, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle!

⁹ Incipit.

¹⁰ « C'est l'obscurité des choses qui rend souvent les mots obscurs. »

Alfred de Musset, « À Juana » (Premières poésies, 1829)

O ciel! je vous revois, madame, De tous les amours de mon âme Vous le plus tendre et le premier. Vous souvient-il de notre histoire? Moi, j'en ai gardé la mémoire: C'était, je crois, l'été dernier.

Ah! marquise, quand on y pense, Ce temps qu'en folie on dépense, Comme il nous échappe et nous fuit! Sais-tu bien, ma vieille maîtresse, Qu'à l'hiver, sans qu'il y paraisse, J'aurai vingt ans, et toi dix-huit?

Eh bien! m'amour, sans flatterie, Si ma rose est un peu pâlie, Elle a conservé sa beauté. Enfant! jamais tête espagnole Ne fut si belle, ni si folle. Te souviens-tu de cet été?

De nos soirs, de notre querelle? Tu me donnas, je me rappelle, Ton collier d'or pour m'apaiser, Et pendant trois nuits, que je meure, Je m'éveillai tous les quarts d'heure, Pour le voir et pour le baiser.

Et ta duègne, ô duègne damnée! Et la diabolique journée Où tu pensas faire mourir, O ma perle d'Andalousie, Ton vieux mari de jalousie, Et ton jeune amant de plaisir!

Ah! prenez-y garde, marquise, Cet amour-là, quoi qu'on en dise, Se retrouvera quelque jour. Quand un cœur vous a contenue, Juana, la place est devenue Trop vaste pour un autre amour.

Mais que dis-je? ainsi va le monde. Comment lutterais-je avec l'onde Dont les flots ne reculent pas? Ferme tes yeux, tes bras, ton âme; Adieu, ma vie, adieu, madame, Ainsi va le monde ici-bas. Le temps emporte sur son aile Et le printemps et l'hirondelle, Et la vie et les jours perdus ; Tout s'en va comme la fumée, L'espérance et la renommée, Et moi qui vous ai tant aimée, Et toi qui ne t'en souviens plus!

Alfred de Musset, « La nuit de mai » (183511)

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser; La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore, Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ; Et la bergeronnette, en attendant l'aurore, Aux premiers buissons verts commence à se poser. Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée! J'ai cru qu'une forme voilée Flottait là-bas sur la forêt. Elle sortait de la prairie; Son pied rasait l'herbe fleurie; C'est une étrange rêverie; Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse, Balance le zéphyr dans son voile odorant. La rose, vierge encor, se referme jalouse Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant. Écoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée. Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux. Ce soir, tout va fleurir: l'immortelle nature Se remplit de parfums, d'amour et de murmure, Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite? Qu'ai-je donc en moi qui s'agite Dont je me sens épouvanté? Ne frappe-t-on pas à ma porte? Pourquoi ma lampe à demi morte M'éblouit-elle de clarté? [...]

-

¹¹ Extrait.

Charles Dovalle, « Premier chagrin » (posthume, 1830)

Le bassin est uni : sur son onde limpide Pas un souffle de vent ne soulève une ride ; Au lever du soleil, chaque flot argenté Court, par un autre flot sans cesse reflété ; Il répète ses fleurs, comme un miroir fidèle ; Mais la pointe des joncs sur la rive a tremblé... Près du bord, qu'elle rase, a crié l'hirondelle... Et l'azur du lac s'est troublé!

Au sein du bois humide, où chaque feuille est verte, Où le gazon touffu boit la rosée en pleurs, Où l'espoir des beaux jours rit dans toutes les fleurs, Aux baisers du printemps, la rose s'est ouverte; Mais au fond du calice un insecte caché Vit, déchirant la fleur de sa dent acérée... Et la rose languit, pâle et décolorée Sur son calice desséché!

Un passé tout rempli de chastes jouissances,
Des baisers maternels, du calme dans le port;
Un présent embelli de vagues espérances
Et de frais souvenirs... amis, voilà mon sort!
L'avenir n'a pour moi qu'un gracieux sourire;
J'ai dix-huit ans! mon âge est presque le bonheur...
Je devrais être heureux... non! mon âme désire...
Et j'ai du chagrin dans le cœur!...

Marceline Desbordes-Valmore, « Dors-tu? » (Les Pleurs, 1833)

Et toi! dors-tu quand la nuit est si belle, Quand l'eau me cherche et me fuit comme toi; Quand je te donne un cœur longtemps rebelle? Dors-tu, ma vie! ou rêves-tu de moi?

Démêles-tu, dans ton âme confuse, Les doux secrets qui brûlent entre nous ? Ces longs secrets dont l'amour nous accuse, Viens-tu les rompre en songe à mes genoux ?

As-tu livré ta voix tendre et hardie Aux fraîches voix qui font trembler les fleurs? Non! c'est du soir la vague mélodie; Ton souffle encor n'a pas séché mes pleurs!

Garde toujours ce douloureux empire Sur notre amour qui cherche à nous trahir : Mais garde aussi son mal dont je soupire ; Son mal est doux, bien qu'il fasse mourir!

Gérard de Nerval, « Fantaisie » (Odelettes, 1834)

Il est un air pour qui je donnerais Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber¹², Un air très vieux, languissant et funèbre, Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre, De deux cents ans mon âme rajeunit : C'est sous Louis Treize... — et je crois voir s'étendre Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre, Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs, Ceint de grands parcs, avec une rivière Baignant des pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre, Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens... Que, dans une autre existence, peut-être, J'ai déjà vue — et dont je me souviens!

Gérard de Nerval, « Une allée du Luxembourg » (Odelettes, 1834)

Elle a passé, la jeune fille Vive et preste comme un oiseau À la main une fleur qui brille, À la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde Dont le cœur au mien répondrait, Qui venant dans ma nuit profonde D'un seul regard l'éclaircirait!

Mais non, – ma jeunesse est finie ... Adieu, doux rayon qui m'as lui, – Parfum, jeune fille, harmonie... Le bonheur passait, – il a fui!

¹² Prononcer *Wèbre*, à l'allemande.

Gérard de Nerval, « El Desdichado » (Les Chimères, 1854)

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé, Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie : Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé, Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie, La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé, Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ? Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ; J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron : Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

Théodore de Banville, « Décor », Les Stalactites (1846)

Dans les grottes sans fin brillent les Stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites, Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux, Lys de glace, roseaux, lianes, clématites.

Des thyrses pâlissants, bouquets prestigieux, Naissent, et leur éclat mystique divinise Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise Le trèfle pur ; voici les palais aux plafonds En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des griffons Projettent des regards longs et mélancoliques Sur des Dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques S'élancent, dessinant le rhythme essentiel, Vos clochetons à jour, ô sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel De la croix, sont éclos, enamourés des mythes, Les vitraux où revit tout le peuple du ciel. Stalactites tombant des voûtes, stalagmites Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons Argentent de splendeurs l'horizon sans limites.

 $[\ldots]$

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor, Que devance le chœur ailé des Métaphores), Pour installer ce rare et flamboyant décor,

Sous ces blancs chapiteaux et ces arceaux sonores Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons, Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons De rose, de safran et d'azur constellées, Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées!

Théodore de Banville, « Sculpteur, cherche avec soin 13 »

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase, Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ; Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas D'amours mystérieux ni de divins combats. Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée, Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ; Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions, Ni de riant Bacchus attelant les lions Avec un frein tressé de pampres et de vignes ; Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys. Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante, La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant, Les bras pendant le long de leurs tuniques droites Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

-

¹³ Les Stalactites (1846).

Théophile Gautier, « Préface » (Émaux et Camées, 1852)

Pendant les guerres de l'empire, Goethe, au bruit du canon brutal, Fit le Divan occidental, Fraîche oasis où l'art respire.

Pour Nisami quittant Shakespeare, Il se parfuma de santal, Et sur un mètre oriental Nota le chant qu'Hudhud soupire.

Comme Goethe sur son divan A Weimar s'isolait des choses Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan Qui fouettait mes vitres fermées, Moi, j'ai fait *Émaux et Camées*.

Théophile Gautier, « L'Art » (Émaux et Camées, 1852)

Oui, l'œuvre sort plus belle D'une forme au travail Rebelle, Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses! Mais que pour marcher droit Tu chausses, Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode, Comme un soulier trop grand, Du mode Que tout pied quitte et prend!

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit :

Lutte avec le carrare,
Avec le paros dur
Et rare,
Gardiens du contour pur ;

Emprunte à Syracuse Son bronze où fermement S'accuse Le trait fier et charmant;

D'une main délicate Poursuis dans un filon D'agate Le profil d'Apollon. Peintre, fuis l'aquarelle, Et fixe la couleur Trop frêle Au four de l'émailleur.

Fais les sirènes bleues, Tordant de cent façons Leurs queues, Les monstres des blasons;

Dans son nimbe trilobe La Vierge et son Jésus, Le globe Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste Seul a l'éternité. Le buste Survit à la cité.

Et la médaille austère Que trouve un laboureur Sous terre Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent, Mais les vers souverains Demeurent Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle; Que ton rêve flottant Se scelle Dans le bloc résistant!

Théophile Gautier, « Affinités secrètes » (Émaux et Camées, 1852)

MADRIGAL PANTHÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique, Deux blocs de marbre ont, trois mille ans, Sur le fond bleu du ciel attique, Juxtaposé leurs rêves blancs;

Dans la même nacre figées, Larmes des flots pleurant Vénus, Deux perles au gouffre plongées Se sont dit des mots inconnus;

Au frais Généralife écloses, Sous le jet d'eau toujours en pleurs, Du temps de Boabdil, deux roses Ensemble ont fait jaser leurs fleurs;

Sur les coupoles de Venise Deux ramiers blancs aux pieds rosés, Au nid où l'amour s'éternise, Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe, Tout se dissout, tout se détruit; La perle fond, le marbre tombe, La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle S'en va dans le creuset profond Grossir la pâte universelle Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses, Les marbres blancs en blanches chairs, Les fleurs roses en lèvres roses Se refont dans des corps divers;

Les ramiers de nouveau roucoulent Au cœur de deux jeunes amants, Et les perles en dents se moulent Pour l'écrin des rires charmants. De là naissent ces sympathies Aux impérieuses douceurs, Par qui les âmes averties Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arome, D'un rayon ou d'une couleur, L'atome vole vers l'atome Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries Sur le fronton ou dans la mer, Des conversations fleuries Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes Sur les dômes aux boules d'or, Et les molécules fidèles Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille, Le passé vaguement renaît, La fleur sur la bouche vermeille Se respire et se reconnaît;

Dans la nacre où le rire brille La perle revoit sa blancheur; Sur une peau de jeune fille Le marbre ému sent sa fraîcheur;

Le ramier trouve une voix douce Écho de son gémissement; Toute résistance s'émousse, Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble, Quel flot, quel fronton, quel rosier, Quel dôme nous connut ensemble, Perle ou marbre, fleur ou ramier?

CHARLES BAUDELAIRE

Charles Baudelaire, « L'albatros » (Les Fleurs du mal, 1861)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers, Qui suivent, indolents compagnons de voyage, Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches, Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux, Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule! Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid! L'un agace son bec avec un brûle-gueule, L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poëte est semblable au prince des nuées Qui hante la tempête et se rit de l'archer; Exilé sur le sol au milieu des huées, Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire, « Élévation » (Les Fleurs du mal, 1857)

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées, Des montagnes, des bois, des nuages, des mers, Par-delà le soleil, par-delà les éthers, Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité, Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde, Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides Va te purifier dans l'air supérieur, Et bois, comme une pure et divine liqueur, Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse, Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse S'élancer vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les pensers, comme des alouettes, Vers les cieux le matin prennent un libre essor, — Qui plane sur la vie et comprend sans effort Le langage des fleurs et des choses muettes!

Charles Baudelaire, « Correspondances » (Les Fleurs du mal, 1857)

La Nature est un temple où de vivants piliers Laissent parfois sortir de confuses paroles ; L'homme y passe à travers des forêts de symboles Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent Dans une ténébreuse et profonde unité, Vaste comme la nuit et comme la clarté, Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, Doux comme les hautbois, verts comme les prairies, — Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies, Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens, Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire, « Parfum exotique » (Les Fleurs du mal, 1857)

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne, Je respire l'odeur de ton sein chaleureux, Je vois se dérouler des rivages heureux Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone;

Une île paresseuse où la nature donne Des arbres singuliers et des fruits savoureux; Des hommes dont le corps est mince et vigoureux, Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats, Je vois un port rempli de voiles et de mâts Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers, Qui circule dans l'air et m'enfle la narine, Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Charles Baudelaire, « À une passante » (Les Fleurs du mal, 1857)

La rue assourdissante autour de moi hurlait. Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse, Une femme passa, d'une main fastueuse Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue. Moi, je buvais, crispé comme un extravagant, Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan, La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté Dont le regard m'a fait soudainement renaître, Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être! Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

Charles Baudelaire, « La chevelure » (Les Fleurs du mal, 1861)

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure! Ô boucles! Ô parfum chargé de nonchaloir! Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure Des souvenirs dormant dans cette chevelure, Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir!

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique, Tout un monde lointain, absent, presque défunt, Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique! Comme d'autres esprits voguent sur la musique, Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève, Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ; Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève! Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts:

Un port retentissant où mon âme peut boire A grands flots le parfum, le son et la couleur; Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire, Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse Dans ce noir océan où l'autre est enfermé; Et mon esprit subtil que le roulis caresse Saura vous retrouver, ô féconde paresse, Infinis bercements du loisir embaumé![...]

Charles Baudelaire, « Moesta et errabunda » (Les Fleurs du mal, 1857)

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe, Loin du noir océan de l'immonde cité, Vers un autre océan où la splendeur éclate, Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité? Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs!

Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse

Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,

De cette fonction sublime de berceuse?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs!

Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate!
Loin! loin! ici la boue est faite de nos pleurs!
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise: Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate? [...]

Charles Baudelaire, « La destruction » (Les Fleurs du mal, 1857)

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon; Il nage autour de moi comme un air impalpable; Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon, Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art, La forme de la plus séduisante des femmes, Et, sous de spécieux prétextes de cafard, Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu, Haletant et brisé de fatigue, au milieu Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion Des vêtements souillés, des blessures ouvertes, Et l'appareil sanglant de la Destruction!

Charles Baudelaire, « La mort des amants » (Les Fleurs du mal, 1857)

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, Des divans profonds comme des tombeaux, Et d'étranges fleurs sur des étagères, Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières, Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux, Qui réfléchiront leurs doubles lumières Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir plein de rose et de bleu mystique, Nous échangerons un éclair unique, Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et bientôt un Ange entr'ouvrant les portes, Viendra ranimer, fidèle et joyeux, Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Charles Baudelaire, « Recueillement » (Les Fleurs du mal, 1868)

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille. Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici : Une atmosphère obscure enveloppe la ville, Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile, Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci, Va cueillir des remords dans la fête servile, Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années, Sur les balcons du ciel, en robes surannées ; Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche, Et, comme un long linceul traînant à l'Orient, Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Charles Baudelaire, Projet d'épilogue¹⁴ (1860)

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit, ...j'ai dit :

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante... Oue de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans âme, Ton goût de l'infini Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,
Tes faubourgs mélancoliques,
Tes hôtels garnis,
Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,
Tes temples vomissant la prière en musique,
Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,
Tes découragements;

Et tes jeux d'artifice, éruptions de joie, Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie, Et ta vertu risible, au regard malheureux, Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie...

Tes principes sauvés et tes lois conspuées, Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes. Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil, Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses, Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant, Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques, Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang, S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques, Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe, Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

_

¹⁴ Prévu pour la 2^e édition des *Fleurs du mal*, mais laissé inachevé.

Charles Baudelaire, « Un hémisphère dans une chevelure 15 »

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois! tout ce que je sens! tout ce que j'entends dans tes cheveux! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélasse l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

Charles Baudelaire, « Le Crépuscule du soir 16 »

Le jour tombe. Un grand apaisement se fait dans les pauvres esprits fatigués du labeur de la journée ; et leurs pensées prennent maintenant les couleurs tendres et indécises du crépuscule.

Cependant du haut de la montagne arrive à mon balcon, à travers les nues transparentes du soir, un grand hurlement, composé d'une foule de cris discordants, que l'espace transforme en une lugubre harmonie, comme celle de la marée qui monte ou d'une tempête qui s'éveille.

Quels sont les infortunés que le soir ne calme pas, et qui prennent, comme les hiboux, la venue de la nuit pour un signal de sabbat ? Cette sinistre ululation nous arrive du noir hospice perché sur la montagne ; et, le soir, en fumant et en contemplant le repos de l'immense vallée, hérissée de maisons dont chaque fenêtre dit : « C'est ici la paix maintenant ; c'est ici la joie de la famille ! » je puis, quand le vent souffle de là-haut, bercer ma pensée étonnée à cette imitation des harmonies de l'enfer.

Le crépuscule excite les fous. — Je me souviens que j'ai eu deux amis que le crépuscule rendait tout malades. L'un méconnaissait alors tous les rapports d'amitié et de politesse, et maltraitait, comme un sauvage, le premier venu. Je l'ai vu jeter à la tête d'un maître d'hôtel un excellent poulet, dans lequel il croyait voir je ne sais quel insultant hiéroglyphe. Le soir, précurseur des voluptés profondes, lui gâtait les choses les plus succulentes.

L'autre, un ambitieux blessé, devenait, à mesure que le jour baissait, plus aigre, plus sombre, plus taquin. Indulgent et sociable encore pendant la journée, il était impitoyable le soir ; et ce n'était pas seulement sur autrui, mais aussi sur lui-même, que s'exerçait rageusement sa manie crépusculeuse.

Le premier est mort fou, incapable de reconnaître sa femme et son enfant ; le second porte en lui l'inquiétude d'un malaise perpétuel, et fût-il gratifié de tous les honneurs que peuvent conférer les républiques et les princes, je crois que le crépuscule allumerait encore en lui la brûlante envie de distinctions imaginaires. La nuit, qui mettait ses ténèbres dans leur esprit, fait la lumière dans le mien ; et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé.

¹⁵ Le Spleen de Paris ou : Petits Poèmes en prose. Posthume, 1869.

¹⁶ Le Spleen de Paris ou : Petits Poèmes en prose. Posthume, 1869.

Ô nuit! ô rafraîchissantes ténèbres! vous êtes pour moi le signal d'une fête intérieure, vous êtes la délivrance d'une angoisse! Dans la solitude des plaines, dans les labyrinthes pierreux d'une capitale, scintillement des étoiles, explosion des lanternes, vous êtes le feu d'artifice de la déesse Liberté!

Crépuscule, comme vous êtes doux et tendre! Les lueurs roses qui traînent encore à l'horizon comme l'agonie du jour sous l'oppression victorieuse de sa nuit, les feux des candélabres qui font des taches d'un rouge opaque sur les dernières gloires du couchant, les lourdes draperies qu'une main invisible attire des profondeurs de l'Orient, imitent tous les sentiments compliqués qui luttent dans le cœur de l'homme aux heures solennelles de la vie.

On dirait encore une de ces robes étranges de danseuses, où une gaze transparente et sombre laisse entrevoir les splendeurs amorties d'une jupe éclatante, comme sous le noir présent transperce le délicieux passé; et les étoiles vacillantes d'or et d'argent, dont elle est semée, représentent ces feux de la fantaisie qui ne s'allument bien que sous le deuil profond de la Nuit.

PAUL VERLAINE

Paul Verlaine, « Une grande dame » (Poèmes saturniens, 1866)

Belle « à damner les saints », à troubler sous l'aumusse Un vieux juge! Elle marche impérialement. Elle parle — et ses dents font un miroitement — Italien, avec un léger accent russe.

Ses yeux froids où l'émail sertit le bleu de Prusse Ont l'éclat insolent et dur du diamant. Pour la splendeur du sein, pour le rayonnement De la peau, nulle reine ou courtisane, fût-ce

Cléopâtre la lynce ou la chatte Ninon, N'égale sa beauté patricienne, non! Vois, ô bon Buridan : « C'est une grande dame! »

Il faut — pas de milieu! — l'adorer à genoux, Plat, n'ayant d'astre aux cieux que ses lourds cheveux roux Ou bien lui cravacher la face, à cette femme!

Paul Verlaine, « Monsieur Prudhomme » (Poèmes saturniens, 1866)

Il est grave : il est maire et père de famille. Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux Dans un rêve sans fin flottent insoucieux, Et le printemps en fleur sur ses pantoufles brille.

Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux, Et les prés verts et les gazons silencieux ? Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille

Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu. Il est juste-milieu, botaniste et pansu. Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces maroufles,

Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a Plus en horreur que son éternel coryza. Et le printemps en fleur brille sur ses pantoufles.

Paul Verlaine, « Initium » (Poèmes saturniens, 1866)

Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes Et le bal tournoyait quand je la vis passer Avec ses cheveux blonds jouant sur les volutes De son oreille où mon Désir comme un baiser S'élançait et voulait lui parler, sans oser.

Cependant elle allait, et la mazurque lente La portait dans son rythme indolent comme un vers, — Rime mélodieuse, image étincelante, — Et son âme d'enfant rayonnait à travers La sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts.

Et depuis, ma Pensée — immobile — contemple Sa Splendeur évoquée, en adoration, Et dans son Souvenir, ainsi que dans un temple, Mon Amour entre, plein de superstition.

Et je crois que voici venir la Passion.

Paul Verlaine, « Mon rêve familier » (Poèmes saturniens, 1866)

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême, Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore. Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore, Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues, Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine, « Dans la grotte » (Fêtes galantes, 1869)

Là ! Je me tue à vos genoux ! Car ma détresse est infinie, Et la tigresse épouvantable d'Hyrcanie Est une agnelle au prix de vous.

Oui, céans, cruelle Clymène, Ce glaive qui, dans maints combats, Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas, Va finir ma vie et ma peine!

Ai-je même besoin de lui Pour descendre aux Champs-Élysées? Amour perça-t-il pas de flèches aiguisées Mon cœur, dès que votre œil m'eût lui?

Paul Verlaine, « Colloque sentimental » (Fêtes galantes, 1869)

Dans le vieux parc solitaire et glacé Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles, Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?
- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom? Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah! les beaux jours de bonheur indicible Où nous joignions nos bouches! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles, Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul Verlaine, « Ariettes oubliées » (Romances sans paroles, 1874)

Ш

Il pleut doucement sur la ville. (Arthur Rimbaud.)

Il pleure dans mon cœur Comme il pleut sur la ville, Quelle est cette langueur Qui pénètre mon cœur?

Ô bruit doux de la pluie Par terre et sur les toits! Pour un cœur qui s'ennuie Ô le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine De ne savoir pourquoi, Sans amour et sans haine, Mon cœur a tant de peine!

Paul Verlaine, « Art poétique » (1882, Jadis et Naguère)

De la musique avant toute chose, Et pour cela préfère l'Impair Plus vague et plus soluble dans l'air, Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point Choisir tes mots sans quelque méprise : Rien de plus cher que la chanson grise Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles, C'est le grand jour tremblant de midi, C'est, par un ciel d'automne attiédi, Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor, Pas la Couleur, rien que la nuance! Oh! la nuance seule fiance Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe assassine, L'Esprit cruel et le Rire impur, Qui font pleurer les yeux de l'Azur, Et tout cet ail de basse cuisine! Prends l'éloquence et tords-lui son cou! Tu feras bien, en train d'énergie, De rendre un peu la Rime assagie. Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

Ô qui dira les torts de la Rime? Quel enfant sourd ou quel nègre fou Nous a forgé ce bijou d'un sou Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours! Que ton vers soit la chose envolée Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure Éparse au vent crispé du matin Qui va fleurant la menthe et le thym...

Paul Verlaine, « Le poète et la muse » (1883, Jadis et Naguère)

La Chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules, Ô pleine de jour sale et de bruits d'araignées ? La Chambre, as-tu gardé leurs formes désignées Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi! Pourtant, chambre en garni qui te recules En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées Du souvenir de trop de choses destinées, Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules!

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça : Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens. Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants, Seule, tu sais! mais sans doute combien de nuits De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis!

Comte de Lautréamont, Les Chants de Maldoror (1869), extraits

Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre. Je ne connais pas l'eau des fleuves, ni la rosée des nuages. Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon, aux pédoncules ombellifères. Assis sur un meuble informe, je n'ai pas bougé mes membres depuis quatre siècles. Mes pieds ont pris racine dans le sol et composent, jusqu'à mon ventre, une sorte de végétation vivace, remplie d'ignobles parasites, qui ne dérive pas encore de la plante, et qui n'est plus de la chair. Cependant mon cœur bat. Mais comment battrait-il, si la pourriture et les exhalaisons de mon cadavre (je n'ose pas dire corps) ne le nourrissaient abondamment? Sous mon aisselle gauche, une famille de crapauds a pris résidence, et, quand l'un d'eux remue, il me fait des chatouilles. Prenez garde qu'il ne s'en échappe un, et ne vienne gratter, avec sa bouche, le dedans de votre oreille : il serait ensuite capable d'entrer dans votre cerveau. Sous mon aisselle droite, il y a un caméléon qui leur fait une chasse perpétuelle, afin de ne pas mourir de faim : il faut que chacun vive. Mais, quand un parti déjoue complètement les ruses de l'autre, ils ne trouvent rien de mieux que de ne pas se gêner, et sucent la graisse délicate qui couvre mes côtes : j'y suis habitué. Une vipère méchante a dévoré ma verge et a pris sa place : elle m'a rendu eunuque, cette infâme. Oh! si j'avais pu me défendre avec mes bras paralysés; mais, je crois plutôt qu'ils se sont changés en bûches 17.

Or, dans cet endroit que ma plume (ce véritable ami qui me sert de compère) vient de rendre mystérieux, si vous regardez du côté par où la rue Colbert s'engage dans la rue Vivienne, vous verrez, à l'angle formé par le croisement de ces deux voies, un personnage montrer sa silhouette, et diriger sa marche légère vers les boulevards. Mais, si l'on s'approche davantage, de manière à ne pas amener sur soi-même l'attention de ce passant, on s'aperçoit, avec un agréable étonnement, qu'il est jeune ! De loin on l'aurait pris en effet pour un homme mûr. La somme des jours ne compte plus, quand il s'agit d'apprécier la capacité intellectuelle d'une figure sérieuse. Je me connais à lire l'âge dans les lignes physiognomoniques du front : il a seize ans et quatre mois ! Il est beau comme la rétractabilité des serres des oiseaux rapaces ; ou encore, comme l'incertitude des mouvements musculaires dans les plaies des parties molles de la région cervicale postérieure ; ou plutôt, comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille ; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie 18!

Isidore Ducasse, *Poésies* I¹⁹ (1870)

Il existe une convention peu tacite entre l'auteur et le lecteur, par laquelle le premier s'intitule malade, et accepte le second comme garde-malade. C'est le poète qui console l'humanité! Les rôles sont intervertis arbitrairement.

Je ne veux pas être flétri de la qualification de poseur.

Je ne laisserai pas des Mémoires.

La poésie n'est pas la tempête, pas plus que le cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile.

Ce n'est qu'en admettant la nuit physiquement, qu'on est parvenu à la faire moralement. Ô nuits d'Young²⁰! vous m'avez causé beaucoup de migraines!

On ne rêve que lorsque l'on dort. Ce sont des mots comme celui de rêve, néant de la vie, passage terrestre, la préposition peut-être, le trépied désordonné, qui ont infiltré dans vos âmes cette poésie moite des langueurs, pareille à de la pourriture. Passer des mots aux idées, il n'y a qu'un pas.

¹⁷ Chant IV, strophe 4.

¹⁸ Chant VI, strophe 1.

¹⁹ Extrait.

²⁰ Poète préromantique anglais.

ARTHUR RIMBAUD

Arthur Rimbaud, « Ma bohème » (Les Cahiers de Douai, 1870)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sous le ciel, Muse! et j'étais ton féal ; Oh! là! là! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.

- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques, Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur!

Arthur Rimbaud, « Vénus Anadyomène²¹ » (posthume, 1870)

Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête De femme à cheveux bruns fortement pommadés D'une vieille baignoire émerge, lente et bête, Montrant des déficits assez mal ravaudés;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates Qui saillent; le dos court qui rentre et qui ressort. — La graisse sous la peau paraît en feuilles plates; Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor...

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût Horrible étrangement, — on remarque surtout Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Vénus ; — Et tout ce corps remue et tend sa large croupe Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

_

²¹ Anadyomène : « surgie des eaux ».

Arthur Rimbaud, « Voyelles » (*Poésies 1870-1871*)

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles, Je dirai quelque jour vos naissances latentes: A, noir corset velu des mouches éclatantes Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes, Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ; I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides, Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

Ô, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges ;
- Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

Arthur Rimbaud, « Alchimie du verbe » (Une saison en enfer, 1873)

À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! - A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. - Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

[...]

Arthur Rimbaud, « Aube » (Illuminations, 1873-1875)

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom. Je ris au wasserfall²² blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Arthur Rimbaud, « Enfance », IV (Illuminations, 1873-1875)

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet, suivant l'allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

Arthur Rimbaud, « Mouvement », (*Illuminations*, 1873-1875)

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve, Le gouffre à l'étambot, La célérité de la rampe, L'énorme passade du courant Mènent par les lumières inouïes Et la nouveauté chimique Les voyageurs entourés des trombes du val Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde Cherchant la fortune chimique personnelle; Le sport et le comfort voyagent avec eux; Ils emmènent l'éducation Des races, des classes et des bêtes, sur ce Vaisseau.

²² All. « cascade ».

Repos et vertige À la lumière diluvienne, Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang, les fleurs, le feu, les bijoux, Des comptes agités à ce bord fuyard, On voit, roulant comme une digue au-delà de la route hydraulique motrice, Monstrueux, s'éclairant sans fin, — leur stock d'études;

Eux chassés dans l'extase harmonique,

Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche, — Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne? — Et chante et se poste.

Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871²³

[...] je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris²⁴! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : je pense : on devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots. —

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871²⁵

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie -Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

On n'a jamais bien jugé le romantisme ; qui l'aurait jugé ? les critiques !! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et *comprise* du chanteur ?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

[...]

[...]

²³ 1^{re} lettre « du voyant ». Extrait.

²⁴ Lettre écrite pendant la Commune de Paris et le blocus de la ville par le gouvernement Thiers.

²⁵ 2^{nde} lettre « du voyant ». Extrait.

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse [...].

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'*inconnu*! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun! Il arrive à l'*inconnu*, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé!

[...]

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

— Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra! Il faut être académicien, — plus mort qu'un fossile, — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à *penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie!

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus — que la formule de sa pensée, que la notation *de sa marche au* Progrès ! Énormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un *multiplicateur de progrès* !

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez [...].

En attendant, demandons aux poètes du nouveau, — idées et formes.

 $[\ldots]$

Les premiers romantiques ont été voyants sans trop bien s'en rendre compte : la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. — Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. — Hugo, trop *cabochard*, a bien du vu dans les derniers volumes : *Les Misérables* sont un vrai poème. J'ai *Les Châtiments* sous la main ; *Stella* donne à peu près la mesure de la *vue* de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécrable pour nous [...].

Les seconds romantiques sont très voyants : Th. Gautier, Lec. de Lisle, Th. de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste ; et la forme si vantée en lui est mesquine — les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

[...] la nouvelle école, dite parnassienne, a deux voyants, Albert Mérat et Paul Verlaine, un vrai poète. — Voilà. — Ainsi je travaille à me rendre *voyant*.

JORIS-KARL HUYSMANS

Joris-Karl Huysmans, « Rococo japonais » (Le Drageoir aux épices, 1874)

Ô toi dont l'œil est noir, les tresses noires, les chairs blondes, écoute-moi, ô ma folâtre louve!

J'aime tes yeux fantasques, tes yeux qui se retroussent sur les tempes ; j'aime ta bouche rouge comme une baie de sorbier, tes joues rondes et jaunes ; j'aime tes pieds tors, ta gorge roide, tes grands ongles lancéolés, brillants comme des valves de nacre.

J'aime, ô mignarde louve, ton énervant nonchaloir, ton sourire alangui, ton attitude indolente, tes gestes mièvres.

J'aime, ô louve câline, les miaulements de ta voix, j'aime ses tons ululants et rauques, mais j'aime par-dessus tout, j'aime à en mourir, ton nez, ton petit nez qui s'échappe des vagues de ta chevelure, comme une rose jaune éclose dans un feuillage noir!

Joris-Karl Huysmans, « L'extase » (Le Drageoir aux épices, 1874)

La nuit était venue, la lune émergeait de l'horizon, étalant sur le pavé bleu du ciel sa robe couleur soufre.

J'étais assis près de ma bien-aimée, oh! bien près! Je serrais ses mains, j'aspirais la tiède senteur de son cou, le souffle enivrant de sa bouche, je me serrais contre son épaule, j'avais envie de pleurer; l'extase me tenait palpitant, éperdu, mon âme volait à tire d'aile sur la mer de l'infini.

Tout à coup elle se leva, dégagea sa main, disparut dans la charmoie, et j'entendis comme un crépitement de pluie dans la feuillée.

Le rêve délicieux s'évanouit...; je retombais sur la terre, sur l'ignoble terre. Ô mon Dieu! c'était donc vrai, elle, la divine aimée, elle était, comme les autres, l'esclave de vulgaires besoins!

Joris-Karl Huysmans, « Un café » (Croquis parisiens, 1880)

Près d'une gare de chemin de fer, à l'angle d'un square, se trouve un musée d'histoire naturelle où l'on joue et où l'on boit.

L'endroit est somnolent et placide. C'est le café d'abonnés, sans clients de passage, le café dont la porte ne s'ouvre que sur des visages connus qui provoquent, dès leur entrée, des hourras et des rires ; c'est le café où dix rentiers réunis tous les soirs autour d'une table échangent, en battant les cartes, de médiocres aperçus sur la politique et s'intéressent longuement aux grossesses de la patronne et de la chatte ; c'est l'estaminet où chacun possède une pipe avec son nom émaillé, une pipe de jour de l'an offerte par le garçon qui dormasse, d'invariable mémoire, le nez sur un journal et jette un piteux et traînant « voilà » quand on lui commande un nouveau bock.

L'aspect de la salle est étrange ; au-dessus de divans à boutons, capitonnés de cuir chocolat, deux vitrines aux boiseries grises, rechampies de filets bleu pâle, se dressent le long des murs, bondées du haut en bas d'oiseaux empaillés et repeints.

L'une d'elles, située en face de la porte d'entrée, contient dans son rayon du bas des cygnes au bec de bois jaune, aux ventres crevant de foin, aux cous rétrécis, inégalement bourrés, dessinant des S blanches et des ibis sacrés, aux pattes ciragées à tour de brosses, aux têtes de ce rouge sale qu'a la confiture de groseille bue par le pain.

Puis, sur les planches échelonnées jusqu'en haut, s'étage une tiolée²⁶ d'oiseaux, des grands, des moyens, des petits, des tortus, des bancroches, des droits, des volatiles aux airs de bons enfants ou de mauvais bougres tendant des becs courbés en fer de pioches, allongés en pointes de clous, des becs simulant des canules et des pinces à sucre, et tous ont le même œil en cocarde, orange et noir, le même regard idiot et fixe, tous ont des habits couleur de muscade et de poivre, des plumages atrocement fanés, des dégaines bêtement satisfaites d'acteurs. [...]

²⁶ Grande quantité.

VERSETS

Paul Claudel, « 2^e ode : L'Esprit et l'eau » (Cinq grandes odes, 1913)

Après le long silence fumant,

Après le grand silence civil de maints jours tout fumant de rumeurs et de fumées,

Haleine de la terre en culture et ramage des grandes villes dorées,

Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,

Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain le souffle de l'Esprit, le rapt sec, soudain la possession de l'Esprit!

Comme quand dans le ciel plein de nuit avant que ne claque le premier feu de foudre,

Soudain le vent de Zeus, dans un tourbillon plein de pailles et de poussières avec la lessive de tout le village!

Mon Dieu, qui au commencement avez séparé les eaux supérieures des eaux inférieures,

Et qui de nouveau avez séparé de ces eaux humides que je dis,

L'aride, comme un enfant divisé de l'abondant corps maternel,

La terre bien chauffante, tendre-feuillante et nourrie du lait de la pluie,

Et qui dans le temps de la douleur comme au jour de la création saisissez dans votre main toute-puissante

L'argile humaine et l'esprit de tous côtés vous gicle entre les doigts,

De nouveau après les longues routes terrestres,

Voici l'Ode, voici que cette grande Ode nouvelle vous est présente,

[...]

Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », Chants d'ombre (1945)

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté!

J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux

Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre Terre promise, du haut d'un haut col calciné Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est Tam-tam sculpté, tam-tam tendu qui grondes sous les doigts du Vainqueur Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée.

Femme noire, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui se moire A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel,

Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

Saint John Perse, « Chanté par celle qui fut là » (1969)²⁷

Amour, ô mon amour, immense fut la nuit, immense notre veille où fut tant d'être consumé.

Femme vous suis-je, et de grand sens, dans les ténèbres du cœur d'homme.

La nuit d'été s'éclaire à nos persiennes closes ; le raisin noir bleuit dans les campagnes ; le câprier des bords de route montre le rose de sa chair ; et la senteur du jour s'éveille dans vos arbres à résine.

Femme vous suis-je, ô mon amour, dans les silences du cœur d'homme.

La terre, à son éveil, n'est que tressaillement d'insectes sous les feuilles : aiguilles et dards sous toutes feuilles...

Et moi j'écoute, ô mon amour, toutes choses courir à leur fins. La petite chouette de Pallas se fait entendre dans le cyprès ; Cérès aux tendres mains nous ouvre les fruits du grenadier et les noix du Quercy ; le rat-lérot bâtit son nid dans les fascines d'un grand arbre ; et les criquets-pèlerins rongent le sol jusqu'à la tombe d'Abraham.

Femme vous suis-je, et de grand songe, dans tout l'espace du cœur d'homme :

demeure ouverte à l'éternel, tente dressée sur votre seuil, et bon accueil fait à la ronde à toutes promesses de merveilles.

Les attelages du ciel descendent les collines ; les chasseurs de bouquetins ont brisé nos clôtures ; et sur le sable de l'allée j'entends crier les essieux d'or du dieu qui passe notre grille... Ô mon amour de très grand songe, que d'offices célébrés sur le pas de nos portes! que de pieds nus courant sur nos carrelages et sur nos tuiles!...

-

²⁷ In *Chant pour un équinoxe* (1969).

POÉSIE FIN DE SIÈCLE

Charles Cros, « Coin de tableau » (Le Coffret de santal, 1873)

Sensation de Haschisch

Tiède et blanc était le sein. Toute blanche était la chatte. Le sein soulevait la chatte. La chatte griffait le sein.

Les oreilles de la chatte Faisaient ombre sur le sein. Rose était le bout du sein, Comme le nez de la chatte.

Un signe noir sur le sein Intrigua longtemps la chatte ; Puis, vers d'autres jeux, la chatte Courut, laissant nu le sein.

Charles Cros, « Lassitude » (Le Coffret de santal, 1873)

Pendant de longues périodes dans la vie courte, je m'efforce à rassembler mes pensées qui s'enfuient, je cherche les visions des bonnes heures.

Mais je trouve que mon âme est comme une maison désertée par les serviteurs.

Le maître parcourt inquiet les corridors froids, n'ayant pas les clefs des pièces hospitalières où sont les merveilles qu'il a rapportées de tant de voyages.

Les ravissements, les instants où je savais tenir l'univers en ma main royale, ont été bien courts et bien rares. Presque aussi rares sont pour moi les périodes de pensée normale. Le plus souvent je suis impuissant, je suis fou ; ce dont je me cache au dehors, sous les richesses conquises aux bonnes heures.

Quelle drogue me rendra plus fréquente la pensée normale ? Quand je l'ai, quand elle se prolonge, ma poitrine puissante me permet de monter là où nulle senteur terrestre n'arrive plus, là où, dans le ravissement, j'exerce ma royauté.

Après de mauvais sommeils (d'où viennent-ils ?) voici que je ne suis plus là-haut. Je n'ai plus que le regret de ce que j'y ai senti. À peine me reste-t-il assez de lucidité et de courage pour rendre compte aux hommes de ce que j'y ai fait et me justifier auprès d'eux.

J'ai eu toutes les fiertés ; j'ai dédaigné les comptes à rendre et les justifications.

Mais quand la fièvre pesante m'a égaré et fait redescendre, puis-je vivre seul et sans soleil entre des murs de haine ?

Pourtant, les efforts que je consens à faire, malgré ma lassitude, loin de m'être comptés, ne me désignent-ils pas plutôt à la fureur des empressés qui s'agitent en bas ?

Jules Laforgue, « Complainte de cette bonne vieille lune²⁸ »

On entend les Étoiles :

Dans l'giron
Du Patron,
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du Patron,
On y danse tous en rond.

— Là, voyons, mam'zelle la Lune, Ne gardons pas ainsi rancune; Entrez en danse, et vous aurez Un collier de soleils dorés.

Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,
Pour une pauvre Cendrillon;
Mais, me suffit le médaillon
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi! votre Terre est un suppôt De la Pensée! Entrez en fête; Pour sûr vous tournerez la tête Aux astres les plus comme il faut.

Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que je l'entends gémir!
Vous vous trompez, c'est le soupir
Des universelles chimies!

— Mauvaises langues, taisez-vous! Je dois veiller. Tas de traînées, Allez courir vos guilledous!

— Va donc, rosière enfarinée! Hé! Notre-Dame des gens saouls, Des filous et des loups-garous! Metteuse en rut des vieux matous! Coucou!

Exeunt les étoiles. Silence et Lune. On entend

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse,
Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse tous en rond.

-

²⁸ Les Complaintes, 1885.

Jules Laforgue, « Complainte des condoléances au soleil²⁹ »

Décidément, bien Don Quichotte et pas peu sale, Ta Police, ô Soleil! Malgré tes grands Levers, Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés, Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale!

Sans trêve, aux spleens d'amour sonner des hallalis! Car, depuis que, majeur, ton fils calcule et pose, Labarum des glaciers! Fais-tu donc autre chose Que chasser devant toi des dupes de leurs lits?

Certes, dès qu'aux rideaux aubadent tes fanfares, Ces piteux d'infini, clignant de gluants deuils, Rhabillent leurs tombeaux, en se cachant de l'œil Qui cautérise les citernes les plus rares!

Mais tu ne te dis pas que, là-bas, bon Soleil, L'autre moitié n'attendait que ta défaillance, Et déjà se remet à ses expériences, Alléguant quoi! La nuit, l'usage, le sommeil...

Or, à notre guichet, tu n'es pas mort encore, Pour aller fustiger de rayons ces mortels, Que nos bateaux sans fleurs rerâlent vers leurs ciels D'où pleurent des remparts brodés contre l'aurore!

Alcôve des Danaïdes, triste astre! - Et puis, Ces jours où, tes fureurs ayant fait les nuages, Tu vas sans pouvoir les percer, blême de rage De savoir seul et tout à ses aises l'ennui!

Entre nous donc, bien Don Quichotte, et pas moins sale, Ta Police, ô Soleil, malgré tes grands Levers, Et tes couchants des beaux sept-glaives abreuvés, Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale!

Jules Laforgue, « Complainte des complaintes » (Les Complaintes, 1885)

Maintenant, pourquoi ces complaintes? Gerbes d'ailleurs d'un défunt Moi Où l'ivraie art mange la foi? Sot tabernacle où je m'éreinte À cultiver des roses peintes? Pourtant ménage et sainte-table! Ah! ces complaintes incurables, Pourquoi? pourquoi?

Puis, Gens à qui les fugues vraies Que crie, au fond, ma riche voix

²⁹ Les Complaintes, 1885.

— N'est-ce pas, qu'on les sent parfois ? — Attoucheraient sous leurs ivraies
Les violettes d'une Foi,
Vous passerez, imperméables
À mes complaintes incurables ?
Pourquoi ? pourquoi ?

Chut! tout est bien, rien ne s'étonne.
Fleuris, ô Terre d'occasion,
Vers les mirages des Sions!
Et nous, sous l'Art qui nous bâtonne,
Sisyphes par persuasion,
Flûtant des christs les vaines fables,
Au cabestan de l'incurable
Pourquoi! — Pourquoi?

Marie Krysinska, « Les fenêtres » (Rythmes pittoresques, 1890)

Le long des boulevards et le long des rues elles étoilent les maisons ;

À l'heure grise du matin, repliant leurs deux ailes en persiennes, elles abritent les exquises paresses et emmitouflent de ténèbres le Rêve frileux.

Mais le soleil les fait épanouir comme des fleurs, — avec leurs rideaux blancs, rouges ou roses, — Le long des boulevards et le long des rues.

Et tandis que la vitre miroite comme de l'eau dormante, que de charme inquiétant et que de confidences muettes, entre les plis des rideaux blancs, rouges ou roses.

Les arabesques des guipures chantent les existences heureuses,

Les feux joyeux dans les cheminées,

Les fleurs rares aux parfums charrieurs d'oubli,

Les fauteuils hospitaliers où sommeillent les voluptueuses songeries et — dans la splendeur des cadres — les évocations de pays rêvés.

Mais comme ils pleurent les lamentables rideaux de mousseline fanée,

Que de plaintes et que d'angoisses dans le lambeau de percale salie qui semble pris à un linceul ;

Et comme elles sont tragiques les fenêtres sans rideaux, —

Les fenêtres vides comme des yeux d'aveugles, —

Où sur la vitre brisée, le morceau de papier collé plaque des taies livides...

Parfois pourtant elle est radieuse la pauvre fenêtre, au bord du toit,

Quand, pour cacher sa triste nudité, le ciel la peint tout en bleu.

Avec son pot de géranium chétif, elle semble alors — la pauvre fenêtre, au bord du toit, — un morceau d'azur où pousseraient des fleurs.

[...]

Jean Moréas, « Chanson » (Le pèlerin passionné, 1891)

On a marché sur les fleurs au bord de la route, Et le vent d'automne les secoue si fort, en outre.

La malle-poste a renversé la vieille croix au bord de la route, Elle était vraiment si pourrie, en outre.

L'idiot (tu sais) est mort au bord de la route, Et personne ne le pleurera, en outre.

Jean Moréas, « Chanson » (Le pèlerin passionné, 1891)

Vous, avec vos yeux, avec tes yeux, dans la bastille que tu hantes! Celui qui dormait s'est éveillé au tocsin des heures beuglantes. Il prendra sans doute son bâton de route dans ses mains aux paumes sanglantes.

Il ira, du tournoi au combat, à la défaite réciproque; qu'il fende heaumes beaux et si clairs, son pennon, qu'il ventèle, est loque! Le haubert qui lace sa poitrine lasse, si léger! Il fait qu'il suffoque.

Ah, que de tes jeux, que de tes pleurs aux rémissions tu l'exhortes, ah laisse! Tout l'orage a passé sur les lys, sur les roses fortes. Comme un feu de flamme ton âme et son âme, toutes deux vos âmes sont mortes.

José-Maria de Heredia, « La jeune morte³⁰ » (1893)

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée; Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes ? Un chant de colombe a gémi. Non ! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée ! Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée. La vie est si douce, ah ! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu? Sous le myrte enguirlandant la porte, Épouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte, Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse, Et maintenant j'habite, hélas! et pour jamais, L'inexorable Érèbe³¹ et la Nuit Ténébreuse.

Gustave Kahn, « Mémorial » (Les Palais nomades, 1897)

À l'instant de vie lumineux, à l'erreur cherchée et chérie, carrefour des voix de la vie, infatigablement tout ramène.

Des regrets qui voudraient quelque douceur. Si belle est toute perdue, si regrettée toute exilée, si désirée toute chassée, aux heures mauvaises du seul.

Fuir vers le passé, et citer de véracité les illusoires, les débiles prouesses, et toujours et partout le dernier passé se lève, trouble, et dévaste.

Quel premier instant nous jeta débiles, aux pieds d'argile ; quel inéluctable avenir ordonna la douleur et le silence séparés.

Partout et toujours le dernier passé, minute qui se perpétue de solitaire épouvante.

 $[\ldots]$

-

³⁰ In Les Trophées.

³¹ Divinité des ténèbres.

STÉPHANE MALLARMÉ

Stéphane Mallarmé, « La Pipe », Proses (1864)

Hier, j'ai trouvé ma pipe en rêvant une longue soirée de travail, de beau travail d'hiver. Jetées les cigarettes avec toutes les joies enfantines de l'été dans le passé qu'illuminent les feuilles bleues de soleil, les mousselines et reprise ma grave pipe par un homme sérieux qui veut fumer longtemps sans se déranger, afin de mieux travailler : mais je ne m'attendais pas à la surprise que préparait cette délaissée, à peine eus-je tiré la première bouffée, j'oubliai mes grands livres à faire, émerveillé, attendri, je respirai l'hiver dernier qui revenait. Je n'avais pas touché à la fidèle amie depuis ma rentrée en France, et tout Londres, Londres tel que je le vécus en entier à moi seul, il y a un an, est apparu; d'abord les chers brouillards qui emmitouflent nos cervelles et ont, là-bas, une odeur à eux, quand ils pénètrent sous la croisée. Mon tabac sentait une chambre sombre aux meubles de cuir saupoudrés par la poussière du charbon sur lesquels se roulait le maigre chat noir ; les grands Feux! et la bonne aux bras rouges versant les charbons, et le bruit de ces charbons tombant du seau de tôle dans la corbeille de fer, le matin – alors que le facteur frappait le double coup solennel, qui me faisait vivre! J'ai revu par les fenêtres ces arbres malades du square désert - J'ai vu le large, si souvent traversé cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée - avec ma pauvre bien-aimée errante, en habits de voyageuse, une longue robe terne couleur de la poussière des routes, un manteau qui collait humide à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille sans plume et presque sans rubans, que les riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchiquetés par l'air de la mer et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. Autour de son cou s'enroulait le terrible mouchoir qu'on agite en se disant adieu pour toujours.

Stéphane Mallarmé, « Une dentelle s'abolit... », 1887³²

Une dentelle s'abolit Dans le doute du Jeu suprême À n'entrouvrir comme un blasphème Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit D'une guirlande avec la même, Enfui contre la vitre blême Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore Tristement dort une mandore Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre Selon nul ventre que le sien, Filial on aurait pu naître.

_

³² Date de première publication.

Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d'Edgar Poe », 188933

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change, Le Poëte suscite avec un glaive nu Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu Que la mort triomphait dans cette voix étrange!

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange Donner un sens plus pur aux mots de la tribu Proclamèrent très haut le sortilège bu Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief! Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur, Que ce granit du moins montre à jamais sa borne Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

³³ Publié en ouverture du recueil *Les Poèmes d'Edgar Poe*, traduction en prose de Stéphane Mallarmé.

Stéphane Mallarmé, « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard³⁴ » (1897)

c'était Les coiffe comme de l'héroique has stellaire irrebishible mais confenn le nombre par sa petite raison virile on familie EXISTÂT-IL expiatoire el pubere natroment qu'hallaciantion éparse d'agaste COMMENÇAT-II. ET CESSÂT-II. emidant que mir et c'he quand appara ring grein par quelque profusion répandae en raresé SE CHIFFRÂT-IL que distance de la semina pour pen qu'une ILLUMINAT-IL ce serait (La lucide seignenriale aigrette de nertige per: an front invisible non semille distantige of moles. mais settant indifferenment preis ombrage une stature mignoune ténébrerese debout en sa torsion de sirène le temps LE HASARD de souffleter par d'impatientes squames ultimes bifurqueles an mystere Junic roc évaforé en brieva qui imposa (Choit la flume une borne à l'infini)

³⁴ Extrait d'image.

Stéphane Mallarmé, « Crise de vers³⁵ » (*Divagations*, 1897)

[...]

La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale.

Qui accorde à cette fonction une place ou la première, reconnaît, là, le fait d'actualité : on assiste, comme finale d'un siècle, pas ainsi que ce fut dans le dernier, à des bouleversements; mais, hors de la place publique, à une inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure.

Un lecteur français, ses habitudes interrompues à la mort de Victor Hugo, ne peut que se déconcerter. Hugo, dans sa tâche mystérieuse, rabattit toute la prose, philosophie, éloquence, histoire au vers, et, comme il était le vers personnellement, il confisqua chez qui pense, discourt ou narre, presque le droit à s'énoncer. Monument en ce désert, avec le silence loin ; dans une crypte, la divinité ainsi d'une majestueuse idée inconsciente, à savoir que la forme appelée vers est simplement elle-même la littérature ; que vers il y a sitôt que s'accentue la diction, rythme dès que style. Le vers, je crois, avec respect attendit que le géant qui l'identifiait à sa main tenace et plus ferme toujours de forgeron, vînt à manquer; pour, lui, se rompre. Toute la langue, ajustée à la métrique, y recouvrant ses coupes vitales, s'évade, selon une libre disjonction aux mille éléments simples ; et, je l'indiquerai, pas sans similitude avec la multiplicité des cris d'une orchestration, qui reste verbale.

La variation date de là : quoique en dessous et d'avance inopinément préparée par Verlaine, si fluide, revenu à de primitives épellations.

[...]

Stéphane Mallarmé, « Sur l'évolution littéraire³⁶ » (1891)

[...] les jeunes³⁷ sont plus près de l'idéal poétique que les Parnassiens qui traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Je pense qu'il faut, au contraire, qu'il n'y ait qu'allusion. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le suggérer, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements.

³⁶ L'Écho de Paris, 14 mars 1891, entretien avec Jules Huret. Extrait.

³⁷ Il s'agit des poètes symbolistes.

PAUL VALÉRY

Paul Valéry, « La Fileuse » (Album de vers anciens, 1920)

Lilia..., neque nent.

Assise, la fileuse au bleu de la croisée Où le jardin mélodieux se dodeline, Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline Chevelure, à ses doigts si faibles évasive, Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive Qui suspendue au jour, délicieuse arrose De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose, Courbe le salut vain de sa grâce étoilée, Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée ; Mystérieusement l'ombre frêle se tresse Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse Angélique, et sans cesse, au fuseau doux crédule, La chevelure ondule au gré de la caresse...

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule, Fileuse de feuillage et de lumière ceinte : Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte, Parfume ton front vague au vent de son haleine Innocente, et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

Paul Valéry, « L'Amateur de poèmes » (Album de vers anciens, 1920)

Si je regarde tout à coup ma véritable pensée, je ne me console pas de devoir subir cette parole intérieure sans personne et sans origine; ces figures éphémères; et cette infinité d'entreprises interrompues par leur propre facilité, qui se transforment l'une dans l'autre, sans que rien ne change avec elles. Incohérente sans le paraître, nulle instantanément comme elle est spontanée, la pensée, par sa nature, manque de style.

Mais je n'ai pas tous les jours la puissance de proposer à mon attention quelques êtres nécessaires, ni de feindre les obstacles spirituels qui formeraient une apparence de commencement, de plénitude et de fin, au lieu de mon insupportable fuite.

Un poème est une durée, pendant laquelle, lecteur, je respire une loi qui fut préparée : je donne mon souffle et les machines de ma voix ; ou seulement leur pouvoir, qui se concilie avec le silence.

Je m'abandonne à l'adorable allure : lire, vivre où mènent les mots. Leur apparition est écrite. Leurs sonorités concertées. Leur ébranlement se compose, d'après une méditation antérieure, et ils se précipiteront en groupes magnifiques ou purs, dans la résonance. Même des étonnements sont assurés : ils sont cachés d'avance, et font partie du nombre.

Mû par l'écriture fatale, et si le mètre toujours futur enchaîne sans retour ma mémoire, je ressens chaque parole dans toute sa force, pour l'avoir indéfiniment attendue. Cette mesure qui me transporte et que je colore, me garde du vrai et du faux. Ni le doute ne me divise, ni la raison ne me travaille. Nul hasard, — mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur; et je pense par artifice, une pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante, — aux lacunes calculées, sans ténèbres involontaires, dont le mouvement me commande et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée.

Paul Valéry, La Jeune Parque (1917, début)

Le Ciel a-t-il formé cet amas de merveilles Pour la demeure d'un serpent ? Pierre Corneille

Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure, Si proche de moi-même au moment de pleurer ?

Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer, Distraitement docile à quelque fin profonde, Attend de ma faiblesse une larme qui fonde, Et que de mes destins lentement divisé, Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé. La houle me murmure une ombre de reproche, Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche, Comme chose déçue et bue amèrement, Une rumeur de plainte et de resserrement... Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée, Et quel frémissement d'une feuille effacée Persiste parmi vous, îles de mon sein nu ?... Je scintille, liée à ce ciel inconnu...

Tout-puissants étrangers, inévitables astres
Qui daignez faire luire au lointain temporel
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel;
Vous qui dans les mortels plongez jusques aux larmes
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,
Et les élancements de votre éternité,
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté
Ma couche; et sur l'écueil mordu par la merveille,
J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé?...
... Ou si le mal me suit d'un songe refermé,

Quand (au velours du souffle envolé l'or des lampes) J'ai de mes bras épais environné mes tempes, Et longtemps de mon âme attendu les éclairs? Toute? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs, Durcissant d'un frisson leur étrange étendue, Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue, Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais De regards en regards, mes profondes forêts.

J'y suivais un serpent qui venait de me mordre. [...]

Paul Valéry, « L'abeille » (1920)

Quelle, et si fine, et si mortelle, Que soit ta pointe, blonde abeille, Je n'ai sur ma tendre corbeille, Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle, Sur qui l'Amour meurt ou sommeille, Qu'un peu de moi-même vermeille Vienne à la chair ronde et rebelle!

J'ai grand besoin d'un prompt tourment : Un mal vif et bien terminé Vaut mieux qu'un supplice dormant!

Soit donc mon sens illuminé Par cette infime alerte d'or Sans qui l'Amour meurt ou s'endort!

Paul Valéry, « Les pas » (1920)

Tes pas, enfants de mon silence, Saintement, lentement placés, Vers le lit de ma vigilance Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine, Qu'ils sont doux, tes pas retenus! Dieux!... tous les dons que je devine Viennent à moi sur ces pieds nus!

Si, de tes lèvres avancées, Tu prépares pour l'apaiser, À l'habitant de mes pensées La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre, Douceur d'être et de n'être pas, Car j'ai vécu de vous attendre, Et mon cœur n'était que vos pas.

Paul Valéry, « La dormeuse » (1920)

À Lucien Fabre.

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie, Âme par le doux masque aspirant une fleur? De quels vains aliments sa naïve chaleur Fait ce rayonnement d'une femme endormie?

Souffles, songes, silence, invincible accalmie, Tu triomphes, ô paix plus puissante qu'un pleur, Quand de ce plein sommeil l'onde grave et l'ampleur Conspirent sur le sein d'une telle ennemie.

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons, Ton repos redoutable est chargé de tels dons, Ô biche avec langueur longue auprès d'une grappe,

Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers, Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape, Veille ; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.

Paul Valéry, « Les grenades » (1920)

Dures grenades entr'ouvertes Cédant à l'excès de vos grains, Je crois voir des fronts souverains Éclatés de leurs découvertes!

Si les soleils par vous subis, Ô grenades entre-bâillées Vous ont fait d'orgueil travaillées Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce À la demande d'une force Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture Fait rêver une âme que j'eus De sa secrète architecture.

Paul Valéry, « Le vin perdu » (1920)

J'ai, quelque jour, dans l'Océan, (mais je ne sais plus sous quels cieux), Jeté, comme offrande au néant, Tout un peu de vin précieux...

Qui voulut ta perte, ô liqueur? J'obéis peut-être au devin? Peut-être au souci de mon cœur, Songeant au sang, versant le vin?

Sa transparence accoutumée Après une rose fumée Reprit aussi pure la mer...

Perdu ce vin, ivres les ondes !... J'ai vu bondir dans l'air amer Les figures les plus profondes...

Paul Valéry, « Intérieur » (1920)

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines, Au lit mystérieux prodigue ses doigts purs ; Elle met une femme au milieu de ces murs Qui, dans ma rêverie errant avec décence, Passe entre mes regards sans briser leur absence, Comme passe le verre au travers du soleil, Et de la raison pure épargne l'appareil.

Paul Valéry, « Le cimetière marin » (1920)

Ce toit tranquille, où marchent des colombes, Entre les pins palpite, entre les tombes ; Midi le juste y compose de feux La mer, la mer, toujours recommencée! Ô récompense après une pensée Qu'un long regard sur le calme des dieux!

Quel pur travail de fins éclairs consume Maint diamant d'imperceptible écume, Et quelle paix semble se concevoir! Quand sur l'abîme un soleil se repose, Ouvrages purs d'une éternelle cause, Le Temps scintille et le Songe est savoir. Stable trésor, temple simple à Minerve, Masse de calme, et visible réserve, Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi Tant de sommeil sous un voile de flamme, Ô mon silence !... Édifice dans l'âme, Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit!

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume, À ce point pur je monte et m'accoutume, Tout entouré de mon regard marin; Et comme aux dieux mon offrande suprême, La scintillation sereine sème Sur l'altitude un dédain souverain.

[...]

Oui! Grande mer de délires douée, Peau de panthère et chlamyde trouée De mille et mille idoles du soleil, Hydre absolue, ivre de ta chair bleue, Qui te remords l'étincelante queue Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre ! L'air immense ouvre et referme mon livre, La vague en poudre ose jaillir des rocs ! Envolez-vous, pages tout éblouies ! Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies Ce toit tranquille où picoraient des focs !

Paul Valéry, « Cantique des colonnes » (Charmes, 1920)

À Léon-Paul Fargue.

Douces colonnes, aux Chapeaux garnis de jour, Ornés de vrais oiseaux Qui marchent sur le tour,

Douces colonnes, ô L'orchestre de fuseaux! Chacun immole son Silence à l'unisson.

Que portez-vous si haut,
Égales radieuses ?
Au désir sans défaut
Nos grâces studieuses !

Nous chantons à la fois Que nous portons les cieux! Ô seule et sage voix Qui chantes pour les yeux!

Vois quels hymnes candides! Quelle sonorité Nos éléments limpides Tirent de la clarté!

Si froides et dorées Nous fûmes de nos lits Par le ciseau tirées, Pour devenir ces lys!

De nos lits de cristal Nous fûmes éveillées, Des griffes de métal Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune, La lune et le soleil, On nous polit chacune Comme ongle de l'orteil!

Servantes sans genoux, Sourires sans figures, La belle devant nous Se sent les jambes pures. Pieusement pareilles, Le nez sous le bandeau Et nos riches oreilles Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux Noirs pour l'éternité, Nous allons sans les dieux À la divinité!

Nos antiques jeunesses, Chair mate et belles ombres, Sont fières des finesses Qui naissent par les nombres!

Filles des nombres d'or, Fortes des lois du ciel, Sur nous tombe et s'endort Un dieu couleur de miel.

Il dort content, le Jour, Que chaque jour offrons Sur la table d'amour Étale sur nos fronts.

Incorruptibles sœurs, Mi-brûlantes, mi-fraîches, Nous prîmes pour danseurs Brises et feuilles sèches,

Et les siècles par dix, Et les peuples passés, C'est un profond jadis, Jadis jamais assez!

Sous nos mêmes amours Plus lourdes que le monde Nous traversons les jours Comme une pierre l'onde!

Nous marchons dans le temps Et nos corps éclatants Ont des pas ineffables Qui marquent dans les fables...

Paul Valéry, « Palme » (1920)

De sa grâce redoutable
Voilant à peine l'éclat,
Un ange met sur ma table
Le pain tendre, le lait plat;
Il me fait de la paupière
Le signe d'une prière
Qui parle à ma vision:
— Calme, calme, reste calme!
Connais le poids d'une palme
Portant sa profusion!

Pour autant qu'elle se plie À l'abondance des biens, Sa figure est accomplie, Ses fruits lourds sont ses liens. Admire comme elle vibre, Et comme une lente fibre Qui divise le moment, Départage sans mystère L'attirance de la terre Et le poids du firmament!

[...]

Parfois si l'on désespère, Si l'adorable rigueur Malgré tes larmes n'opère Que sous ombre de langueur, N'accuse pas d'être avare Une Sage qui prépare Tant d'or et d'autorité : Par la sève solennelle Une espérance éternelle Monte à la maturité! Ces jours qui te semblent vides Et perdus pour l'univers Ont des racines avides Qui travaillent les déserts. La substance chevelue Par les ténèbres élue Ne peut s'arrêter jamais Jusqu'aux entrailles du monde, De poursuivre l'eau profonde Que demandent les sommets.

Patience, patience,
Patience dans l'azur!
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr!
Viendra l'heureuse surprise:
Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux!

Qu'un peuple à présent s'écroule, Palme !... irrésistiblement ! Dans la poudre qu'il se roule Sur les fruits du firmament ! Tu n'as pas perdu ces heures Si légère tu demeures Après ces beaux abandons ; Pareille à celui qui pense Et dont l'âme se dépense À s'accroître de ses dons !

GUILLAUME APOLLINAIRE

Guillaume Apollinaire, « Zone » (Alcools, 1913)

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes La religion seule est restée toute neuve la religion Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X Et toi que les fenêtres observent la honte te retient D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes
[...]

Guillaume Apollinaire, « Les colchiques » (Alcools, 1913)

Le pré est vénéneux mais joli en automne Les vaches y paissant Lentement s'empoisonnent Le colchique couleur de cerne et de lilas Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la Violâtres comme leur cerne et comme cet automne Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières Oui battent comme les fleurs battent au vent dément Le gardien du troupeau chante tout doucement Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

Guillaume Apollinaire « Nuit rhénane » (Alcools, 1913)

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme Écoutez la chanson lente d'un batelier Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde Que je n'entende plus le chant du batelier Et mettez près de moi toutes les filles blondes Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter La voix chante toujours à en râle-mourir Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Guillaume Apollinaire, Préface pour Les Mamelles de Tirésias (1917)

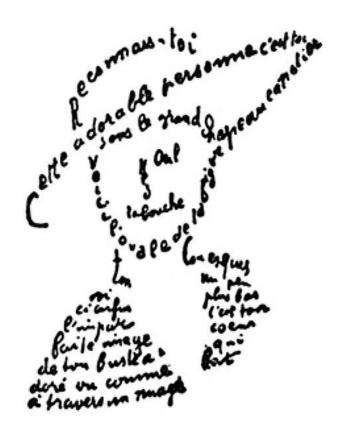
Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903, c'est-à-dire quatorze ans avant qu'on ne le représentât.

Je l'ai appelé drame qui signifie action pour établir ce qui le sépare de ces comédies de mœurs, comédies dramatiques, comédies légères qui depuis plus d'un demi-siècle fournissent à la scène des œuvres dont beaucoup sont excellentes, mais de second ordre et que l'on appelle tout simplement des pièces.

Pour caractériser mon drame je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé M. Victor Basch, dans son feuilleton dramatique, mais définit assez bien une tendance de l'art qui si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous le soleil n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affirmation artistique et littéraire.

[...] Et pour tenter, sinon une rénovation du théâtre, du moins un effort personnel, j'ai pensé qu'il fallait revenir à la nature même, mais sans l'imiter à la manière des photographes. Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.

Guillaume Apollinaire, Calligramme (1918)



Reconnais-toi / Cette adorable personne c'est toi / Sous le grand chapeau canotier / Œil / Nez / La bouche / Voici l'ovale de ta figure / Ton cou exquis / Voici enfin l'imparfaite image de ton buste adoré vu comme à travers un nuage / Un peu plus bas c'est ton cœur qui bat

Paul Éluard, « Le fou parle » (1913)

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée. Elles passent là-bas, l'une à l'autre pressée. La jeune m'a giflé, la vieille m'a fessé.

Je vous jure pourtant que je les aimais bien ; Mais, constamment, j'avais le besoin bénin D'exiger trop d'amour : ses larmes et son sein.

Je vous jure, monsieur, qu'elles m'ont bien aimé. Ça n'est certes pas leur faute à toutes les deux Si sans cesse je voulais être plus heureux.

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

Pour moi, elles ne sont qu'un même être et leurs charmes Sont égaux ayant fait verser les mêmes larmes : Ma mère a pleuré sur moi, qui sanglotais

Pour l'autre, refusant d'être à moi tout à fait ; Je ne sais pas lequel de nous trois fut blessé. . . C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

André Breton, « Rieuse » (Mont-de-piété, 1914)

Rieuse et si peut-être imprudemment laurée De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte Une Nymphe au Rocher qui l'âme (Sinon peinte L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée)

Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée

— De qui tiens-tu l'espoir et ta foi dans la vie? —

Des yeux refléteraient l'ascension suivie

Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée...

— Non, plutôt de l'éden où son geste convie Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue Que les réalités n'ont encore asservie;

Caresse d'aube, émoi pressenti de statue, Éveil, aveu qu'on ose et pudeur si peu feinte, Chaste ingénuité d'une prière tue.

Aragon, [Premier poème connu] (Non publié, 1915)

La Seine... Les pontons s'en vont vers la colline Qui borne l'horizon d'un profil bleuissant. Le fleuve tourne au pied du coteau frémissant De l'Avril qui renaît au sein de l'aubépine.

Dans le rouge reflet du soleil qui descend, Monte, noire, fumeuse et vivante, l'usine. La fumée et le ciel se teintent de sanguine ; Une maison se dresse et sourit au passant.

Comme de ce vallon monte la vie, et comme L'œuvre de la nature et le travail de l'homme S'unissent, dans un ton de rouille vespéral!

On devine, parmi la paix et le silence, La chanson des oiseaux qui sortira du val Pour apporter l'amour à l'humaine souffrance.

André Breton, « Façon » (1918)

L'attachement vous sème en taffetas broché projets, sauf où le chatoiement d'ors se complut. Que juillet, témoin fou, ne compte le péché d'au moins ce vieux roman de fillettes qu'on lut!

De fillettes qu'on brigua se mouille (Ans, store au point d'oubli), faillant téter le doux gave,

— Autre volupté quel acte élu t'instaure? — un avenir, éclatante Cour Batave.

Étiquetant
baume vain l'amour, est-on nanti
de froideur
un fond, plus que d'heures mais, de mois? Elles font de batiste : A
jamais! — L'odeur anéantit tout de même jaloux ce printemps,

Mesdemoiselles.

Aragon, « Soifs de l'Ouest « (mars 1918)

Dans ce bar dont la porte
Sans cesse bat au vent
une affiche écarlate
vante un autre savon
Dansez dansez ma chère
nous avons des banjos
Oh
qui me donnera seulement à mâcher
les chewing-gums inutiles
qui parfument très doucement
l'haleine des filles des villes

Épices dans l'alcool mesuré par les pailles et menthes sans raison barbouillant les liqueurs il est des amours sans douceurs dans les docks sans poissons où la barmaid défaille sous le fallacieux prétexte que je n'ai pas rasé ma barbe aux relents douteux d'un gin que son odorat devine d'un bar du Massachussets

 $[\ldots]$

Aragon, « Charlot mystique » (mai 1918)

L'ascenseur descendait toujours à perdre haleine et l'escalier montait toujours Cette dame n'entend pas les discours elle est postiche

Moi qui déjà songeais à lui parler d'amour

Oh le commis

si comique avec sa moustache et ses sourcils artificiels

Il a crié quand je les ai tirés

Étrange

Qu'ai-je vu Cette noble étrangère

Monsieur je ne suis pas une femme légère

Hou la laide

Par bonheur nous avons des valises en peau de porc

à toute épreuve Celle-ci

Vingt dollars

Elle en contient mille C'est toujours le même système Pas de mesure

ni de logique

mauvais thème

Premier Manifeste Dada (Juillet 1916)³⁸

Dada est une nouvelle tendance artistique, on s'en rend bien compte, puisque, jusqu'à aujourd'hui, personne n'en savait rien et que demain tout Zurich en parlera. Dada a son origine dans le dictionnaire. C'est terriblement simple. En français cela signifie « cheval de bois ». En allemand « va te faire, au revoir, à la prochaine ». En roumain « oui en effet, vous avez raison, c'est ça, d'accord, vraiment, on s'en occupe », etc. C'est un mot international. Seulement un mot et ce mot comme mouvement.

Très facile à comprendre. Lorsqu'on en fait une tendance artistique, cela revient à vouloir supprimer les complications.

 $[\ldots]$

Comment obtenir la béatitude ? En disant Dada. Comment devenir célèbre ? En disant Dada. D'un geste noble et avec des manières raffinées. Jusqu'à la folie. Jusqu'à l'évanouissement. Comment en finir avec tout ce qui est journalisticaille, anguille, tout ce qui est gentil et propret, borné, vermoulu de morale, européanisé, énervé? En disant Dada. Dada c'est l'âme du monde, Dada c'est le grand truc. Dada c'est le meilleur savon au lait de lys du monde. [...] Je lis des vers qui n'ont d'autre but que de renoncer au langage conventionnel, de s'en défaire. Dada Johann Fuchsgang Goethe. Dada Stendhal, Dada Dalaï-lama, Bouddha, Bible et Nietzsche. Dada m'dada. Dada mhm dada da. Ce qui importe, c'est la liaison et que, tout d'abord, elle soit quelque peu interrompue.

Je ne veux pas de mots inventés par quelqu'un d'autre. Tous les mots ont été inventés par les autres. Je revendique mes propres bêtises, mon propre rythme et des voyelles et des consonnes qui vont avec, qui y correspondent, qui soient les miens.

³⁸ Extraits.

Affiche du Manifeste Dada (1918)



BLAISE CENDRARS

Blaise Cendrars, Les Pâques à New-York (1912, extrait)

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom, J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles Qui pleurent dans un livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort. Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux, Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

À l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche, Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait. Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

À vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour, Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice Est ici, parquée tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols, Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens. On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance. Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des Juifs. Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils ont fait ton Procès ; Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,

Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques. Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques! Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.

[...]

Blaise Cendrars, Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France (1913, extraits)

Dédiée aux musiciens

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence

J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance

J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance

J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares

Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours

Car mon adolescence était si ardente et si folle

Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou quand le soleil se couche.

Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.

Et j'étais déjà si mauvais poète

Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or,

Avec les grandes amandes des cathédrales, toutes blanches

Et l'or mielleux des cloches...

Un vieux moine me lisait la légende de Novgorod

J'avais soif

Et je déchiffrais des caractères cunéiformes

Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place

Et mes mains s'envolaient aussi avec des bruissements d'albatros

Et ceci, c'était les dernières réminiscences

Du dernier jour

Du tout dernier voyage

Et de la mer.

[...]

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour

On était en décembre

Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine

Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaillerie de Pforzheim

De la camelote allemande « Made in Germany »

Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train j'avais perdu un bouton

– Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis –

Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné

J'étais très heureux insouciant

Je croyais jouer aux brigands

Nous avions volé le trésor de Golconde

Et nous allions, grâce au transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde

Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne

Contre les khoungouzes, les boxers de la Chine

Et les enragés petits mongols du Grand Lama

Alibaba et les quarante voleurs

Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne

Et surtout, contre les plus modernes

Les rats d'hôtel

Et les spécialistes des express internationaux.

[...]

Du fond de mon cœur des larmes me viennent Si je pense, Amour, à ma maîtresse; Elle n'est qu'une enfant que je trouvai ainsi Pâle, immaculée au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde rieuse et triste. Elle ne sourit pas et ne pleure jamais ; Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche, Avec un long tressaillement à votre approche; Mais quand moi je lui viens, de ci, de là, de fête, Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.

Car elle est mon amour et les autres femmes N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes, Ma pauvre amie est si esseulée, Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette, La fleur du poète, un pauvre lys d'argent, Tout froid, tout seul, et déjà si fané Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit – Les comètes tombent – Et que l'homme et la femme, mêmes jeunes, s'amusent à faire l'amour.

[...]

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille Tu as les hanches angulaires Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron

C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse

J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur

Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne

Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant fait tournoyer

Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace

Nous roulons sur nos quatre plaies

On nous a rogné les ailes

Les ailes de nos sept péchés

Et tous les trains sont les bilboquets du diable

Basse-cour

Le monde moderne

La vitesse n'y peut mais

Le monde moderne

Les lointains sont par trop loin

Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme avec une femme...

[...]

J'ai peur

Je ne sais pas aller jusqu'au bout

Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série de tableaux déments

Mais je n'ai pas pris de notes en voyage

« Pardonnez-moi mon ignorance

« Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »

Comme dit Guillaume Apollinaire

Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les Mémoires de Kouropatkine

Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés

À quoi bon me documenter

Je m'abandonne

Aux sursauts de ma mémoire...

[...]

Je voudrais

Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages

Ce soir un grand amour me tourmente

Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.

C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème en son honneur

Jeanne

La petite prostituée

Je suis triste je suis triste

J'irai au Lapin Agile me ressouvenir de ma jeunesse perdue

Et boire des petits verres

Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour unique du grand Gibet et de la Roue.

Blaise Cendrars, « Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles (1914, incipit)

Des livres

Il y a des livres qui parlent du Canal de Panama

Je ne sais pas ce que disent les catalogues des bibliothèques

Et je n'écoute pas les journaux financiers

Quoique les bulletins de la Bourse soient notre prière quotidienne

Le Canal de Panama est intimement lié à mon enfance...

Je jouais sous la table

Je disséquais les mouches

Ma mère me racontait les aventures de ses sept frères

De mes sept oncles

Et quand elle recevait des lettres

Éblouissement!

Ces lettres avec les beaux timbres exotiques qui portent les vers de Rimbaud en exergue

Elle ne me racontait rien ce jour-là

Et je restais triste sous ma table

[...]

Blaise Cendrars, Hommage à Guillaume Apollinaire (1918)

Le pain lève

La France

Paris

Toute une génération

Je m'adresse aux poètes qui étaient présents

Amis

Apollinaire n'est pas mort

Vous avez suivi un corbillard vide

Apollinaire est un mage

C'est lui qui souriait dans la soie des drapeaux aux fenêtres

Il s'amusait à vous jeter des fleurs et des couronnes

Tandis que vous passiez derrière son corbillard

Puis il a acheté une petite cocarde tricolore

Je l'ai vu le soir même manifester sur les boulevards

Il était à cheval sur le moteur d'un camion américain et

brandissait un énorme drapeau international déployé

comme un avion

VIVE LA FRANCE!

Les temps passent

Les années s'écoulent comme des nuages

Les soldats sont rentrés chez eux

A la maison

Dans leur pays

Et voilà que se lève une nouvelle génération

Le rêve des MAMELLES se réalise!

Des petits Français, moitié anglais, moitié nègre, moitié

russe, un peu belge, italien, annamite, tchèque

L'un à l'accent canadien, l'autre les yeux hindous

Dents face os jointures galbe démarche sourire

Ils ont tous quelque chose d'étranger et sont pourtant bien
de chez nous

Au milieu d'eux, Apollinaire, comme cette statue du Nil, le père des eaux, étendu avec
des gosses qui lui coulent partout

Entre les pieds, sous les aisselles, dans la barbe
Ils ressemblent à leur père et se départent de lui

Paris, novembre 1918

Blaise Cendrars, « Le ventre de ma mère » (1922)³⁹

C'est mon premier domicile Il était tout arrondi Bien souvent je m'imagine Ce que je pouvais bien être...

Et ils parlent tous la langue d'Apollinaire

Les pieds sur ton cœur maman Les genoux tout contre ton foie Les mains crispées au canal Qui aboutissait à ton ventre

Le dos tordu en spirale Les oreilles pleines les yeux vides Tout recroquevillé tendu La tête presque hors de ton corps

Mon crâne à ton orifice Je jouis de ta santé De la chaleur de ton sang Des étreintes de papa

Bien souvent un feu hybride Électrisait mes ténèbres Un choc au crâne me détendait Et je ruais sur ton cœur

Le grand muscle de ton vagin Se resserrait alors durement Je me laissais douloureusement faire Et tu m'inondais de ton sang

Mon front est encore bosselé De ces bourrades de mon père Pourquoi faut-il se laisser faire Ainsi à moitié étranglé?

³⁹ Réédité dans Au cœur du monde, 1924.

Si j'avais pu ouvrir la bouche Je t'aurais mordu Si j'avais pu déjà parler J'aurais dit :

Merde, je ne veux pas vivre!

POÉSIE ET VOYAGES

Paul Claudel, « Octobre » (Connaissance de l'Est, 1900)

C'est en vain que je vois les arbres toujours verts.

Qu'une funèbre brume l'ensevelisse, ou que la longue sérénité du ciel l'efface, l'an n'est pas d'un jour moins près du fatal solstice. Ni ce soleil ne me déçoit, ni l'opulence au loin de la contrée ; voici je ne sais quoi de trop calme, un repos tel que le réveil est exclu. Le grillon à peine a commencé son cri qu'il s'arrête ; de peur d'excéder parmi la plénitude qui est seul manque du droit de parler, et l'on dirait que seulement dans la solennelle sécurité de ces campagnes d'or il soit licite de pénétrer d'un pied nu. Non, ceci qui est derrière moi sur l'immense moisson ne jette plus la même lumière, et selon que le chemin m'emmène par la paille, soit qu'ici je tourne le coin d'une mare, soit que je découvre un village, m'éloignant du soleil, je tourne mon visage vers cette lune large et pâle qu'on voit pendant le jour.

Ce fut au moment de sortir des graves oliviers, où je vis s'ouvrir devant moi la plaine radieuse jusqu'aux barrières de la montagne, que le mot d'introduction me fut communiqué. O derniers fruits d'une saison condamnée! dans cet achèvement du jour, maturité suprême de l'année irrévocable. *C'en est fait*.

Les mains impatientes de l'hiver ne viendront point dépouiller la terre avec barbarie. Point de vents qui arrachent, point de coupantes gelées, point d'eaux qui noient. Mais plus tendrement qu'en mai, ou lorsque l'insatiable juin adhère à la source de la vie dans la possession de la douzième heure, le Ciel sourit à la Terre avec un ineffable amour. Voici, comme un cœur qui cède à un conseil continuel, le consentement ; le grain se sépare de l'épi, le fruit quitte l'arbre, la Terre fait petit à petit délaissement à l'invincible solliciteur de tout, la mort desserre une main trop pleine! Cette parole qu'elle entend maintenant est plus sainte que celle du jour de ses noces, plus profonde, plus tendre, plus riche : C'en est fait! L'oiseau dort, l'arbre s'endort dans l'ombre qui l'atteint, le soleil au niveau du sol le couvre d'un rayon égal, le jour est fini, l'année est consommée. À la céleste interrogation, cette réponse amoureusement C'en est fait est répondue.

Victor Ségalen, « Écrit avec du sang » (in « Stèles occidentées »)⁴⁰

Nous sommes à bout. Nous avons mangé nos chevaux, nos oiseaux, des rats et des femmes. Et nous avons faim encore.

Les assaillants bouchent les créneaux. Ils sont plus de quatre myriades ; nous, moins de quatre cents. Nous ne pouvons plus bander l'arc ni crier des injures sur eux ; seulement grincer des mâchoires

par envie de les mordre.

Nous sommes vraiment à bout. Que l'Empereur, s'il daigne lire ceci de notre sang, n'ait point de reproches pour nos cadavres,

Mais qu'Il n'évoque point nos esprits : nous voulons devenir démons, et de la pire espèce :

Par envie de toujours mordre et de dévorer ces genslà.

Victor Segalen, Équipée (1929)⁴¹

Je suis la route, la route antique aux vertèbres dallées ; je reconnais le style des anciens hommes. L'écartement des pas, le poli vénérable, c'est une vieille route qui doit bien savoir son chemin.

Elle prend ce tour indescriptible qu'il faut bien décrire quand même. Accrochée à la falaise violette, elle bondit par-dessus les gros levains erratiques de grès noir, — sinueuse dans tous les sens comme la colonne infinie du dragon. Brusquement la voici perdue sous une futaie où elle se prolonge cependant, d'où l'on ne peut plus enfin regarder en arrière. — D'où l'on ne peut plus voir d'où l'on vient...

La route qui menait ici est étouffée, est perdue, est mangée de plantes et de mousses... il faut bien marcher quand même, aveuglé, marchant de ses mains puisque les pieds trébuchent... Et me voici, débouché, étonné de lumière et du nouvel espace, dans un très nouveau, très haut et très cerné canton du monde. Une vaste cuve baignée d'air, d'un ciel neuf, et pleine jusqu'aux bords de calmes cultures. Des chiens familiers aboient. Des fumées montent dans le soir. Les montagnes, très hautes à l'entour, non pas implacables, mais douces, font de ceci un canton évidemment isolé, évidemment inconnu du monde puisque mes gens et les habitants d'en bas l'ignoraient. — Je songe ironiquement combien cet improviste village presque imaginaire est cerné, entouré, et réalise le vœu littéral du Vieux Philosophe : « Que d'un village à l'autre ne s'entendent les abois des chiens... ni les appels chantants des coqs. »

La route a changé tout d'un coup d'aspect, la route moussue, la route morte que personne évidemment ne menait plus : il y a bien trois cents ans que personne n'avait passé là ! En revanche, c'est maintenant un sentier vivant dans la terre. Tous les jours, des pas se posent par ici. Et voici en effet, à ma rencontre, un troupeau de vieillards, jacasseurs, lents et doux : je vais leur demander accueil, je vais leur témoigner mon gré de ce qu'ils existent bien réellement là où mes gens avaient affirmé leur vacuité néante, leur absence... ils me donnent raison... Je vais donc...

.

⁴⁰ Stèles, 1912.

⁴¹ Cycle chinois. Extrait.

Mais je reste devant eux, étonné, sans voix, sans autre émotion que cette angoisse (non pas qu'ils soient très différents des autres vieillards, dans les autres villages, que j'ai coutume de rencontrer). Ils n'ont pas en effet de tresses mandchoues, contemporaines, ils ont la coiffure enchignonnée du vieux Ming et les longs vêtements que peignent les porcelaines. Ceci est moins troublant que l'air étr0ange de leurs yeux; car, pour la première fois, je suis regardé, non pas comme un objet étranger qu'on voit peu souvent et dont on s'amuse, mais comme un être qu'on n'a jamais vu. Ces vieillards, dont les paupières ont découvert tant de soleils, me regardent mieux que les enfants dans les rues les plus reculées...

La curiosité chinoise donne envie de cracher à travers la champignonnière des figures écarquillées. Mais, ici, rien que de noble, et un grand exotisme à l'envers : ces regards sont plus inconnus que tout ; évidemment, ces gens aperçoivent pour la première fois au monde, l'être aberrant que je suis parmi eux. Je me sens regardé sans ires, dépouillé, je me sens vu et nu. Je me sens devenir objet de mystère.

Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance » (1910)⁴²

I

Palmes...!

Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes ; et l'eau encore était du soleil vert ; et les servantes de ta mère, grandes filles luisantes, remuaient leurs jambes chaudes près de toi qui tremblais...

(Je parle d'une haute condition, alors, entre les robes, au règne de tournantes clartés.)

Palmes! et la douceur d'une vieillesse des racines...! La terre alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond, où des arbres trop grands, las d'un obscur dessein, nouaient un pacte inextricable... (J'ai fait ce songe, dans l'estime: un sûr séjour entre les toiles enthousiastes.)

Et les hautes

racines courbes célébraient

l'en allée des voies prodigieuses, l'invention des voûtes et des nefs, et la lumière alors, en de plus purs exploits féconde, inaugurait le blanc royaume où j'ai mené peut-être un corps sans ombre . . .

(Je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes et leurs filles, et qui mâchaient de telle feuille.)

Alors, les hommes avaient une bouche plus grave, les femmes avaient des bras plus lents ; alors, de se nourrir comme nous de racines, de grandes bêtes taciturnes s'ennoblissaient ; et plus longues sur plus d'ombre se levaient les paupières . . .

(J'ai fait ce songe, il nous a consumés sans reliques.)

_

⁴² In Éloges (1911)

Valéry Larbaud, « Ode » (1913)

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,

Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,

Ô train de luxe! et l'angoissante musique

Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,

Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,

Dorment les millionnaires.

Je parcours en chantonnant tes couloirs

Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,

Mêlant ma voix à tes cent mille voix,

Ô Harmonika-Zug!

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,

Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow.

On glissait à travers des prairies où des bergers,

Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,

Étaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...

(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice

Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté.)

Et vous, grandes places à travers lesquelles j'ai vu passer la Sibérie et les monts du Samnium,

La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara sous une pluie tiède!

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn, prêtez-moi

Vos miraculeux bruits sourds et

Vos vibrantes voix de chanterelle;

Prêtez-moi la respiration légère et facile

Des locomotives hautes et minces, aux mouvements

Si aisés, les locomotives des rapides,

Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or

Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,

Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses...

Ah! il faut que ces bruits et que ce mouvement

Entrent dans mes poèmes et disent

Pour moi ma vie indicible, ma vie

D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon

Espérer éternellement des choses vagues.

Valéry Larbaud, « L'Ancienne gare de Cahors » (1913)

Voyageuse! ô cosmopolite à présent

Désaffectée, rangée, retirée des affaires.

Un peu en retrait de la voie,

Vieille et rose au milieu des miracles du matin,

Avec ta marquise inutile

Tu étends au soleil des collines ton quai vide

(Ce quai qu'autrefois balayait

La robe d'air tourbillonnant des grands express)

Ton quai silencieux au bord d'une prairie,

Avec les portes toujours fermées de tes salles d'attente,

Dont la chaleur de l'été craquèle les volets...

Ô gare qui as vu tant d'adieux,

Tant de départs et tant de retours,

Gare, ô double porte ouverte sur l'immensité charmante

De la Terre, où quelque part doit se trouver la joie de Dieu

Comme une chose inattendue, éblouissante;

Désormais tu reposes et tu goûtes les saisons

Qui reviennent portant la brise ou le soleil, et tes pierres

Connaissent l'éclair froid des lézards ; et le chatouillement

Des doigts légers du vent dans l'herbe où sont les rails

Rouges et rugueux de rouille,

Est ton seul visiteur.

L'ébranlement des trains ne te caresse plus :

Ils passent loin de toi sans s'arrêter sur ta pelouse,

Et te laissent à ta paix bucolique, ô gare enfin tranquille

Au cœur frais de la France.

L'AVENTURE SURRÉALISTE

Pierre Unik, « Place Vendôme⁴³ » (1927)

La dentelle de nuit et la pluie dernière la clef dans la folie et la main dans l'éther le message est un morceau d'étoffe et le messager est un cimier de casque fier de ses plantes furieuses et des couteaux de suie un messager plus rouge que l'iris noir et de ses antennes une orchidée se détache souris-moi souris-moi orchidée toi qui n'es que le simulacre de mes deux bras entrecroisés le fardeau du damier et sur le damier une bougie qui serre les poings « cachez une panthère il en vient deux » sur le rebord de la prairie et des fontaines si je dis « je sais bien que tu es là flamme de la bougie et que tu portes des vaisseaux couleur de prairie » alors la vitre en verre dépoli qui sépare toutes les lèvres du crève-cœur à l'heure de chaux la vitre se balance et devient un corbeau juste juste toujours très juste comme le gantelet de fer de l'oubli.

André Breton, « L'union libre⁴⁴ » (1931)

Ma femme à la chevelure de feu de bois Aux pensées d'éclairs de chaleur À la taille de sablier Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière

grandeur

Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche À la langue d'ambre et de verre frottés Ma femme à la langue d'hostie poignardée À la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux À la langue de pierre incroyable Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre Et de buée aux vitres Ma femme aux épaules de champagne Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace Ma femme aux poignets d'allumettes Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur Aux doigts de foin coupé Ma femme aux aisselles de martre et de fênes

⁴³ In La Révolution surréaliste, n° 9-10, 1^{er} octobre 1927.

⁴⁴ Publié anonymement.

De nuit de la Saint-Jean

De troène et de nid de scalares

Aux bras d'écume de mer et d'écluse

Et de mélange du blé et du moulin

Ma femme aux jambes de fusée

Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir

Ma femme aux mollets de moelle de sureau

Ma femme aux pieds d'initiales

Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent

Ma femme au cou d'orge imperlé

Ma femme à la gorge de Val d'or

De rendez-vous dans le lit même du torrent

Aux seins de nuit

Ma femme aux seins de taupinière marine

Ma femme aux seins de creuset du rubis

Aux seins de spectre de la rose sous la rosée

Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours

Au ventre de griffe géante

Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical

Au dos de vif-argent

Au dos de lumière

À la nuque de pierre roulée et de craie mouillée

Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire

Ma femme aux hanches de nacelle

Aux hanches de lustre et de pennes de flèche

Et de tiges de plumes de paon blanc

De balance insensible

Ma femme aux fesses de grès et d'amiante

Ma femme aux fesses de dos de cygne

Ma femme aux fesses de printemps

Au sexe de glaïeul

Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque

Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens

Ma femme au sexe de miroir

Ma femme aux yeux pleins de larmes

Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée

Ma femme aux yeux de savane

Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison

Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache

Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu.

Henri Michaux, « Le grand combat » (Qui je fus, 1927)

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;

Il le rague et le roupète jusqu'à son drâle;

Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouillais ;

Il le tocarde et le marmine,

Le manage rape à ri et ripe à ra.

Enfin il l'écorcobalisse.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.

C'en sera bientôt fini de lui;

Il se reprise et s'emmargine... mais en vain.

Le cerceau tombe qui a tant roulé.

Abrah! Abrah! Abrah!

Le pied a failli!

Le bras a cassé!

Le sang a coulé!

Fouille, fouille, fouille,

Dans la marmite de son ventre est un grand secret.

Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs;

On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne

Et on vous regarde,

On cherche aussi, nous autres le Grand Secret.

ROBERT DESNOS

Robert Desnos, « Cœur en bouche », Langage cuit (1923)

Son manteau traînait comme un soleil couchant

et les perles de son collier étaient belles comme des dents.

Une neige de seins qu'entourait la maison et dans l'âtre un feu de baisers.

Et les diamants de ses bagues étaient plus brillants que des yeux.

« Nocturne visiteuse, Dieu croit en moi!

— Je vous salue, gracieuse de plénitude,

les entrailles de votre fruit sont bénies.

Dehors se courbent les roseaux fines tailles.

Les chats grincent mieux que les girouettes.

Demain à la première heure, respirer des roses aux doigts d'aurore

et la nue éclatante transformera en astre le duvet. »

Dans la nuit ce fut l'injure des rails aux indifférentes locomotives près des jardins où les roses oubliées sont des amourettes déracinées.

« Nocturne visiteuse, un jour je me coucherai dans un linceul comme dans une mer.

Tes regards sont des rayons d'étoile

les rubans de ta robe des routes vers l'infini.

Viens dans un ballon léger semblable à un cœur

malgré l'aimant, arc de triomphe quant à la forme.

Les giroflées du parterre deviennent les mains les plus belles d'Haarlem.

Les siècles de notre vie durent à peine des secondes.

À peine les secondes durent-elles quelques amours.

À chaque tournant il y a un angle droit qui ressemble à un vieillard.

Le loup à pas de nuit s'introduit dans ma couche.

Visiteuse! Visiteuse! tes boucliers sont des seins! [...]

Voici venir les cauchemars des fantômes. »

Et le couvercle du palais se ferma aussi bruyamment que les portes du cercueil.

Robert Desnos, « C'était un bon copain », Langage cuit (1923)

Il avait le cœur sur la main

Et la cervelle dans la lune

C'était un bon copain

Il avait l'estomac dans les talons

Et les yeux dans nos yeux

C'était un triste copain

Il avait la tête à l'envers

Et le feu là où vous pensez

Mais non quoi il avait le feu au derrière

C'était un drôle de copain

Quand il prenait ses jambes à son cou

Il mettait son nez partout

C'était un charmant copain

Il avait une dent contre Étienne

A la tienne Étienne à la tienne mon vieux

C'était un amour de copain Il n'avait pas sa langue dans la poche Ni la main dans la poche du voisin Il ne pleurait jamais dans mon gilet C'était un copain C'était un bon copain.

Robert Desnos « J'ai tant rêvé de toi⁴⁵ » (1926)

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité. Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant et de baiser sur cette bouche la naissance de la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués en étreignant ton ombre à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.

Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années je deviendrais une ombre sans doute,

Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille. Je dors debout, le corps exposé à toutes les apparences de la vie et de l'amour et toi, la seule qui compte aujourd'hui pour moi, je pourrais moins toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie.

Robert Desnos, « Comme » (Fortunes, 1942)

Come, dit l'Anglais à l'Anglais, et l'Anglais vient.

Côme, dit le chef de gare, et le voyageur qui vient dans cette ville descend du train sa valise à la main.

Come, dit l'autre, et il mange.

Comme, je dis comme, et tout se métamorphose, le marbre en eau, le ciel en orange, le vin en plaine, le fil en six, le cœur en peine, la peur en seine.

Mais si l'Anglais dit as, c'est à son tour de voir le monde changer de forme à sa convenance

Et moi je ne vois plus qu'un signe unique sur une carte

L'as de cœur si c'est en février.

L'as de carreau et l'as de trèfle, misère en Flandre,

L'as de pique aux mains des aventuriers.

Et si cela me plaît à moi de vous dire machin,

Pot à eau, mousseline et potiron.

Que l'Anglais dise machin,

Que machin dise le chef de gare,

-

⁴⁵ Appartient à un ensemble intitulé « À la mystérieuse ». Édité dans Corps et biens (1930). La « mystérieuse est la chanteuse Yvonne George, dont Desnos était follement amoureux.

Machin dise l'autre,

Et moi aussi.

Machin.

Et même machin chose.

Il est vrai que vous vous en foutez

Que vous ne comprenez pas la raison de ce poème.

Moi non plus, d'ailleurs.

Poème, je vous demande un peu?

Poème ? je vous demande un peu de confiture,

Encore un peu de gigot,

Encore un petit verre de vin

Pour nous mettre en train...

Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est.

Poème, je ne vous demande pas si votre beau-père est poilu comme un sapeur.

Poème, je vous demande un peu ...?

Poème, je ne vous demande pas l'aumône,

Je vous la fais.

Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est,

Je vous la donne.

Poème, je ne vous demande pas si vous allez bien,

Cela se devine.

Poème, poème, je vous demande un peu...

Je vous demande un peu d'or pour être heureux avec celle que j'aime.

PAUL ÉLUARD

Paul Éluard, « L'égalité des sexes⁴⁶ » (1924)

Tes yeux sont revenus d'un pays arbitraire Où nul n'a jamais su ce que c'est qu'un regard Ni connu la beauté des yeux, beauté des pierres, Celle des gouttes d'eau, des perles en placards,

Des pierres nues et sans squelette, ô ma statue. Le soleil aveuglant te tient lieu de miroir Et s'il semble obéir aux puissance du soir C'est que ma tête est close, ô statue abattue

Par mon amour et par mes ruses de sauvage. Mon désir immobile est ton dernier soutien Et je t'emporte sans bataille, ô mon image, Rompue à ma faiblesse et prise dans mes liens.

Paul Éluard, « Le jeu de construction⁴⁷ » (1924)

À Raymond Roussel.

L'homme s'enfuit, le cheval tombe, La porte ne peut pas s'ouvrir, L'oiseau se tait, creusez sa tombe, Le silence le fait mourir.

Un papillon sur une branche Attend patiemment l'hiver, Son cœur est lourd, la branche penche, La branche penche comme un ver.

Pourquoi pleurer la fleur séchée Et pourquoi pleurer les lilas ? Pourquoi pleurer la rose d'ambre ?

Pourquoi pleurer la pensée tendre?
Pourquoi chercher la fleur cachée
Si l'on n'a pas de récompense?

— Mais pour ça, ça et ça.

⁴⁶ In Mourir de ne pas mourir.

⁴⁷ In Mourir de ne pas mourir.

Paul Éluard, « Max Ernst⁴⁸ »

Dans un coin l'inceste agile Tourne autour de la virginité d'une petite robe Dans un coin le ciel délivré Aux épines de l'orage laisse des boules blanches.

Dans un coin plus clair de tous les yeux On attend des poissons d'angoisse. Dans un coin la voiture de verdure de l'été Immobile glorieuse et pour toujours.

À la lueur de la jeunesse Des lampes allumées très tard. La première montre ses seins que tuent des insectes rouges.

Paul Éluard, « La courbe de tes yeux...⁴⁹ »

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur, Un rond de danse et de douceur. Auréole du temps, berceau nocturne et sûr, Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée, Roseaux du vent, sourires parfumés, Ailes couvrant le monde de lumière, Bateaux chargés du ciel et de la mer, Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores Qui gît toujours sur la paille des astres, Comme le jour dépend de l'innocence Le monde entier dépend de tes yeux purs Et tout mon sang coule dans leurs regards.

Paul Éluard, « L'aube impossible⁵⁰ »

Le grand enchanteur est mort! et ce pays d'illusion s'est effacé.

C'est par une nuit comme celle-ci que je me suis privé du langage pour prouver mon amour et que j'ai eu affaire à une sourde.

C'est par une nuit comme celle-ci que j'ai cueilli sur la verdure perpendiculaire des framboises blanches comme du lait, du dessert pour cette amoureuse de mauvaise volonté.

⁴⁸ Capitale de la douleur, 1926.

⁴⁹ Capitale de la douleur, 1926.

⁵⁰ Les dessous d'une vie ou La pyramide humaine, 1926.

C'est par une nuit comme celle-ci que j'ai régné sur des rois et des reines alignés dans un couloir de craie! Ils ne devaient leur taille qu'à la perspective et si les premiers étaient gigantesques, les derniers, au loin, étaient si petits que d'avoir un corps visible, ils semblaient taillés à facettes.

C'est par une nuit comme celle-ci que je les ai laissés mourir, ne pouvant leur donner leur ration nécessaire de lumière et de raison.

C'est par une nuit comme celle-ci que, beau joueur, j'ai traîné dans les airs un filet fait de tous mes nerfs. Et quand je le relevais, il n'avait jamais une ombre, jamais un pli. Rien n'était pris. Le vent aigre grinçait des dents, le ciel rongé s'abaissait et quand je suis tombé, avec un corps épouvantable, un corps pesant d'amour, ma tête avait perdu sa raison d'être.

C'est par une nuit comme celle-ci que naquit de mon sang une herbe noire redoutable à tous les prisonniers.

Paul Éluard, « L'évidence poétique⁵¹ »

Le temps est venu où tous les poètes ont le droit et le devoir de soutenir qu'ils sont profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, dans la vie commune. [...]

Le pain est plus utile que la poésie. Mais l'amour, au sens complet, humain du mot, l'amour-passion, n'est pas plus utile que la poésie. L'homme, en se plaçant au sommet de l'échelle des êtres, ne peut nier la valeur de ses sentiments, si peu productifs, si antisociaux qu'ils paraissent. « Il a, dit Feuerbach, les mêmes sens que l'animal, mais chez lui la sensation, au lieu d'être relative, subordonnée aux besoins inférieurs de la vie, devient un être absolu, son propre but, sa propre jouissance. » C'est ici que l'on retrouve la nécessité. L'homme a besoin d'avoir constamment conscience de sa suprématie sur la nature, pour s'en protéger, pour la vaincre.

Il a, jeune homme, la nostalgie de son enfance — homme, la nostalgie de son adolescence — vieillard, l'amertume d'avoir vécu. Les images du poète sont faites d'un objet à oublier et d'un objet à se souvenir. Il projette avec ennui ses prophéties dans le passé. Tout ce qu'il crée disparaît avec l'homme qu'il était hier. Demain, il connaîtra du nouveau. Mais aujourd'hui manque à ce présent universel.

L'imagination n'a pas l'instinct d'imitation. Elle est la source et le torrent qu'on ne remonte pas. C'est de ce sommeil vivant que le jour naît et meurt à tout instant. Elle est l'univers sans association, l'univers qui ne fait pas partie d'un plus grand univers, l'univers sans dieu, puisqu'elle ne ment jamais, puisqu'elle ne confond jamais ce qui sera avec ce qui a été. la vérité se dit très vite, sans réfléchir, tout uniment, et la tristesse, la fureur, la gravité, la joie ne lui sont que changements du temps, que ciels séduits.

Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas, je le répète, d'invoquer, mais d'inspirer. Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront, un beau jour, des amants. On rêve sur un poème comme on rêve sur un être. La compréhension, comme le désir, comme la haine, est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises.

_

⁵¹ *Donner à voir* (1939).

JACQUES PRÉVERT

Jacques Prévert, « Déjeuner du matin », Paroles (1949)

Il a mis le café

Dans la tasse

Il a mis le lait

Dans la tasse de café

Il a mis le sucre

Dans le café au lait

Avec la petite cuiller

Il a tourné

Il a bu le café au lait

Et il a reposé la tasse

Sans me parler

Il a allumé

Une cigarette

Il a fait des ronds

Avec la fumée

Il a mis les cendres

Dans le cendrier

Sans me parler

Sans me regarder

Il s'est levé

Il a mis

Son chapeau sur sa tête

Il a mis

Son manteau de pluie

Parce qu'il pleuvait

Et il est parti

Sous la pluie

Sans une parole

Sans me regarder

Et moi j'ai pris

Ma tête dans ma main

Et j'ai pleuré.

Jacques Prévert, « Complainte de Vincent » (Paroles, 1949)

À Paul Éluard

À Arles où roule le Rhône

Dans l'atroce lumière de midi

Un homme de phosphore et de sang

Pousse une obsédante plainte

Comme une femme qui fait son enfant

Et le linge devient rouge

Et l'homme s'enfuit en hurlant

Pourchassé par le soleil

Un soleil d'un jaune strident

Au bordel tout près du Rhône

L'homme arrive comme un roi mage

Avec son absurde présent Il a le regard bleu et doux Le vrai regard lucide et fou De ceux qui donnent tout à la vie De ceux qui ne sont pas jaloux Et montre à la pauvre enfant Son oreille couchée dans le linge Et elle pleure sans rien comprendre Songeant à de tristes présages Et regarde sans oser le prendre L'affreux et tendre coquillage Où les plaintes de l'amour mort Et les voix inhumaines de l'art Se mêlent aux murmures de la mer Et vont mourir sur le carrelage Dans la chambre où l'édredon rouge D'un rouge soudain éclatant Mélange ce rouge si rouge Au sang bien plus rouge encore De Vincent à demi mort Et sage comme l'image même De la misère et de l'amour L'enfant nue toute seule sans âge Regarde le pauvre Vincent Foudroyé par son propre orage Qui s'écroule sur le carreau Couché dans son plus beau tableau Et l'orage s'en va calmé indifférent En roulant devant lui ses grands tonneaux de sang L'éblouissant orage du génie de Vincent Et Vincent reste là dormant rêvant râlant Et le soleil au-dessus du bordel Comme une orange folle dans un désert sans nom Le soleil sur Arles En hurlant tourne en rond.

Jacques Prévert, « Promenade de Picasso » (Paroles, 1949)

Sur une assiette bien ronde en porcelaine réelle une pomme pose
Face à face avec elle
un peintre de la réalité
essaie vainement de peindre
la pomme telle qu'elle est
mais
elle ne se laisse pas faire
la pomme
elle a son mot à dire
et plusieurs tours dans son sac de pomme
la pomme
et la voilà qui tourne
dans son assiette réelle

sournoisement sur elle-même

doucement sans bouger

et comme un duc de Guise qui se déguise en bec de gaz

parce qu'on veut malgré lui lui tirer le portrait

la pomme se déguise en beau fruit déguisé

et c'est alors

que le peintre de la réalité

commence à réaliser

que toutes les apparences de la pomme sont contre lui

et

comme le malheureux indigent

comme le pauvre nécessiteux qui se trouve soudain à la merci de n'importe quelle association bienfaisante et charitable et redoutable de bienfaisance de charité et de redoutabilité

le malheureux peintre de la réalité

se trouve soudain alors être la triste proie

d'une innombrable foule d'associations d'idées

Et la pomme en tournant évoque le pommier

le Paradis terrestre et Ève et puis Adam

l'arrosoir l'espalier Parmentier l'escalier

le Canada les Hespérides la Normandie la Reinette et l'Api

le serpent du Jeu de Paume le serment du Jus de Pomme

et le péché originel

et les origines de l'art

et la Suisse avec Guillaume Tell

et même Isaac Newton plusieurs fois primé à l'Exposition de la Gravitation Universelle

et le peintre étourdi perd de vue son modèle

et s'endort

C'est alors que Picasso

qui passait par là comme il passe partout

chaque jour comme chez lui

voit la pomme et l'assiette et le peintre endormi

Quelle idée de peindre une pomme

dit Picasso

et Picasso mange la pomme

et la pomme lui dit Merci

et Picasso casse l'assiette

et s'en va en souriant

et le peintre soudain arraché à ses songes

comme une dent

se retrouve tout seul devant sa toile inachevée

avec au beau milieu de sa vaisselle brisée

les terrifiants pépins de la réalité.

André Breton, L'air de l'eau (1934)

Monde dans un baiser

Le joueur à baguettes de coudrier cousues sur les manches

Apaise un essaim de jeunes singes-lions

Descendus à grand fracas de la corniche

Tout devient opaque je vois passer le carrosse de la nuit

Traîné par les axolotls à souliers bleus

Entrée scintillante de la voie de fait qui mène au tombeau

Pavé de paupières avec leurs cils

La loi du talion use un peuple d'étoiles

Et tu te diapres pour moi d'une rosée noire

Tandis que les effrayantes bornes mentales

À cheveux de vigne

Se fendent dans le sens de la longueur

Livrant passage à des aigrettes

Qui regagnent le lac voisin

Les barreaux du spectacle sont merveilleusement tordus

Un long fuseau d'air atteste seul la fuite de l'homme

Au petit matin dans les luzernes illustres

L'heure

N'est plus que ce que sonnent les pièces d'or de la bohémienne

Aux volants de coréopsis

Une écuyère debout sur un cheval au galop pommelé de boules d'orage

De loin les bras sont toujours en extension latérale

Le losange poudreux du dessous me rappelle

La tente décorée de bisons bleus

Par les Indiens de l'oreiller

Dehors l'air essaye les gants de gui

Sur un comptoir d'eau pure

Monde dans un baiser monde

À moi les écailles

Les écailles de la grande tortue céleste à ventre d'hydrophile

Qui se bat chaque nuit dans l'amour

Avec la grande tortue noire le gigantesque scolopendre de racines

André Breton, Fata morgana (1940)

Ce matin la fille de la montagne tient sur ses genoux un accordéon de chauves-souris blanches Un jour un nouveau jour cela me fait penser à un objet que je garde

Alignés en transparence dans un cadre des tubes en verre de toutes les couleurs de philtres de liqueurs

Qu'avant de me séduire il ait dû répondre peu importe à quelque nécessité de représentation commerciale

Pour moi nulle œuvre d'art ne vaut ce petit carré fait de l'herbe diaprée à perte de vue de la vie

Un jour un nouvel amour et je plains ceux pour qui l'amour perd à ne pas changer de visage

Comme si de l'étang sans lumière la carpe qui me tend à l'éveil une boucle de tes cheveux

N'avait plus de cent ans et ne me taisait tout ce que je dois pour rester moi-même ignorer

Un nouveau jour est-ce bien près de toi que j'ai dormi

J'ai donc dormi j'ai donc passé les gants de mousse

Dans l'angle je commence à voir briller la mauvaise commode qui s'appelle hier

Il y a de ces meubles embarrassants dont le véritable office est de cacher des issues

De l'autre côté qui sait la barque aimantée nous pourrions partir ensemble À la rencontre de l'arbre sous l'écorce duquel il est dit Ce qu'à nous seuls nous sommes l'un à l'autre dans la grande algèbre Il y a de ces meubles plus lourds que s'ils étaient emplis de sable au fond de la mer Contre eux il faudrait des mots-leviers De ces mots échappés d'anciennes chansons qui vont au superbe paysage de grues Très tard dans les ports parcourus en zigzag de bouquets de fièvre Écoute

 $[\ldots]$

Joyce Mansour, Cris (1953)

J'aime tes bas qui raffermissent tes jambes.
J'aime ton corset qui soutient ton corps tremblant
Tes rides tes seins ballants ton air affamé
Ta vieillesse contre mon corps tendu
Ta honte devant mes yeux qui savent tout
Tes robes qui sentent ton corps pourri.
Tout ceci me venge enfin
Des hommes qui n'ont pas voulu de moi.

Le clou planté dans ma joue céleste Les cornes poussent derrière mes oreilles Mes plaies saignantes qui ne guérissent jamais Mon sang qui devient eau qui se dissout qui embaume Mes enfants que j'étrangle en exauçant leurs vœux Tout ceci fait de moi votre Seigneur et votre Dieu.

Laisse-moi t'aimer.
J'aime le goût de ton sang épais
Je le garde longtemps dans ma bouche sans dents.
Son ardeur me brûle la gorge.
J'aime ta sueur.
J'aime caresser tes aisselles
Ruisselantes de joie.
Laisse-moi t'aimer
Laisse-moi lécher tes yeux fermés
Laisse-moi les percer avec ma langue pointue
Et remplir leur creux de ma salive triomphante.
Laisse-moi t'aveugler.

[...]

Joyce Mansour, « L'appel amer d'un sanglot⁵² » (1965)

Venez femmes aux seins fébrile Écouter en silence le cri de la vipère Et sonder avec moi le bas brouillard roux Qui enfle soudain la voix de l'ami La rivière est fraîche autour de son corps Sa chemise flotte blanche comme la fin d'un discours Dans l'air substantiel avare de coquillages Inclinez-vous filles intempestives Abandonnez vos pensées à capuchon Vos sottes mouillures vos bottines rapides Un remous s'est produit dans la végétation Et l'homme s'est noyé dans la liqueur

Joyce Mansour, « J'ai aimé un homme saturé de lui-même⁵³ » (1977)

Je te verrai plus tard
Sablonneuse enfant
Les flammes criardes de ma noire toison
Grésillent et tombent au moindre frisson
De l'air
L'interminable géranium croasse entre les pavés
Nue la peau du vivant cigare
Craquelle sous mes dents et son saignant prépuce
Erre

Va repose-toi enfant de mes vingt ans Inflammable comme l'été dans les buissons stériles Je veux suivre le brûlot de tes rêveries impubères Revoir l'arène de ma première grande défaite Rager sans m'éteindre sous un tas de cendres fines Et boire la mort infâme sur mes lèvres d'autrefois

⁵² In Carré blanc.

⁵³ In Faire signe au machiniste.

Annie Le Brun, « Douzième cerne » (Sur le champ, 1967)

Mon amant, j'ai eu l'impudence de parler de moi seulement pour crier avec vous que la tragédie prolifère faute de moyens, que les bandes de la violence dessinée ne sont que les petits ballons-sondes d'un malaise de dupe.

Vous êtes toujours libre de claquer les portières de vos paupières pour d'autres voyages. Je ne vous retiendrai pas avec le chewing-gum du prosélytisme, je ne vous blesserai jamais du lance-flamme de l'initiée qui refuse même de respirer. Toutes les portes sont ouvertes comme mes jambes à votre approche, battante comme ma robe de frénésie au bord de l'océan. Je vous ai suivi, comme d'autres, dans la nuit, le long du fleuve, parce que j'eus l'impression ce soir-là que *quelques-uns* – et je ne dis pas nous – pouvaient donner vie à tous les désirs de la ville, encore et malgré tout frissonnants sous le béton à désarmer.

Je n'ai pas peur, je descends tranquillement les marches qui perdent de leur netteté sous les yeux diurnes mais sûre que l'avancée de chaque cercle d'eau autour de ma jambe bouleverse le système thermique d'une individualité commodément admise. (Ne riez pas vous qui êtes sur la berge ; une fois dans le remous, vous saurez que les bouées municipales ne sont d'aucun recours.)

Mon amant, je ne vous suis pas, je vous entraîne peut-être, moi ou quelques femmes dont vous découvrez le visage à la confluence des rivières. Je ne souhaite pas que leur reflet ne vous parle que de moi. Je ne prétends pas aller au plus profond de vous quand toute notion de limite repose sur les escarres d'un non-sens honteusement chrétien ; c'est seulement le *rapport incongru* de multiples présences autour de vous qui vous violera comme vous le désirez. De vous, des autres, de moi, je veux le feu qu'il ait toujours possible de faire jaillir entre les pierres du temps ; mais le feu n'est à personne, le feu dévore les relations de cause à effet, se retrouvera toujours dans des regards que nous ne connaissons pas encore.

 $[\ldots]$

Annie Le Brun, « Avril » (Saisons, 1989)

L'inacceptable retour Du printemps Rampe Sous la carapace des choses Ivoire de la solitude Aux veines violentes Le corps est immense Et l'ennui Invente L'aberration de la perspective Luisance grise Des fatigues vagabondes Le regard repart D'où il vient Au fond de ces douves Couleur de cernes Dans la cage des minutes Des moisissures de lumière S'amoncellent À l'angle de l'effondrement Et du commencement Ô mélancolie Aux gestes clairs

Et aux parfums verts

Jacques Audiberti, « À la créole » (Race des hommes, 1937)

Ma présence à ta hanche élabore l'espace clos qui mon drame nous à ton charme rapace. Hurlant, pour relayer mon créateur, mon nom, je me déchire aux murs du sué cabanon sans, vers moi, me pouvoir à l'écart de la paire où, de ma mort aussi devenu le compère, je ne suis, lourd de cas, qu'un forcé génitif. Puissé-je, comme un Sixte eût fait son noyau juif, chasser le spectre dur, qui sous mon cuir frissonne, de l'enfant ne coupant de son pain pour personne! Moi, ce terne tumulte et que dénonce seul le froid du fer du lit au pied hors du linceul, je croirais, ne supputant plus mes bonds psalmistes de bagnard qui s'absout de tes baignoires tristes, fruit longuement de tes morsures et sursoirs former ce qui te vient de tes roux encensoirs et qui, mari rêvé, goutte des nuits trop mûres, va sombrer en silence aux Bagneux des lémures.

Mon mal est mon dernier et vivace morceau. Il suffit à briser notre commun ruisseau vers quoi, décorative au pesant qui la force, imite ma blancheur celles de mon écorce. Mais, verte! Toi par qui, quand tu me vaincs le plus, mon propre orgueil n'est plus vaincu, ni mes yeux lus, toi pour qui mon seul galbe est celui des espèces, qui consens que je vive afin que tu me paisses, l'ultime Adam prédit et mon velu mêlés jetassent-ils du monde, à tes gouffres, les clés, toi qui me fais meurtri par mes meurtrières même, contre l'absence n'es-tu pas mon stratagème morne, et ton métissage où Baudelaire choit, quels sangs se connaît-il que la saison et moi? ... Non... Tu n'as pas encore lancé, Cassiopée, au zénital loisir ton éparse équipée. Tes ambres sont. Ils sont et constellent les draps. Et, me trahissant mieux que l'anneau de mes bras, mon rythmé tutoiement atténuant Hercule te sépare le chœur moins qu'il le fascicule.

Pluriel où, sans yeux, vers un prénom j'errai, si je te tiens, que je te rende au dénombré!

[...]

René Char, « Fastes » (1947⁵⁴)

L'été chantait sur son roc préféré quand tu m'es apparue, l'été chantait à l'écart de nous qui étions silence, sympathie, liberté triste, mer plus encore que la mer dont la longue pelle bleue s'amusait à nos pieds.

L'été chantait et ton cœur nageait loin de lui. Je baisais ton courage, entendait ton désarroi. Route par l'absolu des vagues vers ces hauts pics d'écume ou croisent des vertus meurtrières pour les mains qui portent nos maisons. Nous n'étions pas crédules. Nous étions entourés.

Les ans passèrent. Les orages moururent. Le monde s'en alla. J'avais mal de sentir que ton cœur justement ne m'apercevait plus. Je t'aimais. En mon absence de visage et mon vide de bonheur. Je t'aimais, changeant en tout, fidèle à toi.

René Char, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud! » (1947⁵⁵)

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud! Tes dix-huit ans réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des poètes de Paris ainsi qu'au ronronnement d'abeille stérile de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les éparpiller au vent du large, de les jeter sous le couteau de leur précoce guillotine. Tu as eu raison d'abandonner le boulevard des paresseux, les estaminets des pisse-lyres, pour l'enfer des bêtes, pour le commerce des rusés et le bonjour des simples.

Cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la vie d'un homme! On ne peut pas, au sortir de l'enfance, indéfiniment étrangler son prochain. Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt le grand vide du monde et lui apporte des vertus qui chantent dans ses plaies.

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi.

René Char, « Allégeance » (1947⁵⁶)

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l'aima?

Il cherche son pareil dans le vœu des regards. L'espace qu'il parcourt est ma fidélité. Il dessine l'espoir et léger l'éconduit. Il est prépondérant sans qu'il y prenne part.

Je vise au fond de lui comme une épave heureuse. À son insu, ma solitude est son trésor. Dans le grand méridien où s'inscrit son essor, ma liberté le creuse.

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l'aima et l'éclaire de loin pour qu'il ne tombe pas?

⁵⁴ « La fontaine narrative », Fureur et mystère, 1947.

⁵⁵ « La fontaine narrative », *Fureur et mystère*, 1947.

⁵⁶ « La fontaine narrative », Fureur et mystère, 1947.

BORIS VIAN

Boris Vian, « S'il pleuvait des larmes »

S'il pleuvait des larmes Lorsque meurt un amour S'il pleuvait des larmes Lorsque les cœurs sont lourds

Sur la terre entière Pendant quarante jours Des larmes amères Engloutiraient les tours

S'il pleuvait des larmes Lorsque meurt un enfant S'il pleuvait des larmes Au rire des méchants

Sur la terre entière En flots gris et glacés Des larmes amères Rouleraient le passé

S'il pleuvait des larmes Quand on tue les cœurs purs S'il pleuvait des larmes Quand on crève sous les murs

Sur la terre entière Il y aurait le déluge Des larmes amères Des coupables et des juges

S'il pleuvait des larmes Chaque fois que la mort Brandissant ses armes Fait sauter les décors

Sur la terre entière Il n'y aurait plus rien Que les larmes amères Des deuils et du destin.

Léo Ferré, « Art poétique » (Poète, vos papiers !, 1957)

J'ai bu du Waterman et j'ai bouffé Littré Et je repousse du goulot de la syntaxe A faire se pâmer les précieux à l'arrêt La phrase m'a poussé au ventre comme un axe

J'ai fait un bail de trois six neuf aux adjectifs Qui viennent se dorer le mou à ma lanterne Et j'ai joué au casino les subjonctifs La chemise à Claudel et les cons dits « modernes »

Le dictionnaire et le porto à découvert Je débourre des mots à longueur de pelure J'ai des idées au frais de côté pour l'hiver A rimer le bifteck avec les engelures

Cependant que Tzara enfourche le bidet A l'auberge dada la crotte est littéraire Le vers est libre enfin et la rime en congé On va pouvoir poétiser le prolétaire

Littérature obscène inventée à la nuit Onanisme torché au papier de Hollande Il y a partouze à l'hémistiche mes amis Et que m'importe alors Jean Genet que tu bandes

La poétique libérée c'est du bidon Poète prends ton vers et fous-lui une trempe Mets-lui les fers aux pieds et la rime au balcon Et ta muse sera sapée comme une vamp

Que l'image soit rogue et l'épithète au poil La césure sournoise certes mais correcte Tu peux vêtir ta Muse ou la laisser à poil L'important est ce que ton ventre lui injecte

Ses seins oblitérés par ton verbe arlequin Gonfleront goulûment la voile aux devantures Solidement gainée ta lyrique putain Tu pourras la sortir dans la Littérature

Léo Ferré, « Identité » (*Poète, vos papiers !*, 1957)

Je m'appelle orthodoxe et je suis né quand même Quand Carco misérait des croissants café-crème

Cela dit j'ai raté le nom de mon papa Et j'attends le prochain qui ne passera pas

Il paraîtrait que je ressemble à mon grand-père Foutre, leur ai-je dit, en pesant ma grammaire

FRANCIS PONGE

Francis Ponge, « L'orange », (Le Parti pris des choses, 1942)

Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité, un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums suaves, certes, — mais souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion prématurée de pépins.

Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l'oppression?

— L'éponge n'est que muscle et se remplit de vent, d'eau propre ou d'eau sale selon : cette gymnastique est ignoble. L'orange a meilleur goût, mais elle est trop passive, — et ce sacrifice odorant... c'est faire à l'oppresseur trop bon compte vraiment.

Mais ce n'est pas assez avoir dit de l'orange que d'avoir rappelé sa façon particulière de parfumer l'air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l'accent sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte et qui, mieux que le jus de citron, oblige le larynx à s'ouvrir largement pour la prononciation du mot comme pour l'ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l'avant-bouche dont il ne fait pas se hérisser les papilles.

Et l'on demeure au reste sans paroles pour avouer l'admiration que suscite l'enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon-buvard humide dont l'épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la parfaite forme du fruit.

Mais à la fin d'une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, — il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d'un minuscule citron, offre à l'extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l'intérieur un vert de pois ou de germe tendre. C'est en lui que se retrouvent, après l'explosion sensationnelle de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs, et parfums que constitue le ballon fruité lui-même, — la dureté relative et la verdeur (non d'ailleurs entièrement insipide) du bois, de la branche, de la feuille : somme toute petite quoique avec certitude la raison d'être du fruit.

Francis Ponge, « L'huître », (Le Parti pris des choses, 1942)

L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

A l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en-dessus s'affaissent sur les cieux d'en-dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

Francis Ponge, « Le cageot », (Le Parti pris des choses, 1942)

À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

A tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

Francis Ponge, « La bougie », (Le Parti pris des choses, 1942)

La nuit parfois ravive une plante singulière dont la lueur décompose les chambres meublées en massifs d'ombre.

Sa feuille d'or tient impassible au creux d'une colonnette d'albâtre par un pédoncule très noir.

Les papillons miteux l'assaillent de préférence à la lune trop haute, qui vaporise les bois. Mais brûlés aussitôt ou vannés dans la bagarre, tous frémissent aux bords d'une frénésie voisine de la stupeur.

Cependant la bougie, par le vacillement des clartés sur le livre au brusque dégagement des fumées originales encourage le lecteur, — puis s'incline sur son assiette et se noie dans son aliment.

Francis Ponge, « La cigarette », (Le Parti pris des choses, 1942)

Rendons d'abord l'atmosphère à la fois brumeuse et sèche, échevelée, où la cigarette est toujours posée de travers depuis que continûment elle la crée.

Puis sa personne : une petite torche beaucoup moins lumineuse que parfumée, d'où se détachent et choient selon un rythme à déterminer un nombre calculable de petites masses de cendres.

Sa passion enfin : ce bouton embrasé, desquamant en pellicules argentées, qu'un manchon immédiat formé des plus récentes entoure.

Francis Ponge, « Le papillon », (Le Parti pris des choses, 1942)

Lorsque le sucre élaboré dans les tiges surgit au fond des fleurs, comme des tasses mal lavées, – un grand effort se produit par terre d'où les papillons tout à coup prennent leur vol.

Mais comme chaque chenille eut la tête aveuglée et laissée noire, et le torse amaigri par la véritable explosion d'où les ailes symétriques flambèrent,

Dès lors le papillon erratique ne se pose plus qu'au hasard de sa course, ou tout comme.

Allumette volante, sa flamme n'est pas contagieuse. Et d'ailleurs, il arrive trop tard et ne peut que constater les fleurs écloses. N'importe : se conduisant en lampiste, il vérifie la provision d'huile de chacune. Il pose au sommet des fleurs la guenille atrophiée qu'il emporte et venge ainsi sa longue humiliation amorphe de chenille au pied des tiges.

Minuscule voilier des airs maltraité par le vent en pétale superfétatoire, il vagabonde au jardin.

Francis Ponge, « La mousse », (Le Parti pris des choses, 1942)

Les patrouilles de la végétation s'arrêtèrent jadis sur la stupéfaction des rocs. Mille bâtonnets du velours de soie s'assirent alors en tailleur.

Dès lors, depuis l'apparente crispation de la mousse à même le roc avec ses licteurs, tout au monde pris dans un embarras inextricable et bouclé là-dessous, s'affole, trépigne, étouffe.

Bien plus, les poils ont poussé; avec le temps tout s'est encore assombri.

Ö préoccupations à poils de plus en plus longs! Les profonds tapis, en prière lorsqu'on s'assoit dessus, se relèvent aujourd'hui avec des aspirations confuses. Ainsi ont lieu non seulement des étouffements mais des noyades.

Or, scalper tout simplement du vieux roc austère et solide ces terrains de tissu-éponge, ces paillassons humides, à saturation devient possible.

RAYMOND QUENEAU

Raymond Queneau, Chêne et chien (1937, incipit)

Je naquis au Havre un vingt et un février en mil neuf cent et trois.

Ma mère était mercière et mon père mercier: ils trépignaient de joie.

Inexplicablement je connus l'injustice et fus mis un matin chez une femme avide et bête, une nourrice, qui me tendit son sein.

De cette outre de lait j'ai de la peine à croire que j'en tirais festin en pressant de ma lèvre une sorte de poire, organe féminin.

Et lorsque j'eus atteint cet âge respectable vingt-cinq ou vingt-six mois, repris par mes parents, je m'assis à leur table héritier, fils et roi d'un domaine excessif où de très déchus anges sanglés dans des corsets et des démons soufreux jetaient dans les vidanges des oiseaux empaillés, où des fleurs de métal de papier ou de bure poussaient dans les tiroirs en bouquets déjà prêts à orner des galures, spectacle horrible à voir. Mon père débitait des toises de soieries, des tonnes de boutons, des kilogs d'extrafort et de rubanneries rangés sur des rayons. Quelques filles l'aidaient dans sa fade besogne en coupant des coupons et grimpaient à l'échelle avec nulle vergogne, en montrant leurs jupons. Ma pauvre mère avait une âme musicienne et jouait du piano; on vendait des bibis et de la valencienne au bruit de ses morceaux. Jeanne Henriette Évodie envahissaient la cave cherchant le pétrolin, sorte de sable huileux avec lequel on lave le sol du magasin. J'aidais à balayer cette matière infecte, on baissait les volets, à cheval sur un banc je criais « à perpette » (comprendre : éternité). Ainsi je grandissais parmi ces demoiselles en reniflant leur sueur

qui fruit de leur travail perlait à leurs aisselles : je n'eus jamais de sœur.
Fils unique, exempleu du déclin de la France, je suçais des bonbons pendant que mes parents aux prospères finances accumulaient des bons de Panama, du trois pour cent, de l'Emprunt russe et du Crédit Foncier, préparant des revers conséquences de l'U.R.S.S. et du quat'sous-papier.

Raymond Queneau, « Pour un art poétique⁵⁷ »

Bien placés bien choisis quelques mots font une poésie les mots il suffit qu'on les aime pour écrire un poème on sait pas toujours ce qu'on dit lorsque naît la poésie faut ensuite rechercher le thème pour intituler le poème mais d'autres fois on pleure on rit en écrivant la poésie ça a toujours kekchose d'extrême un poème

Raymond Queneau, « Pour un art poétique (suite)⁵⁸ »

Prenez un mot prenez en deux faites les cuir' comme des œufs prenez un petit bout de sens puis un grand morceau d'innocence faites chauffer à petit feu au petit feu de la technique versez la sauce énigmatique saupoudrez de quelques étoiles poivrez et mettez les voiles

Où voulez-vous donc en venir ? À écrire Vraiment ? A écrire ??

⁵⁸ Le Chien à la mandoline, 1965.

⁵⁷ L'Instant fatal, 1946. Extrait.

Raymond Queneau, « Le peuplier et le roseau⁵⁹ »

À cheval sur ses branches le peuplier dit au roseau au lieu de remuer les hanches venez faire la course au trot

le peuplier caracole il fait des bonds de géant c'est tout juste s'il ne s'envole pas; le roseau, lui, attend

l'arbre se casse la gueule expire chez le menuisier et servira de cercueil à quelque déshérité

amère amère victoire le roseau qui n'a pas bougé ne retirera nulle gloire de s'être immobilisé

Raymond Queneau, « La grenouille qui voulait se faire aussi ronde qu'un œuf⁶⁰ »

Plus cornue qu'un décaèdre Une grenouille que cette forme excédait voulut en prendre une ovoïde cette grenouille excentrique se met en boule se contracte ne se veut pas une sphère mais bien un œuf très exact Auprès du bœuf elle s'enquiert Ne pourrais-je point figurer dans la boutique d'un laitier? Quelle singulière ambition dit l'autre, de vouloir être rond. Mais la grenouille s'obstina ce qui devait arriver arriva et voilà que patatras elle choit du haut d'un mur se cassant sur le sol dur

être un œuf a ses aléas

⁵⁹ Battre la campagne, 1968.

⁶⁰ Battre la campagne (1968).

(EUGÈNE) GUILLEVIC

Guillevic, « Art poétique » (Terraqué, 1942)61

Ι

Les mots, les mots Ne se laissent pas faire Comme des catafalques.

Et toute langue Est étrangère.

II

Certes ce n'était pas à titre de supplique La voix qui psalmodiait Les secrets de la honte. Il fallait que la voix, Tâtonnant sur les mots,

S'apprivoise par grâce Au ton qui la prendra.

Ш

Le cri du chat-huant, Que l'horreur exigeait,

Est un cri difficile A former dans la gorge.

Mais il tombe ce cri, Couleur de sang qui coule,

Et résonne à merci Dans les bois qu'il angoisse. IV

Les mots qu'on arrachait, Les mots qu'il fallait dire,

Tombaient comme des jours.

V

Si les orages ouvrent des bouches Et si la nuit perce en plein jour,

Si la rivière est un roi nègre Assassiné, pris dans les mouches,

Si le vignoble a des tendresses Et des caresses pour déjà morts,

— Il s'est agi depuis toujours De prendre pied,

De s'en tirer Mieux que la main du menuisier Avec le bois.

Guillevic, « Le menuisier » (*Terre à bonheur*, 1952)

J'ai vu le menuisier Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier Comparer plusieurs planches

J'ai vu le menuisier Caresser la plus belle

J'ai vu le menuisier Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier, En assemblant l'armoire.

Je garde ton image Avec l'odeur du bois.

Moi j'assemble les mots Et c'est un peu pareil.

Guillevic, « Rectangle » (Euclidiennes, 1967)

П				
1				
1				
1				
1				
П				
П				
П				
П				
1				
1				

Se prêtant pour le rêve De creux dans de l'épais, D'ouvert dans de l'opaque.

Toujours fenêtre claire Dans les prisons diverses,

Ouverture où passer Ou du moins regarder

Et parfois vers soi-même Plus à l'aise et plus soi

Là, de l'autre côté Du rectangle qui s'offre.

Guillevic, « Art poétique » (1986)

Si je n'écris pas ce matin, Je n'en saurai pas davantage,	Lorsque j'écris nuage, Le mot nuage,			
Je ne saurai rien De ce que je peux être.	C'est qu'il se passe quelque chose Avec le nuage,			
	Qu'entre nous deux Se tisse un lien,			
Si j'écris, c'est disons				
Pour ouvrir une porte.	Que pour nous réunir Il y a une histoire,			
Le plus curieux :				
J'ignore	Et quand l'histoire est finie Le roman s'écrit dans le poème.			
À quel moment se fait Cette ouverture.				
— D'ailleurs, ce qui se lève	Voici une chenille.			
C'est peut-être un rideau.	Elle rampe.			
	Elle rampe vers de la nourriture.			
	C'est du moins ce qu'elle croit,			
Quand j'écris,	_ ,,,,,,			
C'est comme si les choses,	Et d'ailleurs c'est vrai, Mais aussi elle rampe			
Toutes, pas seulement				
Celles dont j'écris,	Vers son avatar, Vers sa vie de papillon,			
Venaient vers moi	1 1			
Et l'on dirait et je crois	Et cet objectif Elle ne le devine pas.			
Que c'est	1			
Pour se connaître.	 Toi, tu ne devines pas encore Vers quoi tu écris 			

Aragon, $Elsa^{62}$ (1959)

Je vais te dire un grand secret Le temps c'est toi Le temps est femme Il a Besoin qu'on le courtise et qu'on s'asseye À ses pieds le temps comme une robe à défaire Le temps comme une chevelure sans fin Peignée Un miroir que le souffle embue et désembue Le temps c'est toi qui dors à l'aube où je m'éveille C'est toi comme un couteau traversant mon gosier Oh que ne puis-je dire ce tourment du temps qui ne passe point

Ce tourment du temps arrêté comme le sang dans les vaisseaux bleus Et c'est bien pire que le désir interminablement non satisfait

Oue cette soif de l'œil quand tu marches dans la pièce

Et je sais qu'il ne faut pas rompre l'enchantement

Bien pire que de te sentir étrangère **Fuyante**

La tête ailleurs et le cœur dans un autre siècle déjà

Mon Dieu que les mots sont lourds Il s'agit bien de cela

Mon amour au-delà du plaisir mon amour hors de portée aujourd'hui de l'atteinte

Toi qui bats à ma tempe horloge

Et si tu ne respires pas j'étouffe

Et sur ma chair hésite et se pose ton pas

Je vais te dire un grand secret Toute parole A ma lèvre est une pauvresse qui mendie Une misère pour tes mains une chose qui noircit sous ton regard Et c'est pourquoi je dis si souvent que je t'aime Faute d'un cristal assez clair d'une phrase que tu mettrais à ton cou Ne t'offense pas de mon parler vulgaire Il est L'eau simple qui fait ce bruit désagréable dans le feu

Je vais te dire un grand secret Je ne sais pas Parler du temps qui te ressemble Je ne sais pas parler de toi je fais semblant Comme ceux très longtemps sur le quai d'une gare Qui agitent la main après que les trains sont partis Et le poignet s'éteint du poids nouveau des larmes

Je vais te dire un grand secret J'ai peur de toi Peur de ce qui t'accompagne au soir vers les fenêtres Des gestes que tu fais des mots qu'on ne dit pas J'ai peur du temps rapide et lent j'ai peur de toi Je vais te dire un grand secret Ferme les portes Il est plus facile de mourir que d'aimer C'est pourquoi je me donne le mal de vivre Mon amour

⁶² Incipit.

[Vers et prose selon Aragon⁶³] (1963)

CRÉMIEUX : J'ai noté, dans les comptes rendus publiés sur Le Fou d'Elsa, que certains critiques vous reprochent vos vers réguliers ; d'autres s'étonnent de ce cocktail de vers rimés et de vers non rimés et l'un d'eux écrit que, dans Le Fou d'Elsa, ce qui est poésie c'est ce qui n'a pas de ponctuation et que tout ce qui a de la ponctuation est de la prose. Qu'est-ce que vous pensez de ça?

ARAGON: Il est bien évident que c'est là une définition purement ironique de sa part et je ne m'y méprends pas. Mais c'est une réflexion plus ingénieuse, peut-être, que celui qui la fait ne le pense, et qui amène à diverses remarques. Et d'abord, pas seulement pour Le Fou, mais en général pour mes poèmes, sur l'absence de ponctuation dans les vers. Je suis le sujet de questions touchant cette absence depuis de nombreuses années et ça ne va pas du tout en s'atténuant parce qu'il y a toujours des gens qui se posent les mêmes questions qui se sont posées, ou que m'ont posées leurs aînés. « Pourquoi supprimez-vous la ponctuation et qu'est-ce qui vous le permet ? »

A la deuxième, je pourrais répondre tranquillement que je me permets tout et surtout que personne ne peut me permettre ou ne pas me permettre quelque chose en ces matières. La ponctuation est, Dieu merci, au moins une chose au monde qui ne saurait être de commandement. D'abord, la ponctuation n'a pas toujours existé. Au Moyen Âge français, on ne la trouvait pas dans les vers et ni le latin, ni le grec, ni l'arabe ne la connaissent, ou ne la connaissent que tardivement et partiellement. La ponctuation, la ponctuation, comme on dit : « Il met ou il ne met pas la ponctuation », n'est apparue qu'avec l'imprimerie, c'est-à-dire quand le texte a pu être soumis à un grand nombre de lecteurs. Et elle est didactiquement employée pour ceux qui ne seraient pas capables de lire sans elle. De nos jours, il existe encore une certaine catégorie de lecteurs ignorants. Ce sont plus généralement les acteurs qui sont en butte à cette maladie particulière, le phrasage. Mais il leur arrive de phraser même dans les textes ponctués. Écoutez, par exemple, comment on lit Racine au Français, vous verrez que la ponctuation ne sert absolument à rien. Pourquoi ne faut-il pas de ponctuation, à mon sens, dans le vers? Parce que, il se passe là, ce qui se passe en matière de cliché. Je veux dire que quand on reproduit une photographie dans un journal, il y a une grille au cliché que l'on fait et si ensuite ayant perdu la photographie on veut reproduire une deuxième fois le cliché, en clichant sur le premier tirage, il y a une deuxième grille qui se superpose à la première et le résultat en est que rien n'est plus lisible.

C. – La grille, c'est ce qu'on appelle la trame.

A. - Grille ou trame, si vous préférez, c'est pour moi la ponctuation. Car qu'est-ce que le vers ? C'est une discipline de la respiration dans la parole. Elle établit l'unité de respiration qui est le vers. La ponctuation la brise, autorise la lecture sur la phrase et non sur la coupure du vers, la coupure artificielle, poétique, de la phrase dans le vers. Ainsi le vers compté et rimé est anéanti par lecteur qui ne s'arrête pas au bout de la ligne, ne fait pas sonner la rime, ni en général les éléments de la structure du vers: assonance intérieure, sonorités répétées, etc.

La suppression de la ponctuation d'abord a été pratiquée par Mallarmé puis, systématiquement, par Apollinaire. Elle s'est généralisée dans le vers français moderne. Mon critique a raison de dire que quand il n'y a pas de ponctuation, ce sont des vers. C'est, de sa part, parler comme La Palice...

⁶³ Entretiens avec Francis Crémieux (1963 pour la diffusion), NRF, Gallimard, 1964 pour la retranscription et la postface de Francis Crémieux, 1997 pour la réédition en livre CD.

Aragon, Les Chambres (1969, extrait)

Ce nom qui t'es venu très tard sur mes lèvres

Ce nom dont l'air entier s'emplit sans plus

T'en étonner

Ce nom très tard à l'arrêt de nous-mêmes

Plus tendre que tous les noms jamais que les gens t'ont donnés

Le jour va se passer sans qu'il vienne personne

Il va se taire infiniment autour de nous

Écoute-le sans parole un doigt sur sa bouche de jour

Balbutier tout bas les minutes trompées

Le jour s'en va comme une robe à tes pieds tombe

La brume naît dans les fonds bleus blanches

Les yeux partout les yeux s'allument

Dans la gorge, en bas, un bruit de charrette

S'arrête

On ne voit plus bientôt

Fleurir roux tout à l'heure encore

Les tombeaux ténébreux

Une auto

Soudain déchire d'un

bruit torrentiel

Le silence et lui seul

Pourtant triomphe

Il n'y aura

plus

Que nous la nuit

De nous la nuit sans âge

et son front pur

Tu peux croire que j'ai toujours mon vrai visage

Et non pas ce ravage mangé d'oiseaux

Cruels

Ce champ de seigle dévasté

D'aigles

POÉSIES ENGAGÉES

Victor Hugo, « Amis, un dernier mot! (Les Feuilles d'automne, 1831)⁶⁴ »

Toi, vertu, pleure si je meurs! André Chénier

Amis, un dernier mot! — et je ferme à jamais Ce livre, à ma pensée étranger désormais. Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule. Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule? Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché, Où va ce vent d'automne au souffle desséché Qui passe, en emportant sur son aile inquiète Et les feuilles de l'arbre et les vers du poète?

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front, Où tant de passions et d'œuvres germeront, Une ride de plus chaque jour soit tracée, Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée, Dans le cour incertain du temps qui m'est donné, L'été n'a pas encor trente fois rayonné. Je suis fils de ce siècle! Une erreur, chaque année, S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée, Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté!

Je hais l'oppression d'une haine profonde.

Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois;

[...

Alors, oh! je maudis, dans leur cour, dans leur antre, Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre Je sens que le poète est leur juge! je sens Que la muse indignée, avec ses poings puissants, Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône Et leur faire un carcan de leur lâche couronne, Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir, Marqués au front d'un vers que lira l'avenir! Oh! la muse se doit aux peuples sans défense.

⁶⁴ Poème final du recueil.

J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance, Et les molles chansons, et le loisir serein, Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

Victor Hugo, « Fonction du poète » (Les Rayons et les ombres, 1840)65

[...]

Je vous aime, ô sainte nature!
Je voudrais m'absorber en vous;
Mais dans ce siècle d'aventure
Chacun, hélas! se doit à tous!
Toute pensée est une force.
Dieu fit la sève pour l'écorce,
Pour l'oiseau les rameaux fleuris,
Le ruisseau pour l'herbe des plaines,
Pour les bouches les coupes pleines.
Et le penseur pour les esprits!

Dieu le veut, dans les temps contraires, Chacun travaille et chacun sert. Malheur à qui dit à ses frères : Je retourne dans le désert ! Malheur à qui prend ses sandales Quand les haines et les scandales Tourmentent le peuple agité ! Honte au penseur qui se mutile Et s'en va, chanteur inutile, Par la porte de la cité !

Le poëte en des jours impies Vient préparer des jours meilleurs. Il est l'homme des utopies, Les pieds ici, les yeux ailleurs. C'est lui qui sur toutes les têtes, En tout temps, pareil aux prophètes, Dans sa main, où tout peut tenir, Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue, Comme une torche qu'il secoue, Faire flamboyer l'avenir!

Il voit, quand les peuples végètent! Ses rêves, toujours pleins d'amour, Sont faits des ombres que lui jettent Les choses qui seront un jour. On le raille. Qu'importe! il pense. Plus d'une âme inscrit en silence Ce que la foule n'entend pas. Il plaint ses contempteurs frivoles; Et maint faux sage à ses paroles

⁶⁵ Extrait.

Rit tout haut et songe tout bas!

 $[\ldots]$

Peuples! écoutez le poëte! Écoutez le rêveur sacré! Dans votre nuit, sans lui complète, Lui seul a le front éclairé. Des temps futurs perçant les ombres, Lui seul distingue en leurs flancs sombres Le germe qui n'est pas éclos. Homme, il est doux comme une femme. Dieu parle à voix basse à son âme Comme aux forêts et comme aux flots. [...]

Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation » (1834)66

Donc, c'est moi qui suis l'ogre et le bouc émissaire.

Dans ce chaos du siècle où votre cœur se serre,

J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers françois

Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre: "Sois!"

Et l'ombre fut. – Voilà votre réquisitoire.

Langue, tragédie, art, dogmes, conservatoire,

Toute cette clarté s'est éteinte, et je suis

Le responsable, et j'ai vidé l'urne des nuits.

De la chute de tout je suis la pioche inepte

C'est votre point de vue. Eh bien, soit, je l'accepte;

C'est moi que votre prose en colère a choisi;

Vous me criez: Racca; moi, je vous dis: Merci!

[...]

Je suis le démagogue horrible et débordé,

Et le dévastateur du vieil ABCD;

Causons.

Quand je sortis du collège, du thème,
Des vers latins, farouche, espèce d'enfant blême
Et grave, au front penchant, aux membres appauvris;
Quand, tâchant de comprendre et de juger, j'ouvris
Les yeux sur la nature et sur l'art, l'idiome,
Peuple et noblesse, était l'image du royaume;
La poésie était la monarchie; un mot
Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud;
Les syllabes, pas plus que Paris et que Londre,
Ne se mêlaient; ainsi marchent sans se confondre
Piétons et cavaliers traversant le pont Neuf;
La langue était l'État avant quatre-vingt-neuf;
[...]

 $^{^{66}}$ In Les Contemplations, Livre premier, VII, 1856.

Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière? Et sur l'Académie, aïeule et douairière, Cachant sous ses jupons les tropes effarés, Et sur les bataillons d'alexandrins carrés, Je fis souffler un vent révolutionnaire. Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire. Plus de mot sénateur! plus de mot roturier! Je fis une tempête au fond de l'encrier, Et je mêlai, parmi les ombres débordées, Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées ; Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur Ne puisse se poser, tout humide d'azur! Discours affreux! – Syllepse, hypallage, litote, Frémirent ; je montai sur la borne Aristote, Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs. Tous les envahisseurs et tous les ravageurs, Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces, N'étaient que des toutous auprès de mes audaces ; Je bondis hors du cercle et brisai le compas. Je nommai le cochon par son nom; pourquoi pas? [...] J'ai fait un jacobin du pronom personnel, Du participe, esclave à la tête blanchie, Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie. Vous tenez le reum confitentem⁶⁷. Tonnez! J'ai dit à la narine : Eh mais ! tu n'es qu'un nez ! J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire! J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire! J'ai dit aux mots : Soyez république ! soyez La fourmilière immense, et travaillez! Croyez, Aimez, vivez! – J'ai mis tout en branle, et, morose, J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose. $[\ldots]$

Paris, janvier 1834

_

^{67 «} L'accusé qui avoue ».

Aragon, « Front rouge » (1931)

Pliez les réverbères comme des fétus de paille Faites valser les kiosques les bancs les fontaines Wallace Descendez les flics

Camarades

descendez les flics

Plus loin plus loin vers l'ouest où dorment les enfants riches et les putains de première classe

Dépasse la Madeleine Prolétariat

Que ta fureur balaye l'Élysée

[...]

Feu sur Léon Blum

Feu sur Boncour Froissard Déat

Feu sur les ours savants de la social-démocratie

Feu feu j'entends passer

la mort qui se jette sur Garchery Feu vous dis-je

Sous la conduite du parti communiste

SFIC

vous attendez le doigt sur la gâchette que ce ne soit plus moi qui vous crie

Feu

mais Lénine

le Lénine du juste moment

[…]

Ceux qui attendent les dents serrées d'exercer enfin leur vengeance sifflent un air qui en dit long

un air un air UR

SS un air joyeux comme le fer SS

SR un air brûlant c'est l'es

pérance c'est l'air SSSR c'est la chanson c'est la chanson d'octobre aux fruits éclatants

Sifflez sifflez SSSR SSSR la patience n'aura qu'un temps SSSR SSSR SSSR

[...]

Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1932)

C'est entendu je hais le règne des bourgeois Le règne des flics et des prêtres Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas Comme moi De toutes ses forces.

Je crache à la face de l'homme plus petit que nature Qui à tous mes poèmes ne préfère pas cette *Critique de la poésie*.

Aragon, « C » (1941)

J'ai traversé les ponts de Cé C'est là que tout a commencé

Une chanson des temps passés Parle d'un chevalier blessé

D'une rose sur la chaussée Et d'un corsage délacé

Du château d'un duc insensé Et des cygnes dans les fossés

De la prairie où vient danser Une éternelle fiancée

Et j'ai bu comme un lait glacé Le long lai des gloires faussées

La Loire emporte mes pensées Avec les voitures versées

Et les armes désamorcées Et les larmes mal effacées

O ma France ô ma délaissée J'ai traversé les ponts de Cé

Aragon, « Les Yeux d'Elsa » (1942)

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire J'ai vu tous les soleils y venir se mirer S'y jeter à mourir tous les désespérés Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent L'été taille la nue au tablier des anges Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

[...]

J'ai retiré ce radium de la pechblende Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu O paradis cent fois retrouvé reperdu Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent Moi je voyais briller au-dessus de la mer Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

Paul Éluard, « Liberté », Poésie et vérité (1942)

Sur mes cahiers d'écolier Sur mon pupitre et les arbres Sur le sable sur la neige J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues Sur toutes les pages blanches Pierre sang papier ou cendre J'écris ton nom

Sur les images dorées Sur les armes des guerriers Sur la couronne des rois J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert Sur les nids sur les genêts Sur l'écho de mon enfance J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits Sur le pain blanc des journées Sur les saisons fiancées J'écris ton nom

[...]

Et par le pouvoir d'un mot Je recommence ma vie Je suis né pour te connaître Pour te nommer

Liberté.

Paul Éluard, « Un petit nombre d'intellectuels français s'est mis au service de l'ennemi » (1943)⁶⁸

Épouvantés épouvantables L'heure est venue de les compter Car la fin de leur règne arrive

Ils nous ont vanté nos bourreaux Ils nous ont détaillé le mal Ils n'ont rien dit innocemment

Belles paroles d'alliance Ils vous ont voilées de vermine Leur bouche donne sur la mort

Mais voici que l'heure est venue De s'aimer et de s'unir Pour les vaincre et les punir.

Aragon, « Art poétique » (En français dans le texte, 194369)

Pour mes amis morts en Mai Et pour eux seuls désormais

Que mes rimes aient le charme Qu'ont les larmes sur les armes

Et que pour tous les vivants Qui changent avec le vent

S'y aiguise au nom des morts L'arme blanche du remords

Mots mariés mots meurtris Rimes où le crime crie

Elles font au fond du drame Le double bruit d'eau des rames

Banales comme la pluie Comme une vitre qui luit

Comme un miroir au passage La fleur qui meurt au corsage

L'enfant qui joue au cerceau La lune dans le ruisseau

-

⁶⁸ Rééd. in Au rendez-vous allemand, 1945.

⁶⁹ Paru initialement en août 1942.

Le vétiver dans l'armoire Un parfum dans la mémoire

Rimes rimes où je sens La rouge chaleur du sang

Rappelez-vous que nous sommes Féroces comme des hommes

Et quand notre cœur faiblit Réveillez-vous de l'oubli

Rallumez la lampe éteinte Que les verres vides tintent

Je chante toujours parmi Les morts en Mai mes amis

Aragon, « Elsa au miroir » (La Diane française, 1944⁷⁰)

C'était au beau milieu de notre tragédie Et pendant un long jour assise à son miroir Elle peignait ses cheveux d'or Je croyais voir Ses patientes mains calmer un incendie C'était au beau milieu de notre tragédie

Et pendant un long jour assise à son miroir Elle peignait ses cheveux d'or et j'aurais dit C'était au beau milieu de notre tragédie Qu'elle jouait un air de harpe sans y croire Pendant tout ce long jour assise à son miroir

Elle peignait ses cheveux d'or et j'aurais dit Qu'elle martyrisait à plaisir sa mémoire Pendant tout ce long jour assise à son miroir À ranimer les fleurs sans fin de l'incendie Sans dire ce qu'une autre à sa place aurait dit

Elle martyrisait à plaisir sa mémoire C'était au beau milieu de notre tragédie Le monde ressemblait à ce miroir maudit Le peigne partageait les feux de cette moire Et ces feux éclairaient des coins de ma mémoire

⁷⁰ Poème paru initialement au printemps 1943.

C'était un beau milieu de notre tragédie Comme dans la semaine est assis le jeudi

Et pendant un long jour assise à sa mémoire Elle voyait au loin mourir dans son miroir

Un à un les acteurs de notre tragédie Et qui sont les meilleurs de ce monde maudit

Et vous savez leurs noms sans que je les aie dits Et ce que signifient les flammes des longs soirs

Et ses cheveux dorés quand elle vient s'asseoir Et peigner sans rien dire un reflet d'incendie

Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1944)⁷¹

Le feu réveille la forêt
Les troncs les cœurs les mains les feuilles
Le bonheur en un seul bouquet
Confus léger fondant sucré
C'est toute une forêt d'amis
Qui s'assemble aux fontaines vertes
Du bon soleil du bois flambant

Garcia Lorca a été mis à mort

Maison d'une seule parole
Et de lèvres unies pour vivre
Un tout petit enfant sans larme
Dans ses prunelles d'eau perdue
La lumière de l'avenir
Goutte à goutte elle comble l'homme
Jusqu'aux paupières transparentes

Saint-Pol-Roux a été mis à mort Sa fille a été suppliciée

Ville glacée d'angles semblables Où je rêve de fruits en fleur Du ciel entier et de la terre Comme à de vierges découvertes Dans un jeu qui n'en finit pas Pierres fanées murs sans écho Je vous évite d'un sourire

Decour a été mis à mort.

-

⁷¹ Rééd. in Au rendez-vous allemand, 1945.

Robert Desnos, « Le veilleur du Pont-au-Change » (1944)⁷²

Je suis le veilleur de la rue de Flandre, Je veille tandis que dort Paris. Vers le nord un incendie lointain rougeoie dans la nuit. J'entends passer des avions au-dessus de la ville.

Je suis le veilleur du Point-du-Jour. La Seine se love dans l'ombre, derrière le viaduc d'Auteuil, Sous vingt-trois ponts à travers Paris. Vers l'ouest j'entends des explosions.

Je suis le veilleur de la Porte Dorée. Autour du donjon le bois de Vincennes épaissit ses ténèbres. J'ai entendu des cris dans la direction de Créteil Et des trains roulent vers l'est avec un sillage de chants de révolte.

Je suis le veilleur de la Poterne des Peupliers. Le vent du sud m'apporte une fumée âcre, Des rumeurs incertaines et des râles Qui se dissolvent, quelque part, dans Plaisance ou Vaugirard. Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, Ce ne sont que fracas de guerre convergeant vers Paris.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change Veillant au cœur de Paris, dans la rumeur grandissante Où je reconnais les cauchemars paniques de l'ennemi, Les cris de victoire de nos amis et ceux des Français, Les cris de souffrance de nos frères torturés par les Allemands d'Hitler.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change Ne veillant pas seulement cette nuit sur Paris, Cette nuit de tempête sur Paris seulement dans sa fièvre et sa fatigue, Mais sur le monde entier qui nous environne et nous presse. Dans l'air froid tous les fracas de la guerre Cheminent jusqu'à ce lieu où, depuis si longtemps, vivent les hommes.

[...]

Je suis le veilleur du Pont-au-Change Et je vous salue, au seuil du jour promis Vous tous camarades de la rue de Flandre à la Poterne des Peupliers, Du Point-du-Jour à la Porte Dorée.

Je vous salue vous qui dormez Après le dur travail clandestin, Imprimeurs, porteurs de bombes, déboulonneurs de rails, incendiaires, Distributeurs de tracts, contrebandiers, porteurs de messages,

 $^{^{72}}$ Publié dans L 'Honneur des poètes, II, sous la signature de Valentin Guillois.

Je vous salue vous tous qui résistez, enfants de vingt ans au sourire de source

Vieillards plus chenus que les ponts, hommes robustes, images des saisons,

Je vous salue au seuil du nouveau matin.

Je vous salue sur les bords de la Tamise.

Camarades de toutes nations présents au rendez-vous,

Dans la vieille capitale anglaise,

Dans le vieux Londres et la vieille Bretagne,

Américains de toutes races et de tous drapeaux,

Au-delà des espaces atlantiques,

Du Canada au Mexique, du Brésil à Cuba,

Camarades de Rio, de Tehuantepec, de New York et San Francisco.

J'ai donné rendez-vous à toute la terre sur le Pont-au-Change,

Veillant et luttant comme vous. Tout à l'heure,

Prévenu par son pas lourd sur le pavé sonore,

Moi aussi j'ai abattu mon ennemi.

Il est mort dans le ruisseau, l'Allemand d'Hitler anonyme et haï,

La face souillée de boue, la mémoire déjà pourrissante,

Tandis que, déjà, j'écoutais vos voix des quatre saisons,

Amis, amis et frères des nations amies.

J'écoutais vos voix dans le parfum des orangers africains,

Dans les lourds relents de l'océan Pacifique,

Blanches escadres de mains tendues dans l'obscurité,

Hommes d'Alger, Honolulu, Tchoung-King,

Hommes de Fez, de Dakar et d'Ajaccio.

Enivrantes et terribles clameurs, rythmes des poumons et des cœurs,

Du front de Russie flambant dans la neige,

Du lac Ilmen à Kief, du Dniepr au Pripet,

Vous parvenez à moi, nés de millions de poitrines.

Je vous écoute et vous entends. Norvégiens, Danois, Hollandais,

Belges, Tchèques, Polonais, Grecs, Luxembourgeois, Albanais et Yougo-Slaves, camarades de lutte.

J'entends vos voix et je vous appelle,

Je vous appelle dans ma langue connue de tous

Une langue qui n'a qu'un mot:

Liberté!

[...]

Que ma voix vous parvienne donc

Chaude et joyeuse et résolue,

Sans crainte et sans remords

Que ma voix vous parvienne avec celle de mes camarades,

Voix de l'embuscade et de l'avant-garde française.

Écoutez-nous à votre tour, marins, pilotes, soldats,

Nous vous donnons le bonjour,

Nous ne vous parlons pas de nos souffrances mais de notre espoir, Au seuil du prochain matin nous vous donnons le bonjour, À vous qui êtes proches et, aussi, à vous Qui recevrez notre vœu du matin Au moment où le crépuscule en bottes de paille entrera dans vos maisons.

Et bonjour quand même et bonjour pour demain! Bonjour de bon cœur et de tout notre sang! Bonjour, bonjour, le soleil va se lever sur Paris, Même si les nuages le cachent il sera là, Bonjour, bonjour, de tout cœur bonjour!

POÈTES CONTEMPORAINS

Jacques Dupin⁷³, « Moraines » (*L'Embrasure*, 1969)⁷⁴

Commencer comme on déchire un drap, le drap dans les plis duquel on se regardait dormir. L'acte d'écrire comme rupture, et engagement cruel de l'esprit, et du corps, dans une succession nécessaire de ruptures, de dérives, d'embrasements. Jeter sa mise entière sur le tapis, toutes ses armes et son souffle, et considérer ce don de soi comme un déplacement imperceptible et presque indifférent de l'équilibre universel. Rompre et ressaisir, et ainsi renouer. Dans la forêt nous sommes plus près du bûcheron que du promeneur solitaire. Pas de contemplation innocente. Plus de hautes futaies traversées de rayons et de chants d'oiseaux, mais des stères de bois en puissance. Tout nous est donné, mais pour être forcé, pour être entamé, en quelque façon pour être détruit, — et nous détruire.

Nous émergeons d'un immense registre qui bourdonne de surcharges et de repentirs, une liasse noircie de frustrations et de torpeurs.

Ce grabat, ce fumier, cet entassement de feuillets qui nous porte, nous sommes condamnés à réitérer le geste d'y mettre le feu. Le geste ostentatoire, le geste illusoire qui l'augmente en nous consumant.

Car il se nourrit de notre refus, de notre question, de nos débris. Il s'accroît de notre affaissement et de nos sarcasmes. Il suscite lui-même ce prurit de ses extrémités, ce brandon rougeoyant au sommet d'une montagne de scories, notre profanation

qui n'ajoute qu'une pellicule de poussière mentale à son ressassement millénaire, à sa stratification de désastres.

Monstrueuse mémoire maternelle, nos mains incestueuses, nos mains dociles en fin de compte, te défigurent et te ravaudent

et te prolongent comme par une transfusion

saccadée de lenteur et de nuit.

⁷³ 1927-2012.

⁷⁴ Extrait.

Philippe Jaccottet⁷⁵, « Deux lumières », 1970⁷⁶

[...]

Paysage avec Amour et Psyché, tel est le titre du Lorrain. On en voit d'abord l'arrière-plan (qui me semble moins vaste sur la photographie que dans mon souvenir) : on est attiré par lui, on y plonge comme dans un autre regard. C'est une plaine profonde avec les méandres indistincts d'un fleuve, des collines au loin qui paraissent le gonflement d'une respiration, un très haut ciel avec quelques nuages, et tout ce grand espace comme changé en rayonnement, absorbé, ravi par la lumière (que j'imagine, ainsi argentée, du matin). Cette lumière est posée dans un nid ou un berceau de matière sombre dont les bords seraient deux masses d'arbres s'élevant de part et d'autre de la toile au second plan (celle de gauche plus ample), et le creux, la bande de terrain nu entre les deux. Composition qui suggérerait de la façon la plus traditionnelle la sérénité d'une pastorale, si ce terrain, tout près de nous, n'était illuminé à son tour par une autre trouée, par un long étang où se reflète le ciel ; de sorte que la terre obscure semble plus légère, semble presque suspendue. Peu importe qu'il y ait des villes (s'il y en a) dans le lointain, des colonnades ruinées sous les arbres de gauche, des bergers au pied des arbres de droite, avec leurs bêtes ; en revanche, pour minuscule qu'il soit dans l'étendue, on ne peut pas ne pas voir, émergeant de l'eau à mi-corps, l'étrange couple de l'enfant et de Psyché. Psyché s'est baignée vêtue (la pudeur de l'âme) ; peinte de dos, elle tient les bras largement ouverts, les mains vers le ciel, dans un geste de salutation et d'accueil qui reproduit celui de la terre et des arbres portant dans leur nid la lumière; ses bras et son profil sont parmi les points les plus clairs du paysage. Tout cela : la profondeur radieuse, la terre et les feuillages, les eaux et ce petit couple, tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un accord de vert presque noir, et d'argent. Tout cela est immense, calme et pur, et, si l'on essaie de l'entendre, prodigieusement silencieux. Ce n'est pas une scène qui est montrée, ni un lieu déterminé, ni la nature même ; c'est plutôt l'étendue dans le jour, l'heure du plus candide éveil.

[...]



⁷⁵ 1925-2021.

⁷⁶ In « Paysages avec figures absentes », Extrait.

Yves Bonnefoy⁷⁷, « La terre » (1975)⁷⁸

Je crie, Regarde, La lumière Vivait là, près de nous! Ici, sa provision D'eau, encore transfigurée. Ici le bois Dans la remise. Ici, les quelques fruits À sécher dans les vibrations du ciel de l'aube.

Rien n'a changé, Ce sont les mêmes lieux et les mêmes choses, Presque les mêmes mots, Mais, vois, en toi, en moi L'indivis, l'invisible se rassemblent.

Et elle ! n'est-ce pas Elle qui sourit là (« Moi la lumière, Oui, je consens ») dans la certitude du seuil, Penchée, guidant les pas D'on dirait un soleil enfant sur une eau obscure.

.....

[...]

Yves Bonnefoy, « Dans le leurre des mots », II (2001)⁷⁹

Et je pourrais

Tout à l'heure, au sursaut du réveil brusque, Dire ou tenter de dire le tumulte Des griffes et des rires qui se heurtent Avec l'avidité sans joie des vies primaires Au rebord disloqué de la parole. Je pourrais m'écrier que partout sur terre Injustice et malheur ravagent le sens Que l'esprit a rêvé de donner au monde En somme, me souvenir de ce qui est, N'être que la lucidité qui désespère Et, bien que soit retorse Aux branches du jardin d'Armide la chimère Qui leurre autant la raison que le rêve, Abandonner les mots à qui rature, Prose, par évidence de la matière, L'offre de la beauté dans la vérité.

⁷⁷ 1923-2016.

⁷⁸ Dans le leurre du seuil. Extrait.

⁷⁹ Les Planches courbes. Extrait.

Yves Bonnefoy, « L'or sans visage » (2001)80

T

Et d'autres, d'autres encore. Ceci me disent Qu'ils savent, Et c'est que Dieu déchire, c'est là le monde, les pages qu'il écrit. Que c'est sa haine De son œuvre, de soi, De même la beauté dans le ciel des mots, Qui noircit de sa flamme L'arbre de la parole humaine, qui espère.

Dieu est artiste, Il n'associe que de l'inaccessible, Et il a les colères de l'artiste, Il craint de ne produire que de l'image, Il crie son impatience dans le tonnerre, Il insulte ce que pourtant il aime, ne sachant Prendre un visage entre ses mains qui tremblent.

Et ce que nous devons à Dieu, ajoutent-ils, C'est de l'aider à détruire, en cessant De désirer nous aussi, ou d'aimer.
C'est, en nous détournant, en nous taisant, En recouvrant de cendres la lumière, De faire que la terre, ce ne soit plus Que le désordre des roches du fond des combes. Dieu, ce ne soit Que l'herbe qui est aveugle aux autres herbes Sous l'averse qui tombe aveugle. Fassent nos cœurs Qu'à la place de la parole il n'y ait plus, Dans les flaques du temps incompréhensible, Que la boue de cette matière qui rêva Dieu.

L'être : pas même la pierre, prétendent-ils, Mais la cassure Qui traverse la pierre, l'effritement Des arêtes de la cassure, la couleur Qui n'attend rien, qui ne signifie rien dans la lumière.

⁸⁰ Les Planches courbes. Extrait.

Jacques Réda⁸¹, « Le soir, rue de la Duée » (2004)⁸²

À cinq heures du soir, l'hiver, un dimanche muet Retenait un peu de lumière aux angles des façades Et, sous un coup de vent tournant autour des palissades, Quelque chose - un vieux sac, un journal, un chat – remuait.

Je marchais sans bruit par la rue obscure, sous la chiche Clarté de carreaux fascinés par l'ombre ou les plafonds, Vers la lueur encore plus avare d'une friche Où les arbres avaient massé leurs entrelacs profonds.

Quelques êtres humains passaient, on eût dit en pantoufles, Parlant mais comme on fait pour soi - des vieilles gens, des Noirs : On le voyait à la buée hâtive de leurs souffles. Puis je restai seul un moment entre les deux trottoirs.

Et je perçus alors – mais d'où venu, de quelle branche Perdue au fond de l'épaisseur – comme un roucoulement Très faible d'un merle invisible, et déjà s'alarmant De ma présence dans la nuit de décembre, un dimanche.

Jacques Réda, « Sacs » (2004)83

Je reste bien intéressé par les sacs en plastique Vides qu'un souffle dans la rue ou le déplacement D'air provoqué par mon passage emportent brusquement, Font se gonfler, se convulser de façon pathétique.

Ils ignorent à peu près tout de l'aérostatique, Se bornant parfois à ramper au sol – c'est déprimant. Mais un subit accès de joie ou de rage dément Cette timidité. Je crois que l'on ne domestique

Jamais les âmes sans repos, les malheureux démons Qui se débattent dans les sacs quand nous les ranimons. Regardez-les planer, accomplir des acrobaties

Gracieuses, puis revenir se rouler à vos pieds Avant de succomber encore à leurs épilepsies, Et plaignez-les pour les méfaits qu'ils n'ont pas expiés.

.

⁸¹ 1929-2024.

⁸² L'adoption du système métrique. Poèmes 1999-2003.

⁸³ L'adoption du système métrique. Poèmes 1999-2003.

Jacques Réda, « Marronniers, place Fontenoy » (2004)84

Un soir désert en avril à Paris Près de l'École militaire, J'ai vu de loin cinq marronniers fleuris. Leur ombre était la couleur du mystère.

J'allais dans l'ombre avec les cinq fûts gris Sur l'esplanade solitaire Et restait là, mais je n'ai rien surpris Entre les fleurs, les feuilles et la terre.

Cinq arbres me tenaient très doucement
Comme une main d'ombre sans tremblement
D'amour, de joie ou de colère
(Mais j'attendais), et puis, sans repentir,
Quand j'ai voulu mon laisser repartir
Dans la lueur crépusculaire.

Jacques Réda, « Les catalpas » (2004)85

(Tashi à six ans)

À Pâques, juste après une légère ondée, C'est toi qui la première a eu la bonne idée De ramasser les fleurs mauves des catalpas Et d'en couvrir un banc vert sombre. Je n'ai pas Pris de photographie : C'est voler son image à la grâce du jeu. Qu'un dieu te la confie. Qu'une barque de fleurs désormais dans ta vie Flotte. Même l'oubli préservera leur feu.

85 L'adoption du système métrique. Poèmes 1999-2003.

⁸⁴ L'adoption du système métrique. Poèmes 1999-2003.

Jacques Roubaud⁸⁶, & (1967, morceaux)

1.1 Premier sonnet

1.1.1 ° [GO 115]

Je ne vois plus le soleil ni l'eau ni l'herbe m'étant emprisonné où nul matin n'a de domaine si dans le cube pur de la nuit je distingue d'autres branchages que sur l'arche des pensées je les chasse je les cache

n'ont de place que les lampes la division du clair sombre au-devant de moi coupant le visible le peu de monde matériellement étendu à plat oui devant moi accessible partout à mes mains

car tous objets d'ici disparus j'ai suscité soleil pour soleil ou pour eau j'ai fait traverser de Monceau d'opaque à des soleillements d'ailleurs o soleil en qui j'ai confiance

à quel point vous êtes moi je peux vous montrer à tous dire couleur des bois orange dire rouge et être cru soleils réveillés sur ma langue soleils alentour-averses

1.1.2 • [GO 131]

Je vis sans hiver sans lieu nul lieu nul temps n'est plus qu'un autre j'ai cessé d'entendre le bruit que fait l'eau aujourd'hui je ne dis pas le monde des bains de fiel je ne dis pas voici des yeux et des merveilles je suis soir et neutre

le sentier amour n'a pas été poursuivi le temps collectif n'est qu'un savoir et je sais la formule lourde qui m'enserre mais sur le blanc qui se présente je n'écris pas je trouve peu je prends peu dans le blanc des villes je me trappe

s'il y a toujours des voyages dont on ne revient pas semblable une fontaine non de sagesse mais de signes peut-être est-ce le lieu seulement où je tends

qui ne vise pas le futur la pierre le pactole ni le jeu des arbres ni celui des membres des bateaux qui vis sans ciel qui vis sans froid questionnant ou dites-moi ou serais-je

⁸⁶ 1932-2024.

Jacques Roubaud, Quelque chose noir (1986, morceaux)

« Je voulais détourner son regard à jamais »

Je voulais détourner son regard à jamais. je voulais être seul au monde à ne pas avoir vu du tout. cette main aurait pu ne pas être là après tout : mais moi non plus, et avec moi disparaître le monde. ce cadeau. l'image de ta mort.

Elle avait aimé la vie passionnément de loin. sans l'impression d'y être ni d'en faire partie. malheureuse, elle photographiait des pelouses tranquilles et du bonheur familial. extase paradisiaque, elle photographiait la mort et sa nostalgie.

Pour une fois adéquation exacte de la mort même à la mort rêvée, la mort vécue, la mort même même. identique à elle même même.

Gouffre pur de l'amour.

S'endormir comme tout le monde. Ce que je veux.

Je t'aime jusque là.

Évidemment ce n'était pas un cadeau ordinaire. celui de me livrer, à cinq heures du matin, un vendredi, l'image de ta mort.

Pas une photographie.

La mort même même. identique à elle même même.

« Le sens du passé »

Le sens du passé naît

d'objets-déjà.

Dans tous les moments évidents

...je t'ai cherchée

Aussi dans de ténus

interrègnes.

Cherchée qui?

οù

es-tu?

qui?

qui, n'a plus de sens

ni quoi (sans nom, dans nulle langue)

Je reviendrais, de quelques pas en arrière, je serais dans un espace différent, en un sens précaire.

Comme si le son traversant l'eau tombait d'une quarte.

« Cette photographie, ta dernière »

Cette photographie, ta dernière, je l'ai laissée sur le mur, entre les deux fenêtres, au-dessus,

De la télévision désaffectée, et le soir, dans le golfe de toits à gauche de l'église, quand la lumière,

Se concentre, qui en même temps, s'écoule en deux estuaires obliques, et inchangeables, dans l'image,

Je m'assieds, sur cette chaise, d'où l'on voit, à la fois, l'image intérieure la photographie, et autour d'elle, ce qu'elle montre,

Qui seulement, le soir, coïncide, par la direction de la lumière, avec elle, sinon en cela, qu'à gauche, dans l'image, tu regardes,

Vers le point où je m'assieds, te voir, invisible maintenant, dans la lumière,

Du soir, qui pèse, sur le golfe de toits entre les deux fenêtres, et moi,

Absent de ton regard, qui dans l'image, fixe, la pensée de cette image, dédiée à cela, les soirs de maintenant, sans toi, au point,

Vacillant.du doute de tout.

Jacques Roubaud, Chutes, rebonds et autres poèmes simples (2021, morceaux choisis)

```
beckettés<sup>87</sup>
                                                       [...]
    dans un miel d'ozone
      mille passereaux répètent
   chutes et rebonds
mes yeux freinent
les pensées dures qui me dévorent
oui je frousse
   de la nuit sans date
      de la nuit pauvre et plate
   l'herbe m'égratigne
majuscule
de mon interminable peur
[...]
j'ai confiance en la poésie
grâce à vous
   votre voix l'impose
      sans signaler que c'est elle
   que nous écoutons
elle est là
[...]
chaque jour
   plus proche de ma faim
      je concentre ma mémoire
   sur les seuls moments
qui m'importent
les heures vécues avec toi
[...]
il nous faut
   des remembrance
      of things past qui réconfortent
   j'en prends dans le sac
toujours plein
de nos 25 années ensemble
confiné
   confit de tendresse
      pour toi qui affronteras
   un monde-terreur
et je ne
serai plus là pour partager
```

⁸⁷ Incipit du livre.

```
des morts douces ?
  c'est peu vraisemblable
      aux jours de covid-19
   la mort est très dure
plus que dure
ce n'est pas un poisson d'avril
                                (avril, I, 2020)
87 années s'éteignent
imprécises
  mes années vacillent
     je peux tout juste extirper
  de l'une, incertaine
une image
rien ne reste
   à la fin ne reste
      qu'image de toi qui reste
   dans ma tête, reste
et le reste
a cessé de compter pour moi
[...]
ces poèmes
   de forme curieuse
      que je pose pour tes yeux
   à chaque jour un
ne te parlent
de rien autre que ceci : nous
[...]
à chacun
   des jours de ces ans
      que nous avons vu ensemble
  je voudrais offrir
un poème
s'il vous plaît, ramenez-les moi
[...]
```

Michel Deguy⁸⁸, Arrêts fréquents (morceau, 1990)

Comprends-tu⁸⁹ que c'est une déclaration d'amour ? De même que certaine lumière, la housse de l'aube entre autres, apparie tout en faisant rentrer en elle, les soulevant dans sa lueur, toutes les choses qu'on peut énumérer, ainsi le poème à la lueur spéciale de l'éclipse : l'éclipse de l'être rend visible et le tout (choses nommées en partie donnant sur le tout) et la lumière : le langage.

Je parle de ce matin bleu léger frais d'automne, en bleu adorable, et de chasse et d'échassier, cette saveur pour soi, hors tout mais faisant un tout, disjoint et diminutif. Comment le perdrons-nous ? Il faut nous en priver.

Michel Deguy, « Étant donnée⁹⁰... » (1993)

Étant donnée toi par mes soins trilobée Moi Tige soignée de tes mains L'haleine requérant un mot qui t'invagine Je est un autre je aimant celle-ci Par celle-ci un autre je simulant le semblable

Être un être qualifié comme un enfant Bordé d'attributs de ta bouche Aimant la supplication des langues remuantes Le contrevent des faces liées à contresupplice Ou la greffe de délices quand ton dos me regarde

Le poignet gauche évidait l'aine L'étang nu de la sueur fraîchissait T'ai-je abandonnée Moi l'axe de l'assise Toi le jardin suspendu

Michel Deguy, À ce qui n'en finit pas (1995, incipit)

à ma femme disparue en mort le 17 janvier 1994 Pâques – juillet 1994

Il y a donc deux chagrins d'amour.

Le deuxième est celui de la séparation irrémédiable, après la vie, quand l'amour s'est tellement transformé au cours des décennies, contrarié, palinodique, qu'on se demande si c'est le même.

« Pour les tristes aussi la mort a eu lieu. »

Je découvre, comme le quidquid progredior de Tite-Live au bord de l'océan sans frontières, que j'ai tant cité, l'étendue peu à peu de ma tristesse ; je descends dans l'insondable, giration dantesque. Je descends.

Elle a passé; elle est passée; elle a passé, l'épreuve. Elle est reçue par la mort. Je descends.

^{88 1930-2022.}

⁸⁹ Ce poème est l'incipit du recueil.

⁹⁰ Aux heures d'affluence, 1993.

Et comment je remonterai sa vie passée, notre vie, sa hantise sur mon dos – ce lambeau d'allusion orphique – je ne sais. Mais je ne craindrai pas de me retourner sur elle, sur nous, car je sais que je ne la remonte pas vivante.

Michel Deguy, « Tu ne tueras point » (2003)

En mémoire de Léo Ferré le 14 juillet 2003⁹¹

Tu ne tueras point
Ni tes camarades de classe, ni tes profs
Ni les voisins tu ne tueras point ni
à Srebrenica ni à Tel-Aviv ni à Jenine
Ni parce que Dieu t'attend en buvant sous la treille
Ni pour ta patrie ni pour tes idées
Tu ne tueras point
— « point » veut dire
Tu ne tueras pas du tout

Tu ne tueras pas le préfet Érignac Sous aucun prétexte pas même celui de la gloire oubliée de Paoli Ni parce que Dieu t'a donné le lopin Au lendemain de la Genèse Ni parce que Mahomet et son âne Ont quitté la terrasse sous les ailes de l'ange

Tu ne tueras pas pour le tiroir-caisse de la boulangère

Ni pour le chant de ton accélération à 3 grammes 5 d'alcool

Ni pour la plage des souteneurs retirés sous les tropiques

Tu ne tueras ni pour jouir

Ni pour te venger Ni parce que « tu le vaux bien »

comme te le serine L'Oréal

avec tes 300 000 ans tu n'as plus l'âge De faire le malin

Ni parce que les odeurs du voisin traversent le palier

Ou que le Dieu d'en face à une trompe

Tu ne tueras pas

Non parce que ce fut écrit sur la pierre

Mais parce que tu te le dis à toi-même

Soudain en plein cœur

Et qu'on te le dit : c'est mieux de ne pas tuer,

Crois-nous

Tu ne tueras pas même le hérisson qui passe lent Et pas même le pigeon de Saint Sulpice et Pas non plus le phoque poilu ni le rhino érotique Ni l'éléphant qui prend toute la place Ni la civette gastronomique

Tu ne tueras point
Parce que ceux qui te hurlèrent de tuer
Sont plus crétins que ceux qui disent non
Tu as l'âge de la raison pour le comprendre
L'âge de la désobéissance selon Arendt
Tu agiras par toi-même et rien de bon
Ne te commande ça

Parce qu'il n'y a pas de sous-homme Et n'y en eut jamais Parce qu'il n'y a plus de Voix qui tombe de làhaut Ni de balance avec un plateau pour la vie

Parce que le mort ne crie pas vengeance Et d'ailleurs ne crie rien parce qu'il n'existe plus Parce que tu n'en as pas besoin pour « faire ton deuil »

(ce cliché accablant de restes freudiens à la télé)

Parce qu'on ne refait pas sa vie Parce que tu n'es pas même un autre

éternelle

Parce que tu « ne daignes rien voir » Rien d'autre que le vortex des nébuleuses

Parce que c'est le premier et le dernier Et le seul commandement.

⁹¹ Dixième anniversaire de la mort de Léo Ferré.

Franck Venaille⁹², La Descente de l'Escaut (1995, morceaux)

Bientôt le fleuve changera de nom Des hommes jureront et les femmes, doucement, laisseront

dire Ce sera tels deux frères qui s'épient se soupçonnent, se haïssent! Et dans la vase comme

deux crabes malsains! J'irai! Je continuerai! Songeant que l'eau – partout – a même teinte

Ce sera rapide et très flou Personne ne reconnaîtra la victime Et, doucement, les femmes laisseront dire!

Au matin nous parti-

Mes sur le schooner *Escaut*, rien moins qu'à la recherche

du village autrefois englouti.

Les hommes parlaient haut

tandis que sur le quai

des formes sombres se dressaient en un rang de silence et de deuil.

Noir! Noir et noir que tout cela!

Avec le sentiment qu'il était de notre devoir, une fois encore!

Ah! Retrouver l'emplacement de ce que furent la digue et le débarcadère Mais

le rire des familles regroupées au café : Au bateau phare

quelle magie pourrait jamais nous le restituer?

Noir et noir que cela.

Avec le fleuve au plus bas de la marée il

nous fallait naviguer contre les bancs de sable

craignant que le clocher de l'église noyée que le clocher

déchire notre coque.

Noir et noir que ce voyage dans le temps Quand nous partî-

Mes sur le schooner Escaut

À la recherche de quoi ? sinon d'une part de nous-mêmes

Naviguer dans les polders contre les hautes orties blanches, je sais le faire Mais convaincre les morts de revenir près de nous, sur quelle carte navale

pouvais-je bien le lire et l'apprendre?

Je ne suis qu'un homme.

Je suis cet être-là : réaliste et secret, capable et lent, taillant dans le pavillon

du navire de larges tranches noires, jaunes et rouges se reflétant dans l'eau.

songeais, marchant entre les deux mâts du schooner *Escaut* qui, vers le pays dit :

noyé

nous empor-

Tait!

C'est à tout cela que je

⁹² 1936-2018.

Leslie Kaplan⁹³, *L'Excès-l'usine* (extraits, 1994)

La cour, la traverser. Nostalgie absolue d'une cour d'usine.

On circule entre des parois informes. Tôle, mou et gras. Quel intérêt, quel intérêt. Ce fil par terre. Personne ne peut savoir le malheur que je vois. On est partie chercher. On absorbe tout. On va, on descend. On voit les autres faire. On est seule, on est dans ses gestes. On marche, on se sent marcher. On est à l'intérieur. On sent chaque mouvement, on se déplie, on marche.

On mange des caramels, on a les dents collées.

Avant d'entrer, on boit un coup au café. On se regarde dans la glace au-dessus du comptoir. Le juke-box joue toujours. Those were the days, my love, ah yes, those were the days.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Certains sont peints, les couleurs sont rouges, jaunes, bleues, vert. Pièces et morceaux bidons, fils et tôles. On ne sait pas, on ne peut pas savoir. On les regarde passionnément, on est rejetée.

On se déplace dans des endroits sans nom, des cours, des coins, des hangars.

On s'arrête, on va à la cantine. On revient après. Les dents mordent, la viande morte est avalée. On ne mange pas. Où est le goût ? On est pénétrée par les odeurs. Tout est déjà mâché.

Au café, avant d'entrer, il y a toujours cette musique. Musique et poussière, et la glace au-dessus du comptoir. On boit un café pendant que la musique passe et s'en va. On donne l'argent, ensuite on entre dans l'usine.

On a un tablier qui entoure le corps.

On est près d'une fenêtre, on fait des câbles. Bien sûr, on peut mourir. La fenêtre ouverte, les câbles. L'air bouge doucement, on flotte un peu.

Très souvent, on se regarde, dans une glace, un miroir de poche, un reflet.

On se regarde, on se regarde. L'image est toujours là.

On prend le vélo à cinq heures du matin, dans le noir. On arrive, on voit l'usine, de l'autre côté du pont. On dirait qu'elle est posée sur l'eau. On y va. L'excès – l'usine.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Pièces et morceaux, l'usine. Les endroits sont informes, il y a beaucoup de coins. Dans la cour, de la terre, de l'herbe, et toute cette ferraille entassée.

On prend le vélo à cinq heures du matin. On part. Le vélo est léger, on le tient bien, on avance. Quand on arrive, l'usine est chaude. On a très froid.

⁹³ 1943-

Jean Ristat⁹⁴, « Le Feu » (Tombeau de Monsieur Aragon, 1983)

П

C'était dans la nuit du vingt et trois au vingt et Quatre en décembre avant que le jour ne se rende À la ténèbre dans la chambre au volet clos Depuis combien de jours obstiné gardais-tu Les yeux fermés semblait-il sourd à nos paroles Des femmes te veillaient attentives et douces à Tes lèvres un jeune homme presqu'un enfant encore l'après-midi avait cherché sur ton corps Des veines enfouies comme des violettes Dans un miroir où l'ombre flamboie le cœur À ton poignet ne tresse plus de collier Ô vagues comme des perles une à une chues Et ma main dans ta main je t'appelle et ma bouche Contre ton oreille je veux te retenir Ne t'en va pas ne t'en va pas reviens vers nous Égarés comme des enfants dans la forêt Des ombres aiguisées comme des couteaux Ô père à qui toute parole est refusée Quel roc dans ta gorge retient le souffle qui Porte les mots quel enchantement nous dérobe À ta vue déjà les jambes bleuissent et Le ventre alors elle se sont penchées vers Toi dans la clarté des lampes baissées Rien n'y faisait pas même la tendre prière De chasser l'intrus dans ta poitrine et tes vains Efforts ponctués par les sourcils comme des Virgules c'est la fin murmura-t-elle en se Retirant alors je me suis agenouillé $[\ldots]$

Jean Ristat, *La Mort de l'aimé* (1998, extrait)

[...]

Tu n'es pas sûr de m'aimer mais qui peut le dire Qui sait jamais l'amour et son secret perdu Onze heures la pierre a des éclats volés je suis tout nu quand tu t'en vas et j'ai si froid

Le temps me manque et me déchire et mon désir Sans durer le plaisir hors de ses gonds le dire Entre les cuisses la poursuite et la fuite Feinte la plainte ou glisse la main disjointes

_

⁹⁴ 1943-2023.

Le temps affûte ses couteaux bat le ciel comme les ailes d'un moulin fou ses bras un courant D'air claque la porte Ô tendre la corde attendre Qu'on entre et tue mourir ne suffit donc pas

Il faudra apprendre la longue patience Des jours de l'autre côté de la mer l'Afrique Tout baiser est toujours un baiser volé Toute caresse la promesse de la nuit

J'ai dit à l'océan couche-toi à mes pieds Prête-moi ton rythme éternel tes casseroles D'aluminium et tes tam-tams en peaux de bêtes Aux nuages les gris-gris pour fuir les démons

J'ai dit aux déesses donnez-moi des aiguilles Du fil de soie pour réparer l'irréparable Ô qui m'entend sur la terre et dans le ciel Je ne chante que pour l'amour contre la mort

Mon cœur mon cœur comment te retenir encore Quels mots inventer pour la blessure du cygne Sur son lit de cendres quels rubans dénouer Et tout ce temps perdu dans les rétroviseurs

[...]

Claude Ber⁹⁵, « Ce qui reste » (*La mort n'est jamais comme*, 2003⁹⁶)

Ce qui reste parfois je l'appelle poème car toujours le poème n'est que ce qui reste une fois que après que avant que ou alors il ne reste rien ce qui reste de mémoire dans le corps et ce qui reste de mots pour dire une fois tu l'emballement des mots qui s'écoutent – peut-être par défaut mais c'est le mot qui me reste – comme d'ici où j'écris sans savoir ce qui va rester ou même s'il va rester comme par exemple quand une fois déserté et déshabité – enfin – le nom il ne reste que ce qui reste de la soustraction quand écrire est soustraire et par ce retrait saisir – ce peut être parfois ce qui reste de la poésie

Quant à ce qui reste du poème ou s'il en reste, il m'arrive de m'en inquiéter comme d'une parole de ma mort tout en sachant qu'elles sont indifférentes cette parole et ma mort point. Je m'en inquiète par sursauts du corps et de la conscience, mais jamais autrement. Sinon la colère m'envahit comme si me menaçait cette asphyxie que provoquent les systèmes avec leurs orthodoxies et leurs anathèmes. Cela est sans doute injuste, mais tant pis. J'ai préféré les mystiques aux dévots et le silence aux dogmes. Si bien que je profère peu de paroles que je ne rature aussitôt après jusqu'à ce qu'il n'en reste rien ou presque rien. Cette lacération de beaucoup de ce que je dirais et cette douleur c'est ce qui reste de mon histoire avec la philosophie. Quelques fragments de cahiers de Wittgenstein et la définition spinoziste du bien comme augmentation dans l'être et du mal comme diminution dans l'être,

c'est ce qui reste avec le poème avec le poème sur tout comme un essai très difficile très prudent de réconciliation tant je redoute ce qui se dit de et ce qui se dit sur comme un essai de parole qui cesse de et cette cessation ce qui reste une fois que cesse la tyrannie de la parole je l'appelle poème

[...]

⁹⁵ 1948-

⁹⁶ Rééd. Éditions Bruno Doucey, 2019.

Dominique Fourcade⁹⁷, « En laisse » (2005)

ces quelques mots sont liés à la photographie d'une scène désormais inscrite au répertoire de notre temps, scène d'une criminalité destinale, où une soldate américaine tient en laisse un prisonnier irakien couché nu, sur le flanc, à même le sol avec un détachement qui ajoute à la perpétration et ni la stupeur, ni la répulsion ni l'attirance qu'on éprouve

des trois c'est lui l'humain je suis la laisse – elle est absolument sans style, une non-humaine ? sans doute il faut un lien entre l'humain et cela, je suis cette laisse en vérité je suis lui et la laisse et elle abominablement pas moins humaine que lui, c'est même à cela que sert une laisse à promener

les deux bords terribles qui s'échangent sans cesse excusez l'autorité amoureuse avec laquelle je dis cela

ni les syllabes ne savent où aller

ce qui précède (ou ce qui suit peu importe) peut se lire ainsi : je suis né en laisse je l'ai toujours su mais c'est bien d'en avoir une photographie

humanité, qui es-tu pour me manquer à ce point qui suis-je, pour que tu me fasses à ce point défaut et s'il faut décoller d'horreur je le ferai je l'ai déjà fait de bonheur

c'est ma laisse ta laisse sa laisse notre laisse votre laisse leur laisse c'est moi laisse

[...]

Désormais je ferai tout comme un chien c'est un honneur pour moi une promotion je ferai de la prose des verts comme un chien je te mordrai les seins dès que tu me lâcheras et je me lécherai le sexe, n'ayant pas de main je filmerai de courtes vidéos digitales cani

cuii

un soi se donne comme porc

je suis au courant d'une fusillade je suis fusillé j'improvise et je n'improvise pas mes conjugaisons temps indéfendables

je suis au courant de solitude le plus désirant de solitude le plus implorant de n'être pas seul nous me menacerons

_

⁹⁷ 1938-

follement heureux de t'avoir tué moi à tous et à moi chien à moi-même j'ai fait croire que tout dormait dans la cellule en préparant mon évasion de doublure mais j'emmène avec moi la laisse, et mon poignet et mon cou et la soldate du cauchemar en cas de besoin de réalité

couvert de bleus
et me frappant
ô mon amour serré si fort
contre moi qui suis un chien d'amour
au point de se dissoudre dans cette étreinte incompétente
resté (laissé)
avec
réel
hagard
mon os
resplendissant
atroce
autour du cou duquel

en courtes passes de prose :

lui en une et elle en quatre c'est tellement dur pour le poème de la laisse en sanglots, c'est d'une extrême violence pour l'ensemble des protagonistes d'ailleurs, je sais ce qu'il y a d'indécent à utiliser en couverture du texte cette photographie pleine de hurlements et de vomissements, mais elle lui colle à la peau il ne saurait s'exposer sans elle, s'écorcher sans elle, même si elle doit couvrir son murmure ou le défigurer, j'entends les battements chronométriques de millions de cœurs désignés, affolés parce qu'ils sont pris dans une période plus vaste, elle-même chronoamétrique, cœurs aux rôles interchangeables, j'entends le mien qui est celui de quiconque regarde l'image et n'en reviendra jamais, et puis, je le découvre et le découvre encore, un flash est intégré à la torture telle une dégradation suprême, produit d'appareils faciles, flash qui n'a rien à voir avec le fait qu'on est en milieu sombre, ni avec le fait qu'on est en milieu clair, mais est lié à une défonce contemporaine, avec impassibilité, oui la torture exige désormais sa photo, image où elle culmine, et c'est en la prenant qu'elle s'éclate et s'envoie en l'air, sperme de torture, pauvre flash qui donne à l'image son écrasement son asphyxie, son grain qui est peut-être le grain même de notre époque, tandis que nous ne sommes que vomissements, hurlements et sanglots, je dis peut-être parce que je ne sais pas trop, je sais seulement un whoosh de mort à l'instant de l'envoi

dans mines ténèbres à ça j'accède

et je manque quand je dis que je ne sais pas trop

[...]

Guy Goffette, « Jalousie » (Éloge pour une cuisine de province, 1988)

Il lui arrive de plus en plus souvent la nuit de descendre dans la cuisine où fument en silence sous la lune les statues que le jour relègue parmi les meubles les habits, sous l'amas des choses rapportées du dehors et vouées à l'oubli. Il n'allume pas mais s'assied dans sa lumière comme un habitué au milieu des filles

et leur parle d'une voix triste et douce de sa femme qui se donne là-haut, dans sa propre chambre à de grandes cavaliers invisibles et muets — Et c'est moi qui garde leurs chevaux, dit-il en montrant l'épais crin d'or enroulé à son annulaire.

Guy Goffette, « L'attente » (La Vie promise, 1991)

Si tu viens pour rester, dit-elle, ne parle pas. Il suffit de la pluie et du vent sur les tuiles, il suffit du silence que les meubles entassent comme poussière depuis des siècles sans toi.

Ne parle pas encore. Écoute ce qui fut lame dans ma chair : chaque pas, un rire au loin, l'aboiement du cabot, la portière qui claque et ce train qui n'en finit pas de passer

sur mes os. Reste sans parole : il n'y a rien à dire. Laisse la pluie redevenir la pluie et le vent, cette marée sous les tuiles, laisse

le chien crier son nom dans la nuit, la portière claquer, s'en aller l'inconnu en ce lieu nul où je mourais. Reste si tu viens pour rester.

Guy Goffette, « La main brûlée » (La Vie promise, 1991)

Comme toujours, nous avons voué le meilleur à ceux qui, passant, l'ont dispersé plus loin, dilapidé dans des auberges obscures, perdu au fond d'une combe et rien

n'est venu en retour soutenir le feu poussif, alléger la charge d'ombre, dissoudre la lie des habitudes, ce champ aride où tout fait pierre : nos moindres gestes,

nos paroles – et la nuit, même au mitan du lit, n'est plus qu'un fleuve à sec, de cailloux. Mon amour, est-ce ainsi que les roses meurent quand vient l'hiver,

le cœur serré comme un poing, dans les épines ?

Alain Duault⁹⁸, « Tempêtes et creux de pluie⁹⁹ » (2008, extrait)

Tempêtes tempêtes 100 et puis des cris l'arc des cris les plus Rauques les plus cris les plus tempêtes et creux de pluie Et le jasmin les acacias tout ça les éclairs et l'éclat le cra Quement des roses comment est-il possible que notre vie Passe comme ça et le claquement des fouets sur les murs Tout ce qui fait mal aux cheveux comment est-ce dicible À quel vent quelles heures voraces à quels vœux se jouer Les loups sont dans nos bras et leurs regards vrillés verts Nous flashent soufflent nous poussent dans leurs fleuves À qui donner ces mots âcres la tête éclaboussée d'ombre Les danseurs nous emportent au pire et n'écoutent l'aveu Froissé des membres obscurs que dans la perte Quel sens Accorder à la clarté confuse aux doigts délicats du jour si Toutes les taches du ciel sont tombées Comment regarder Le ciel nettoyé jusqu'à l'os par la tempête avec qui danser

Alain Duault, « Van Gogh » (Les sept prénoms du vent, 2013)

Quel regard dans la nuit étoilée quand il marche se hâte Au milieu des tournesols qui s'effacent sous le ciel doré Il traverse un champ de blé à midi un champ de blé vert Un champ de blé avec bleuet car il traverse les couleurs Il regarde ses souliers salis sur la terrasse du café le soir Il aime le café de nuit le ciel nocturne et la maison jaune Et tout ces tournesols en champs dans un vase ou séchés Les iris aussi et les pruniers en fleurs les roses sauvages Il aime marcher sur la route avec un cyprès et une étoile Jusqu'au champ de blé aux coquelicots qui éclairent Le ciel jaune où il se regarde sous le soleil vieil homme Triste où il se regarde au chapeau de paille se regarde à L'oreille mutilée à l'oreille bandée au chapeau de feutre Se voit sur le champ de blé aux corbeaux dans ce miroir La couleur

⁹⁸ 1949-

⁹⁹ L'Effarant intérieur des ombres.

¹⁰⁰ Incipit.

Alain Duault, « La chanteuse » (Les sept prénoms du vent, 2013)

Elle est plus nue que nue et mes oiseaux sont sur ses lèvres Quand elle retourne l'intérieur de son corps comme un gant Pour qu'une reine advienne trop belle folle et qui va mourir Ou pour un page une fée une femme rêvée celle chaque soir Autre qui vole sur son souffle ploie et enroule à ses épaules Une écharpe de mots que la musique affole et colore et fait Briller ici comme un vol énorme d'hirondelles dans un ciel Excessif dans les bras du théâtre je la regarde elle est à ceux Qui la regardent et l'écoutent sa bouche et ses seins ouverts À tous les vents du désir à la résonance des murs aux dièses Qui font battre son sang dans les veines de tous les hommes Elle a tous les pouvoirs elle a les hanches courbes et quelque Chose comme des larmes elle a sur les lèvres tout ce qui est Brutal et délectable et dans la bouche la plus belle impudeur La voix

Alain Duault, « Baudelaire » (Les sept prénoms du vent, 2013)

À qui pense-t-il en regardant Nadar caché sous la cape noire Son regard posé plus loin cet abîme sous son front immense À quoi quel désastre si beau qu'on y plonge quelle chevelure Quelle détresse au goût de miel intense ce lent désespoir des Roses et des choses muettes qui veut être moderne et se lasse De tout s'enfonce dans le spleen et goûte les pommes bleues De Cézanne comme un puits d'indécence un voyage lointain Dans le vent de sa chambre et ces lits pleins d'odeurs légères Comme de longs échos des pluies sales des houles et ces ciels Si amers qu'il cherche dans les yeux de toutes celles qu'il dit Les soirs impérissables où il s'allonge encore plus chaud que Les parfums qui coulent du corps quand il songe à la douceur Ou à la volupté Peut-être pense-t-il à ces baisers bleuis quand Il n'aura gardé que forme et essence divine et à son tour sera Une charogne

Alain Duault, « Catherine » (Les sept prénoms du vent, 2013)

J'ai parfois ce sentiment que je vais mourir sans T'avoir assez dit que je t'aime sans que ma main Chante au clair de ta nuque posée du soir jusqu'à La pluie de l'ombre sans que j'aie épuisé tes yeux Et ces méandres des joues qui courbent la lumière J'aime tant suivre l'oubli qui déploie tes cheveux Cet or foulé aux doigts ce paysage balayé comme On chevauche une plaine ma plaine cette chanson Des mains tourmentées par le désir je t'ai si bien Imaginée que je connais toutes tes peurs ton bruit Silencieux et ce rêve de déchirer ta robe sur le soir Quand il est déjà temps de te regarder infiniment Car il y a tes épaules tes vagues et tes tempête et Ce qui fait inoubliable au-delà du jour le visage de Mon amour

Jean Christophe Bailly¹⁰¹, « Fin de la visite (le 21 août 2021)¹⁰² »

Mais de quoi s'agit-il?

Mais où sommes-nous?

De quel monde perdu sommes-nous les descendants ?

Ça arrive, ça ne cesse pas d'arriver

on franchit des cols, on brasse de l'eau, elle est froide

on avance et rien ne recule

au contraire tout s'amoncelle

et la toupie du tout-venant se relance toute seule

elle tourne dans les couloirs

le temps, du temps est avalé

- d'où nous tenons, pouvons tenir qu'il passe

alors que c'est nous qui passons en lui

un moment dans le temps, une traversée rapide de l'immobile

voilà, ce serait juste une visite

au cours de laquelle nous nous efforcerions

de tout laisser en place, de ne rien déranger

un tour de manège ou une pure glissade

mais, tu le sais bien, c'est le contraire qui a lieu et

comme dans une forêt après le passage d'une tempête

tout est chamboulé les chablis sont sens dessus-dessous

jonchés d'obliques imprévues l'espace

n'étant plus qu'un repère d'échardes enchevêtrés

c'est ainsi que ça se présente et sans prévenir

Les blessures dès lors sont profondes, incisées

Ni présent ni passé ni futur ne se voit

Et au lieu d'un fondu-enchaîné qui les relierait en une chaîne propice nous n'avons à faire qu'à une sorte de brouillon surchargé de ratures

copie non conforme et jamais rendue

devoir de cancre jeté aux orties

L'ILLISIBLE est devant nous, sous nos yeux, délivrés dans la manne

une gigantesque déchetterie

un essaimage de petites cuves, le tri sélectif

Ayant été perdu de vue depuis longtemps

Pourquoi jeter?

Pourquoi garder?

Pourquoi sombrer?

¹⁰¹ 1949-

¹⁰² Temps réel, 2024.

Hélène Dorion¹⁰³, « L'onde du chaos¹⁰⁴ » (extrait)

Mes forêts sont le bois usé d'une histoire que racontent des lunes tenues à bout de bras quand s'approchent la nuit et le hurlement de nos peurs mes forêts sont la mise en terre de vagues immenses et de mots que je ne reconnais pas

elles sont en horizon de corps nus sur le plateau des heures qui bascule soudain la danse très lente des ombres vient hanter la machine de nos pas

et quand les brumes s'apaisent mes forêts sont une poignée de rayons plantés dans le sol durci

avec le réveil d'un temps elles sont les paupières tremblantes d'un espoir qui parle une langue d'écorce et de souffle

l'angle de tous les jours

– humiliée résistante conquise invaincue –
qui trouble et promet
avec des maux de travers maux de trop
de peut-être
où les temps se confondent

mes forêts parlent la langue du fleuve celle d'algue et de limon de rivières qui débordent corps fous de joie ou emportés dans les remous de leur vie

elles disent nos mains d'obscurité de frêles beautés l'effroi qui pèse sur demain

mes forêts racontent une histoire

¹⁰³ 1958-

¹⁰⁴ *Mes forêts*, 2021.

qui sauve et détruit sauve et détruit

alors nous rêvons comme la sève qui sera comme le sang de ce qui n'est plus

nous sommes hauteur de montagne parmi les brumes affolées rien ne nous appartient nous dénouons nous réparons ce que nous pouvons

Pierre Alferi¹⁰⁵, et la rue (extrait, 2018¹⁰⁶)

la pluie glacée poursuit¹⁰⁷ chacun dans son impasse la berge étroite du flux de tôle autour des foyers électriques les grappes de nous venus nous réchauffer les fesses ou nous brûler les yeux sommes d'animaux rationnels non-entiers fractions irréductibles au dénominateur commun proche de zéro

trivial tu cours les rues
en sandales avec ta baguette
dorée tes sacs on te
croise parlant cuisine
relations professionnelles
organisation domestique
sport le visage bougé
lourd de sens des rumeurs
je te l'emprunte pour cent pas
sur le trottoir je coule
mon malaise dans les vaisseaux
de l'insignifiance
partagée quand faire barrage
excède et s'épuise
le stock des répliques

quel intestin expulse
les ressortissants
d'ailleurs
pourquoi
au juste un mot
dirait-il la violence
« violence » ?
qui se déploie
détaillée dans
les opérations de police

la honte nous survivra
nos descendants diront
enjambaient des corps
longeaient des familles à terre
pour faire leurs courses
ou des as du contrôle
héros de sf
parleront de l'époque
où l'on s'est mis à s'entrevoir
en mesure de chair
humaine biomasse
sans dessein net
et scruteront les figurants
au drôle d'accent
d'une série z en costume

[...]

¹⁰⁵ 1963-2023.

¹⁰⁶ In Divers Chaos.

¹⁰⁷ Incipit du poème.

Pierre Alferi, la sirène de Satan (2 morceaux choisis, 2019)

pour voir une infamie filmée dont les auteurs se sont dissous dans le faisceau des preuves (le nombre d'éborgnés chez les manifestants résulte-t-il de la conception de l'arsenal policier de la haine des agents de la volonté du ministre ? dans la zone assiégée le nombre d'amputés est-il imputable à la longue portée des fusils pointés près à l'état sanitaire de la bande où les plaies se gangrènent à la haine des tireurs à leur mansuétude ?) on détourne les yeux puis dans le coin du champ la tâche translucide apparaît sur l'écran sous une lumière rasante (si nul n'a entrepris de mutiler combien y trouvent leur compte?)

on demande un poème sur l'affaissement des chairs l'assèchement des peaux un poème qui se penche sur les taches de la gale un autre sur les signes précurseurs de la gangrène un poème coulant épais comme le pus un poème lit médicalisé qui sente l'urine un poème qui touche la crasse et creuse la faim qui engourdisse les doigts un poème d'épandage élémentaire liquide empoisonné gazeux irrespirable terreur toxique qui serre la gorge quand il se consume avant l'heure

Olivier Barbarant¹⁰⁸, « Ode à Bérénice » (extrait, 1998)¹⁰⁹

Le siècle n'a plus de place pour le surplis des toges Tant mieux je ne referai pas l'élégie aux « hélas » Et ni le triste amant à son rêve accroché parlant splendidement D'un orient désert où le cœur seul s'ennuie

Bérénice aujourd'hui dort dans l'or jeté à pleines poignées par les spots Sur le théâtre de notre place et qui traverse nos rideaux Bleus à la nuit lumineuse comme un faux jour Et je brise sans fin des mots qu'une flamme parfois en sorte Qui réchaufferait son sommeil mettrait des lilas sous ses draps Des morceaux d'ambre dans ses rêves

Qu'est-ce qu'on tient entre ses bras quand on les ferme sur la douceur Un corps dans l'ombre un peu plus lourd comme si les songes pesaient La flaque des yeux refermée qu'est-ce qui jaillit quel trésor S'avoue dans un autre Simplement

Je n'ai pas d'autre question Je n'ai jamais rien dit d'autre je n'ai jamais Rien fait d'autre que de mesurer l'évidence Surpris chaque fois à l'ovale exact d'un visage À la ronce des cils la pâle ogive d'un front [...]

Shana Quirot¹¹⁰, « Amorce », 2025¹¹¹

Il était une fois il était une fin Un jour sur terre un air de désenchantement Le sort en est jeté comme par reniement Tout disparaît dans un pays fort fort lointain

Un jour sur terre vous acclame le silence C'est l'héritier à jamais privé de son règne Qui respirant retient son souffle comme il saigne Ce qu'il rencontre va à l'encontre du sens

On ne parle pas de ces choses on les crie C'est que les mots n'ont rien à faire avec les morts Toutefois qui me dit qu'il y a un rapport Entre ce qu'on ressent et ce qu'on en déduit

1700-

¹⁰⁸ 1966-

¹⁰⁹ Odes dérisoires.

¹¹⁰ 1988-

¹¹¹ Publié dans *Manifeste!*, n°1, éditions Manifeste!

Cela ne ressemble à rien que l'on puisse se dire Si je suis né expliquez-moi l'événement Pour être insignifiant il fut insignifiant Où la gestation voulut-elle en venir

Le vers se fend inséparable du revers Quelque chose a mis bas à mon déshéritage Faut-il qu'un ciel garde en mémoire ses orages Et que ma traversée s'accommode au désert

Ce premier jour du monde était interminable Tout était blanc des murs jusqu'à la sage-femme Où sont les mots charitables ont-ils une âme Ont-ils assez de cœur pour nommer l'innommable

Ont-ils du sens pour qui ne peut s'en consoler Il faut être fou pour aimer sans rien attendre Pour qui n'a rien et ne pourra jamais le rendre Viendront-ils voir ce que le sort m'a réservé

[...]

Où suis-je tombé quel pourquoi de quel comment Il était une fois mais qui l'a raconté Qui leur racontera si je dois me piquer Au fuseau du sommeil irréversiblement

L'autre histoire commence au prix de la première Et pas un traître mot ne sait ce qu'elle couvre Ni de quelle nature est ce mal que j'éprouve L'autre histoire commence au large de la mer

Le sort en est jeté et c'est une autre histoire Qui déjà se déforme et nous laisse au hasard Décider d'un débat auquel on ne prend part Il était une fois mais qu'on ne peut pas croire

Ne me demandez pas d'où sort cette rengaine Un air de désenchantement un jour sur terre Je vous préviens ce qui va suivre est à l'envers Il était une fin l'autre histoire est la mienne